No.1091 du 26 octobre au 1er novembre 2016

les inRocKuptibles

numéro spécial

ils témoignent :

CHRISTIANE TAUBIRA

THE DØ

RAYMOND DEPARDON

JARVIS COCKER

ALAIN BADIOU

PÉNÉLOPE BAGIEU

LEÏLA SLIMANI

KERY JAMES

LUC LANG

VIMALA PONS

BENJAMIN STORA

HOUDA BENYAMINA

STANISLAS NORDEY

DOMINIQUE A

MEHDI ET BADROU…

LA VIE APRÈS LE 13 NOVEMBRE

Artistes, intellectuels, victimes, témoins, citoyens :

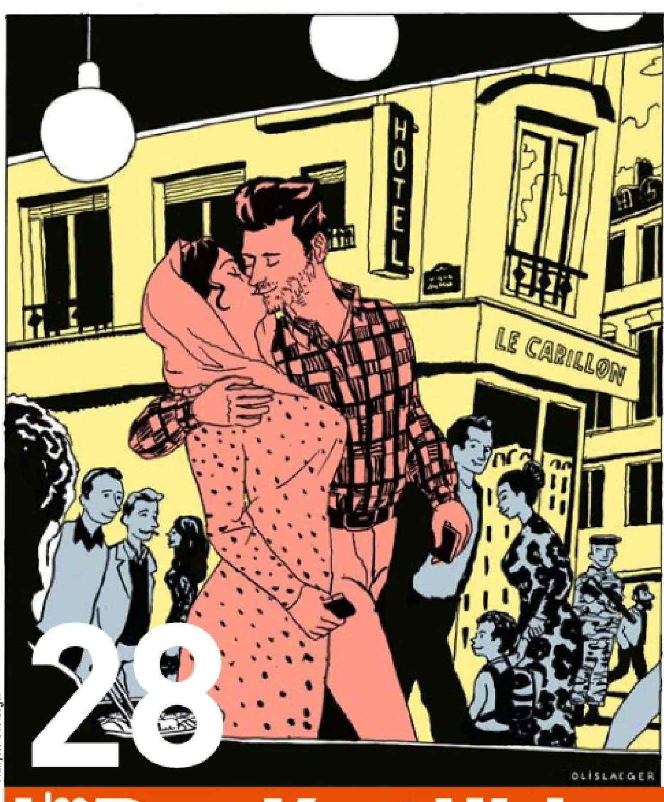
Comment les attentats ont changé notre existence

Allemagne 4.40 € – Belgique 4 € – Cameroun 3400 CFA – Canada 6.99 CAD – DOM 4.80 € – Espagne 4.30 € – Grèce 4.30 € – Italie 4.30 € – Liban 11 000 LBP – Luxembourg 4 € – Maroc 42 MAD – Maurice Ile 6.30 € – Pays-Bas 5.90 € – Portugal 4.30 € – Royaume-Uni 6.30 GBP – Sénégal 3400 XAF – Suisse 6.50 CHF – TOM 960 XPF – Tunisie 7 TNM

M 01154 - 1091- F: 3,50 € - RD



No. 1091 du 26 octobre au 1er novembre 2016
couverture Tyrsa pour Les Inrockuptibles



François Olislaeger

les inRocKuptibles

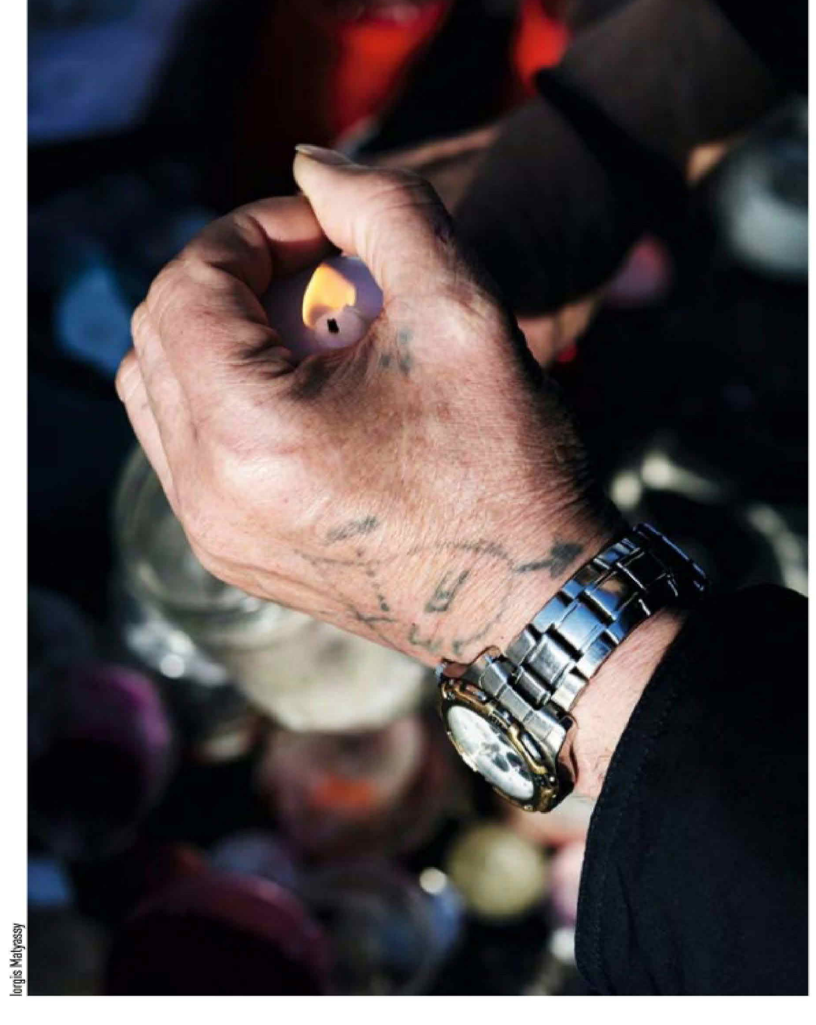




Geoffroy de Boismenu



Raymond Depardon/Magnum Photos


Iorgis Matyassy

Place de la République, décembre 2015

un an

Voilà presque un an que Daech frappait Paris. C'était le 13 novembre 2015. 130 morts, plus de 400 blessés. Dès le lendemain matin, nous apprenions le décès de Guillaume B. Decherf, 43 ans, journaliste aux *Inrocks*, mort au Bataclan où il était parti couvrir le concert d'Eagles Of Death Metal. Il nous manque. Dès le 14 novembre, le regard embué, les yeux dans le vide, le cœur gros, notre rédaction tentait comme elle pouvait de mettre sur pied un numéro pour réagir à ces tragiques évènements.

Abasourdis, on passait des coups de fil, on commandait des textes. L'un d'entre eux nous marqua tout particulièrement. Il était signé Robert McLiam Wilson, écrivain nord-irlandais installé depuis plusieurs années à Paris. L'auteur de *Ripley Bogle* et d'*Eureka Street*, qui a grandi dans le Belfast bousillé par l'IRA, livrait une tribune d'une beauté et d'une noirceur extrêmes. Une phrase résonnait tout particulièrement. *"Tel est désormais votre monde. Le nouveau maintenant. Mais ne vous inquiétez pas. Vous vous habituerez."* L'avenir ne lui a pas forcément donné tort.

Quelques semaines plus tard en France, il y eut successivement Magnanville, Nice, Saint-Etienne-du-Rouvray, et bien d'autres attentats déjoués. La Belgique ne fut pas épargnée, elle non plus, à Bruxelles, le 22 mars dernier. Nous le savons, beaucoup de nos certitudes se sont effondrées le 13 novembre, dans ce "nouveau monde" dont parle McLiam Wilson. Nous sommes-nous pour autant "habitués" à ce nouvel ordre des choses ? Avons-nous réellement "changé" nos modes de vie ? Comment "envisager" l'avenir dans ce climat ? Sommes-nous à jamais "différents", ou "indifférents" ?

Pour tenter de répondre à ces terrifiantes questions, ou au moins pour fournir quelques ébauches, nous avons demandé à plusieurs personnes de raconter aux *Inrocks* *"la vie après le 13 novembre"*. Celle qui fait suite à la mort, celle qui se construit au jour le jour. Ils ont été victimes ou témoins de ces attentats, ils sont citoyens, artistes ou intellectuels. Ils ont, tout au long des trente pages spéciales de ce numéro, tenté de nous expliquer ce qu'était justement cette vie depuis les attentats. Il y a en ouverture ce texte bouleversant signé Louise Deluermoz, 16 ans, qui parvint à s'échapper du Bataclan alors que les tirs commençaient à retentir. *"Je suis toujours triste de ce qui s'est passé mais je ne pleure presque plus. Je ne veux pas oublier ou nier ce qui s'est passé, je l'ai accepté et j'avance"*, écrit Louise. Ses mots résonnent avec ceux toujours justes et poétiques d'une autre femme, Christiane Taubira, à qui nous avons confié la conclusion de ce dossier. *"Le cœur assez haut placé pour inventer des lendemains indécis et enjoués."* La vie après le 13 novembre, selon Taubira : pas mieux. S'habituer ? En revanche, ça, jamais.

Pierre Siankowski

une semaine bien remplie

Choisir entre deux **machines à remonter le temps** sur grand écran, vibrer pendant l'**automne indé** en musiques, frémir entre deux **soirées épouvantables** pour Halloween et balancer entre **censure et blasphème** à Angoulême.



masterpeace

Pitchfork Music Festival

C'est désormais l'un des grands rendez-vous de l'automne. Jugez un peu : M.I.A. *(photo)*, Moderat, Nick Murphy (Chet Faker), Flavien Berger, DJ Shadow, Suuns, Acid Arab, Bat For Lashes, Todd Terje, Tale Of Us, Parquet Courts, Warpaint… ils seront tous là. Et c'est sans compter sur le Pitchfork Avant-Garde, qui aura rassemblé un tas de découvertes juste avant l'ouverture du festival.

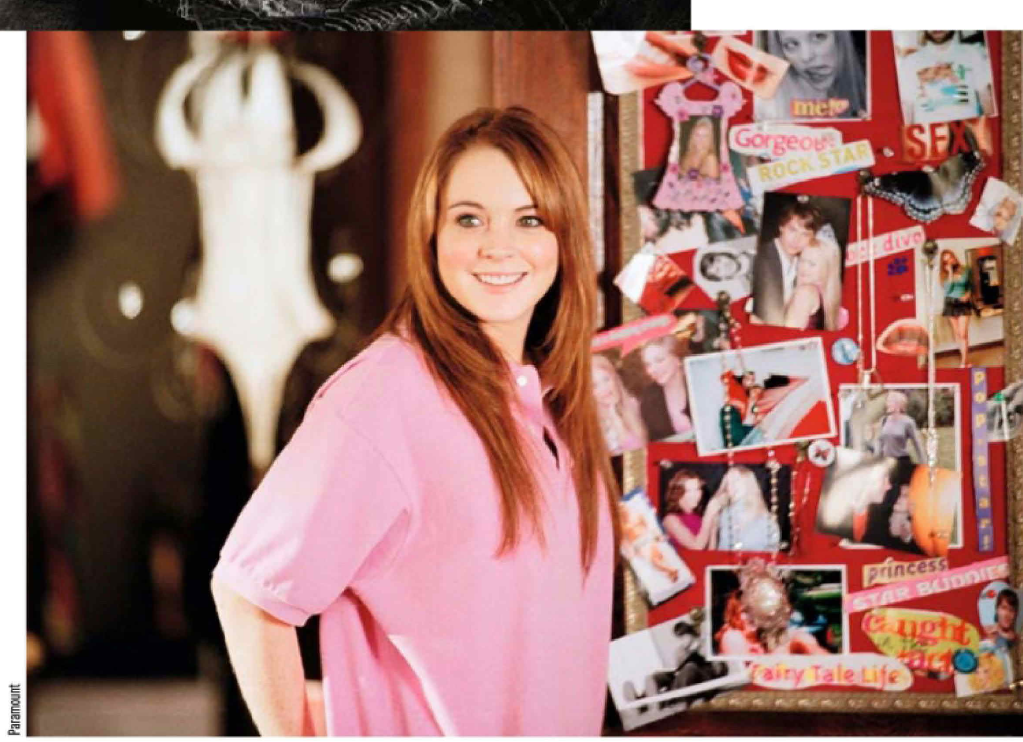
musique du 27 au 29 octobre à la Grande Halle de la Villette, Paris XIXe

la vie des jeunes

Cas d'écoles(s) et Smell Like Teen Spirit Festival

Cette semaine, la salle de cinéma fera office de machine à remonter le temps vers votre jeunesse. Le Forum des images voyage avec son programme Cas d'école(s) à travers l'imaginaire de la salle de classe et les représentations de cet univers codifié, de Vigo à Kechiche en passant par Truffaut et Godard. De son côté, le Grand Action propose, avec Smell Like Teen Spirit Festival, de (re)découvrir des pépites comme *Lolita malgré moi (photo)* de Mark Waters (2004) ou *SuperGrave* de Greg Mottola (2007).

cinéma Cas d'école(s), jusqu'au 18 novembre au Forum des images, Paris Ier ; Smell Like Teen Spirit Festival, du 29 octobre au 1er novembre au Grand Action, 5, rue des Ecoles, Paris Ve



Paramount



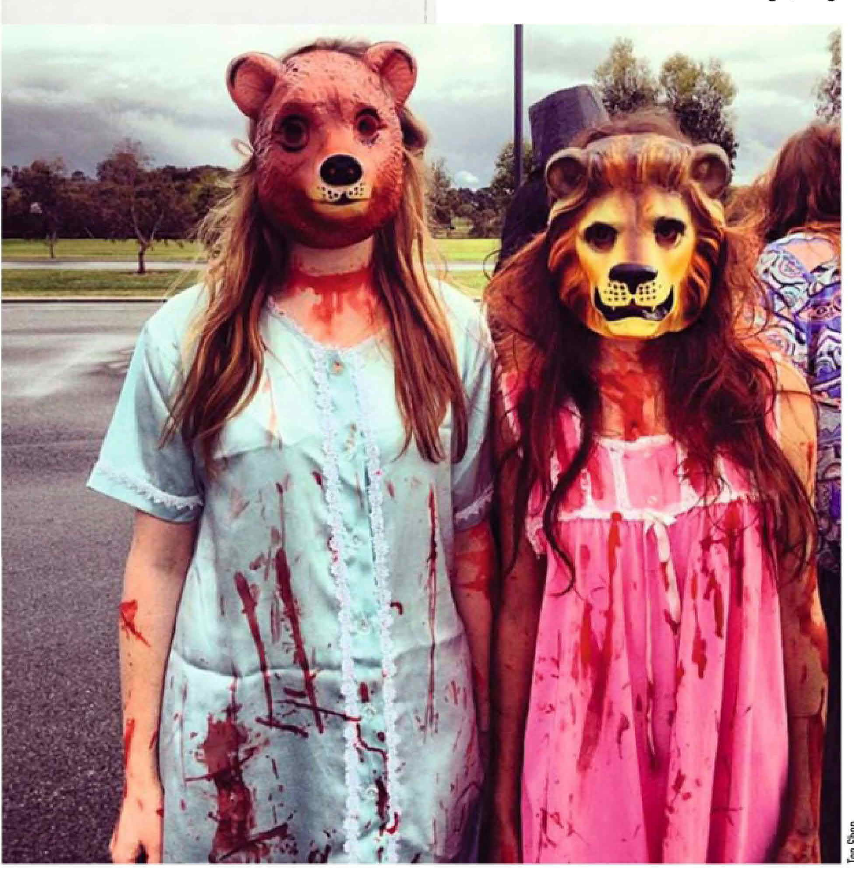
Cabu

bd militante

la rentrée politique de la Cité

La Cité de la bande dessinée d'Angoulême propose cet automne plusieurs expositions sur le thème "BD et politique". A travers 90 affiches, l'exposition *Un siècle d'affiches politiques et sociales en bande dessinée* s'attache à montrer comment la BD a pu être utilisée, voire instrumentalisée, pour servir des luttes politiques ou militantes. L'expo *Suivre Charlie* rappellera l'histoire de *Hara-Kiri* et de *Charlie Hebdo* et reviendra sur la censure, la caricature, la laïcité et le blasphème. Une troisième expo autour de la mémoire populaire présentera le travail de Frédéric Logez, entre figuration libre et art brut.

bd jusqu'au 31 décembre à la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image, Angoulême



Top Shop

les lieux du crime

Halloween parties

Deux events indispensables pour une même soirée d'épouvante. La Brasserie Barbès accueille le 31 octobre la Halloween Inrocks Party : la rédac des *Inrocks* vous attend pour fêter Halloween, les années 1990, les vêtements trop amples et la carrière comète de Sarah Michelle Gellar. Le même soir, à la Monnaie de Paris, transformez-vous en Columbo pour découvrir *"Qui a tenté de tuer la Nona Ora ?"*, une enquête située au cœur de l'exposition *Not Afraid of Love* de Maurizio Cattelan. Pour s'inscrire, se rendre sur monnaiedeparis.fr.

soirées Brasserie Barbès, Paris XVIIIe, de 19 h à 2 h ; la Monnaie de Paris, Paris VIe, de 19 h 30 à minuit

CHAQUE SEMAINE, DÉCOUVREZ UN DES DIX LAURÉATS DU PRIX INROCKS LAB. LE FUTUR DE LA MUSIQUE S'ÉCRIT ICI !

les inRocKs lab en partenariat avec bax music

Laboratoire de découvertes musicales

BAX-SHOP.FR

RENCONTRE AVEC

Kaviar Special

Adoptés par le label Howlin' Banana Records, maison française réputée en matière de garage rock, les Rennais délivrent un son crasseux et lo-fi, légèrement psyché. Envoyés à toute berzingue, leurs riffs et mélodies irrésistibles se révèlent sur scène, dans la noble lignée de Ty Segall et Thee Oh Sees.

Vous vous considérez comme un groupe de live ?

Adrien – On a commencé en faisant des concerts et on écrit les chansons principalement pour pouvoir les jouer en live.

C'est une pénitence pour vous de s'enfermer en studio ?

Adrien – Non, pas du tout, je crois qu'on aime tous les quatre beaucoup le studio. Il s'est écoulé deux ans entre l'enregistrement du premier et du deuxième album, donc on était impatients. C'est excitant, le studio. On essaie des nouveaux trucs, des nouvelles techniques, on bosse avec des gens différents à chaque fois. Le deuxième a été enregistré en six jours, puis on l'a mixé en quelques mois, en prenant notre temps. On se faisait des petites sessions de mix chez notre ingé son, Dane Rapaïe.

Quels sont les modèles qui vous ont inspirés ?

Adrien – On cite toujours les mêmes, mais Ty Segall, Thee Oh Sees, les Black Lips et Bare Wires nous ont vraiment convaincus de mettre le pied à l'étrier et de faire un groupe. Après, il y a des tonnes de groupes qui nous ont influencés et nous influencent encore dans l'écriture des chansons, et dans la façon de travailler notre son. Des groupes contemporains, mais aussi des groupes 60's, 70's… Au milieu de tout ça, il y a Lorenzo, un petit produit local bien frais, mamène.

Le choix de certaines guitares s'est fait à partir de ces modèles ?

Vincent – Les guitares qu'on avait au départ venaient d'influences beaucoup plus éloignées… Léo avait une Stratocaster comme Kid Congo ; de mon côté, j'étais fan de Jonny Greenwood de Radiohead pendant un temps, du coup on m'a offert une Telecaster Sunburst comme la sienne. Maintenant, le set up, c'est deux Gibson SG, qui sont plus adaptées à notre son du moment. Le confort et la classe assurés.

Est-ce que votre ville est pour quelque chose dans le choix de votre identité musicale ?

Vincent – Rennes, c'est une ville bien vivante, avec une scène rock réputée et des bars où on peut assister à des concerts cool. Aller à des concerts garage, voir que ça avait l'air accessible et fun, ça nous a certainement orientés un peu, ça a participé au renforcement de ce sentiment.

Vous n'avez pas de chanteur attitré. Pourquoi ?

Adrien – Parce qu'on a démarré comme ça et qu'à l'époque, les groupes qui chantaient à plusieurs nous inspiraient, genre les Black Lips. C'est plus dynamique de chanter à plusieurs.

Vous avez une fan base assez fidèle. Ça vient de votre famille musicale, le garage ?

Adrien – Avant d'être mis en avant par des structures comme les Transmusicales, Rock en Seine ou même *Les Inrockuptibles*, on a fait des tournées européennes et sorti des disques via un réseau garage très underground. C'est un réseau ultrasolide composé de gens qui jouent souvent eux-mêmes dans des groupes, qui organisent des concerts, chroniquent des disques, animent des émissions de radio, etc. Et ce, de façon totalement bénévole, parce qu'ils kiffent ça à fond. C'est grâce à tout ça qu'on a pu se faire les dents, progresser en live surtout. Tout ça existe pour le garage, mais je suis sûr que c'est aussi le cas pour presque tous les autres styles musicaux. Il y a des réseaux underground electro, punk, hip-hop, etc.

The Attic Video

Vous avez une addiction pour les pédales d'effets. Quelles sont vos préférées ?

Vincent – La Fuzz. On aime beaucoup. J'en ai trois sur mon pédalboard, une Fuzz Face, une Fuzz Factory et une Fuzz War, la dernière en date. Je pense que c'est un effet très présent dans le garage, plus que la distorsion par exemple. Ça a plus de grain, plus de folie, c'est moins lisse. Sinon, en règle générale, on aime bien les guitares réverbérées, on utilise les réverbs de nos amplis, et il nous arrive d'ajouter du delay sur certains passages, pour donner plus de profondeur à des solos, par exemple.

Howlin' Banana Records, votre label, c'est un peu comme une famille ?

Adrien – On se connaît presque tous. Certains musiciens jouent ou ont joué dans d'autres groupes du label. Ça marche bien parce qu'humainement ça se passe aussi très bien entre Tom et les groupes, et entre les groupes eux-mêmes. Par exemple, on a bossé avec Romain des Dusty Mush (The Attic Video) sur des clips et beaucoup de vidéos live. Les groupes et le label grandissent ensemble. Tom est le fondateur du label, il se démène vraiment pour ses groupes et il gère ça tout seul. J'ai l'impression qu'à chaque sortie, le label franchit un échelon de plus, c'est stimulant.

En tournée, qui passe de la musique ?

Vincent – Pour la musique, c'est celui qui a crié "shotgun" le premier sur le parking qui s'y colle. On passe un peu de tout, des livres audio sur le renforcement de soi, des chants de baleine de Nature et Découvertes, du Renaud principalement… Pour le reste, nous sommes tous les quatre des adultes responsables et très organisés. Tout se déroule toujours comme prévu, sans encombres.

RDV sur lesinrockslab.com pour découvrir la vidéo *Play Back* de Kaviar Special revenant sur la genèse de leur titre *Starving*





Birgitta Jónsdóttir, capitaine et fondatrice du Parti pirate

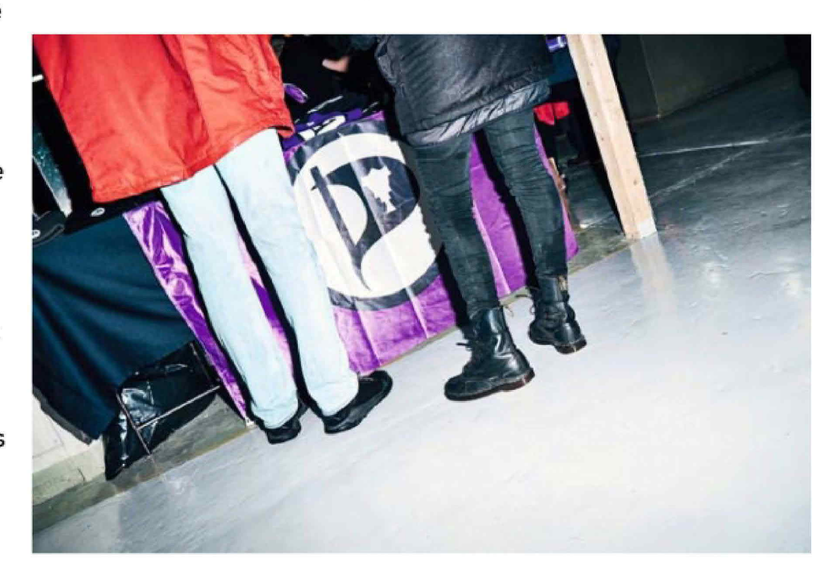
des pirates en Islande

Samedi 29 octobre se tiennent en Islande les **élections législatives anticipées** pour lesquelles le Parti pirate (Píratar) est crédité de plus de 20 % des intentions de vote, au coude à coude avec le principal parti de droite. Rencontre avec des geeks néophytes en politique, mais néanmoins engagés.

Un drapeau flotte à quelques mètres des étals de poissons séchés, des vendeurs de vinyles et des penderies remplies de pulls en laine. La voile noire, symbole des pirates, tranche avec le fond violet. A quelques jours des élections législatives anticipées, le jeune parti s'est installé dans le marché aux puces de Kolaportid, à Reykjavík, la capitale islandaise. *"Nous vendons la possibilité d'un changement"*, explique une femme au regard mutin vêtue de noir. Birgitta Jónsdóttir, la capitaine et fondatrice du parti, prépare le café, sort les prospectus et aligne les mugs marqués du sceau des pirates vendus pour soutenir le parti. Ici, arborer ce signe sur sa tasse ou ses vêtements est à la mode.

Ce matin, Birgitta a le sourire : les derniers sondages annoncent le Parti pirate au coude à coude avec celui de l'Indépendance. Après avoir culminé à 43 % d'intentions de vote en avril, au plus fort de la contestation sociale, le parti se stabilise autour de 20 %. Le Parti de l'indépendance, principal parti de droite à la tête du pays depuis près de trente ans, plafonne à 21,1 %. De l'ancien contre du neuf : Píratar, comme il se nomme en islandais, né il y a quatre ans à peine, a pris ses racines en 2008. Cette année-là, la crise économique frappe violemment la petite île habituée à la prospérité. En quelques mois, la population découvre la pauvreté, perd sa frivolité et sa confiance dans ses institutions financières et politiques. Les manifestations se multiplient dans la capitale d'octobre à mi-janvier, c'est la "Révolution des casseroles". Armés de cuillères en bois et de poêles à frire, les rebelles s'en prennent au Parlement. A coups de pots de yaourt, ils repeignent ses élégants murs cendrés. Sur la place, chacun dispose d'un temps de parole de sept minutes pour exprimer au micro ses revendications. *"Rendez-nous notre argent !"*, scandent les manifestants à l'adresse des traders et de Kaupthing, principale banque islandaise en faillite. Avec la dévaluation de la couronne, les échéances de certains foyers ont doublé. Au cours des nuits d'hiver, la police procède à des centaines d'arrestations. Du jamais-vu dans un pays sans armée et sans précédent séditieux. La répression n'éteint pas la fougue des manifestants et le gouvernement de Geir Haarde démissionne le 26 janvier 2009.

"A ce moment, on s'est tous réveillés avec la gueule de bois", se souvient la Franco-Islandaise Léa Gestsdóttir Gayet. La trentenaire ne regrette pas ces lendemains difficiles. *"S'il n'y avait pas eu la crise de 2008, on serait encore en train de se demander quel prochain 4x4 acheter"*. Car la "Révolution des casseroles" a accouché en 2010 d'une révolution démocratique : un groupe de 1 000Islandais tirés au sort jette alors les bases ▶





L'auteur de SF Snæbjörn Brynjarsson (ci-contre) occupe la cinquième place sur la liste du Parti pirate et Oktavía Hrund Jónsdóttir, la *"cool kid"*, est seconde sur la liste de la circonscription de Reykjavík sud

d'une nouvelle Constitution. Il était ensuite prévu d'élire 25 citoyens parmi 500 susceptibles de se présenter à l'Assemblée constituante. Mais ce projet démocratique novateur sera enterré par les élites politiques.

Six ans plus tard, le scandale des Panama Papers a relancé une vague de contestation sur laquelle surfe aujourd'hui le Parti pirate. Les 332 000 Islandais découvrent avec stupeur l'ampleur de la corruption politique : leur Premier ministre a possédé des sociétés offshore et les ministres des Finances et de l'Intérieur sont eux aussi mouillés. *"Malgré sa petite taille, notre pays est celui qui compte le plus de personnes impliquées dans le scandale"*, rappelle le pirate Hakon Helgi Leiffson. En avril 2016, peu après les révélations des Panama Papers, le Premier ministre démissionne, mais pas les autres membres du gouvernement. La petite place du Parlement islandais est à nouveau occupée pour réclamer des élections anticipées.



Six mois plus tard, dans le marché couvert de Reykjavík, les candidats du Parti pirate proposent un café aux potentiels électeurs qui s'arrêtent devant leur stand. Contrairement à la France, les marchés islandais ne sont pas le passage obligé des candidats en campagne. La présence d'un parti politique y est singulière. Les partis traditionnels se contentent d'un bureau hors de prix dans le centre-ville, ce que ne peuvent se permettre les pirates.

Le quartier général du parti se situe vers les docks et la péninsule du Reykjavikurhöfn, dans une ancienne friche remplie aujourd'hui de supermarchés et de start-up. La décoration est un hommage à la culture geek : Scrabble, Rummikub et jeu *Star Wars* côtoient un masque des Anonymous et des canapés défoncés. Une imagerie qui séduit les jeunes, principaux soutiens des pirates. Selon un récent sondage, 39 % des moins de 29 ans disent vouloir donner leur vote au parti. Léa Gestsdóttir Gayet n'est pas encore sûre d'adhérer à leur philosophie, mais elle leur reconnaît une place à part : *"Ils ont la classe ! Birgitta a un look de folie et bien sûr, ça joue énormément. Aujourd'hui, si vous voulez être 'in' à Reykjavík, il ne faut pas dire que vous êtes contre le Parti pirate."*

“nous voulons abandonner la structure hiérarchique du pouvoir, pour adopter une relation d’égal à égal”

Smári McCarthy, cofondateur du Parti pirate

Moins exubérante que la leader charismatique, Oktavía Hrund Jónsdóttir n’a gardé de ses années geek que sa paire de lunettes rectangulaires. T-shirt à l’effigie des pirates sous une veste noire, sa tasse de café fumante posée sur la table basse du local de campagne, à 32 ans, la candidate s’amuse à l’idée d’être aujourd’hui perçue comme la *“cool kid”*. *“J’ai passé quinze ans incognito derrière mon ordinateur à m’impliquer dans des associations et des ONG de protection de l’information. Vous n’imaginez pas combien ça a été bizarre de voir ma photo et mon vrai nom apparaître sur une page Facebook.”* Oktavía travaillait notamment à protéger les sources des journalistes en zones de guerre. Aujourd’hui, elle est deuxième sur la liste de la circonscription de Reykjavík sud. Pour elle, comme pour ses colistiers, la culture geek dépasse de loin la question du look : elle est radicalement politique. Le système politique traditionnel est à bout de souffle ? Il faut faire place net et le “rebooter” pour éradiquer les conflits d’intérêts et scandales de corruption de ces trente années de pouvoir népotique du Parti de l’indépendance.

Les figures du parti ont derrière elles une carrière de développeurs, hackers, ou data-journalistes d’investigation. Des activités mises entre parenthèses pour mener la campagne. Au Parti pirate, chaque militant apporte ses compétences, à l’image de la *“do-ocratie”* (“pouvoir du faire”) développée par les hackers – une forme d’auto-organisation dans laquelle les individus s’assignent eux-mêmes des tâches et les exécutent sans surveillance hiérarchique, c’est *“le règne de celui qui fait”*. *“Nous voulons adopter une autre approche, dont les fondements sont la culture collaborative et le peer-to-peer, abandonner la structure hiérarchique du pouvoir, pour adopter une relation d’égal à égal*, dit Smári McCarthy. *Nous devons tirer les leçons de plus de cinquante années d’e-mails !”* Le cofondateur du Parti pirate donne rendez-vous au Stofan Café, un bar de la vieille ville, repaire des hipsters islandais. Pour l’occasion, Smári est au Coca. D’ordinaire, il prend une Viking, la bière brassée locale. Il sera au même régime le soir des élections, le 29 octobre, pour faire *“bonne figure”*, rigole-t-il.

Smári McCarthy est à l’origine une des figures de l’organisation WikiLeaks, fondée par Julian Assange. En 2010, le développeur est basé en Afghanistan, à Jalalabad où il bosse pour une fab lab (*fabrication laboratory*). Smári participe alors aux révélations sur la guerre en Irak “Irak War Logs”. Il analyse des milliers de données cryptées issues de la fuite de documents cachés par l’armée américaine. Ces documents révèlent les bavures quotidiennes de l’armée.

Smári devient une star mondiale chez les hackers. Mais, depuis quelques années, il a pris ses distances avec WikiLeaks. Comme Birgitta, il critique le manque de transparence de l’organisation. Interrogés sur le soutien de Julian Assange à Donald Trump, ils ont une réaction épidermique. *“Donald Trump n’est pas transparent*, oppose Smári. *Il parle franchement mais il n’a pas montré ses déclarations d’impôts, par exemple. Il défend des idées absurdes et présente les immigrés comme responsables de tous les maux du pays.”* Faute de moyens financiers, la tête pensante du parti n’a jamais obtenu son diplôme de mathématiques. *“Smári est un intellectuel qui pense de manière scientifique*, estime Vigdis, future électrice de 34 ans. *Il serait pressenti pour devenir Premier ministre.”*

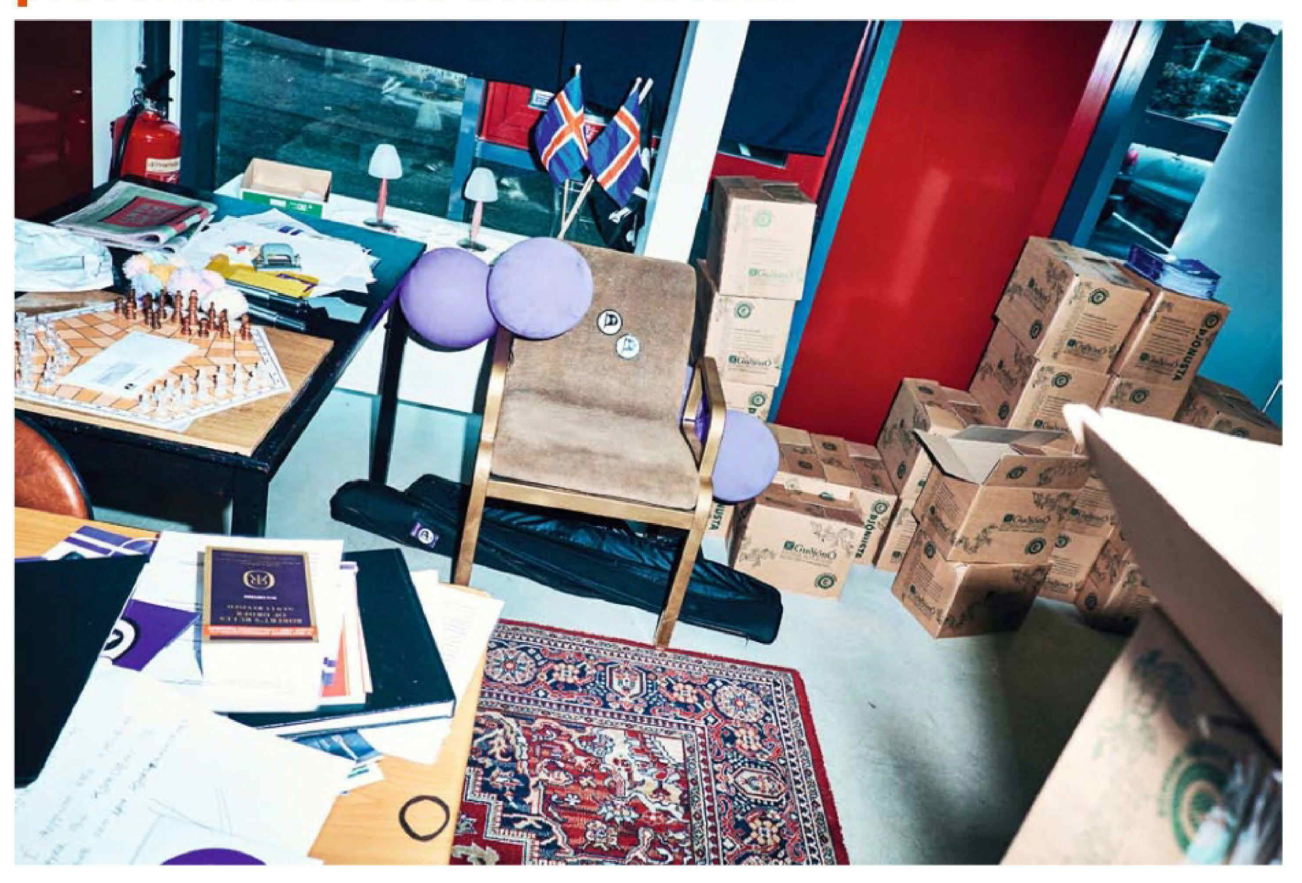
Après avoir été un paradis financier, l’Islande pourrait devenir un paradis de l’information. C’est l’utopie prônée et défendue par le Parti pirate. Porté au Parlement par Birgitta Jónsdóttir où elle est élue depuis quatre ans, le projet Immi (*Initiative for a Modern Media Institute*) poursuit cet idéal. *“Je rêve d’un pays où les journalistes d’investigation seraient protégés et la citoyenneté islandaise promise à tous les Edward Snowden, Chelsea Manning et autres lanceurs d’alerte en danger.”* ▶



Hakon Helgi Leiffson, membreact if du parti

Smári McCarthy, star mondiale chez les hackers et tête pensante de Píratar

Píratar doit sa popularité à sa volonté d'inclusion de toutes les franges de la population et sa présence dans les débats locaux



Le QG du parti : près des docks, dans une ancienne friche remplie de supermarchés et de start-up

Le programme politique des pirates islandais ne se limite pas aux enjeux technophiles. Ils prônent le revenu minimum universel pour remplacer le système de protection sociale, la séparation de l'Eglise et de l'Etat et, bien sûr, l'adoption de la Constitution citoyenne écrite en 2010. Ils ne sont *"ni de gauche, ni de droite"*, martèlent-ils. *"Pourtant, ils collaborent surtout avec les sociaux-démocrates et les écologistes de gauche. Mais il y a en leur sein des composantes plutôt capitalistes, très favorables au marché, même s'ils militent pour un encadrement strict des banques. Certains sont même anarcho-capitalistes. Pour eux, l'existence de l'Etat est illégitime et inutile"*, décrypte Lionel Cordier, qui réalise une thèse sur les mutations démocratiques en Islande dans l'après-crise de 2008. Sur le plan économique, le parti joue sur le flou et ne donne pas d'orientation précise. Une stratégie payante : il ratisse le vote contestataire sans prendre comme dans beaucoup de pays d'Europe le chemin de l'extrême droite.

Les électeurs les plus conservateurs s'inquiètent des effets secondaires d'une liberté d'information totale. Le dark web deviendrait-il la norme ? Les plus centristes estiment que le Parti pirate a le mérite de porter à l'agenda politique les enjeux de la transparence. Pawel Bartoszek, candidat de Viðreisn, un mouvement de centre-droit issu de la scission avec le Parti de l'indépendance, l'admet : *"La démocratie est plus légitime si les citoyens sont mieux informés."* Pourquoi ne pas suivre l'exemple de l'eurodéputée pirate allemande Julia Reda, qui publie depuis son élection tous ses rendez-vous avec les lobbyistes ? En Islande, malgré l'excitation de la campagne, tout reste à faire en terme de transparence politique : peu de municipalités affichent leurs comptes et donnent accès aux débats autour du budget.

"Yarrrr !" Derrière le stand du marché, aux côtés de Birgitta, Hakon Helgi Leiffson, membre actif et enthousiaste, salue à la pirate. *"Internet est*

la révolution !, s'exclame-t-il. *Elle n'a pas coûté des milliers de vies mais les temps ont changé. Désormais, l'information est à la portée de tout le monde."* Surtout en Islande : le bout de glaçon, comme l'appelent ses habitants, est l'un des Etats les plus connectés du monde. *"Le pays connaît la plus forte proportion d'utilisateurs d'internet par rapport à sa population dans le monde, et plus de 70 % de ses habitants avaient un compte Facebook en 2015 quand ce pourcentage se situe autour de 50 % pour des pays comme la France ou le Royaume-Uni"*, explique Lionel Cordier.

L'expression "parti-Facebook" est souvent utilisée pour définir les pirates, même s'ils ne sont pas fans du réseau de Zuckerberg. *"C'est un réseau très exclusif,* explique Smári. *Si tu n'es pas sur Facebook, tu ne peux pas participer. C'est un problème croissant, or les mécanismes de délibération offerts par Facebook sont au mieux pas satisfaisants et au pire foncièrement nocifs."* Tout pirates qu'ils sont, ils ne peuvent rien contre la toute-puissance du réseau social qui fait partie intégrante des habitudes des citoyens.

Idéalement, Birgitta comme Smári souhaiteraient abandonner les réseaux sociaux pour concentrer les discussions sur des plates-formes collaboratives indépendantes. Aux yeux des pirates, internet redonne aux citoyens un pouvoir d'action dans la société. Píratar doit aussi sa popularité à sa volonté d'inclusion de toutes les franges de la population et sa présence dans les débats locaux. C'est après l'une de ces rencontres qu'Omar, 63 ans, a envisagé d'accorder sa confiance au Parti pirate. *"J'ai grandi avec le Parti de l'indépendance. Mon père y a occupé un poste pendant cinquante-cinq ans. Mais l'année passée, ma femme a voté pour le Parti pirate et cette année, je le ferai également. Ils apportent du sang neuf. Ils n'ont peut-être pas l'expérience mais il faut leur donner une chance."*

Ecrivains, artistes, développeurs ou pêcheurs : les pirates islandais viennent de tous les horizons. Rares sont ceux qui ont un passé politique. *"Tout le monde devrait participer !"*, lance Snæbjörn Brynjarsson avec autant de douceur qu'il a de conviction. L'auteur de science-fiction et blogueur engagé occupe la cinquième place sur la liste de Birgitta Jónsdóttir. Ce trentenaire aux yeux clairs et aux cheveux longs était inconnu du parti avant le mois de juillet, mais les militants lui ont fait confiance. Il rêve aujourd'hui de *"voir les hommes politiques surdiplômés remplacés par des plombiers, des artistes, des professeurs, des infirmières..."* Un Parlement à l'image de la société islandaise.

Le Parti pirate ne cherche pas à s'implanter sur le long terme. *"J'aimerais dire que si vous revenez dans dix ans, il n'y aura plus de parti. Ça voudra dire qu'on aura réussi à changer la structure des institutions et à rendre le pouvoir au peuple"*, sourit Oktavía Hrund Jónsdóttir. Ces néophytes de la politique estiment que la campagne est déjà une victoire. S'ils atteignent 10 % des votes, la candidate promet une danse de la joie. Avec ce score, les pirates doubleraient leur nombre de sièges au Parlement. **Margot Hemmerich et Léa Ducré, Collectif Singulier photo Gulli Màr pour Les Inrockuptibles**



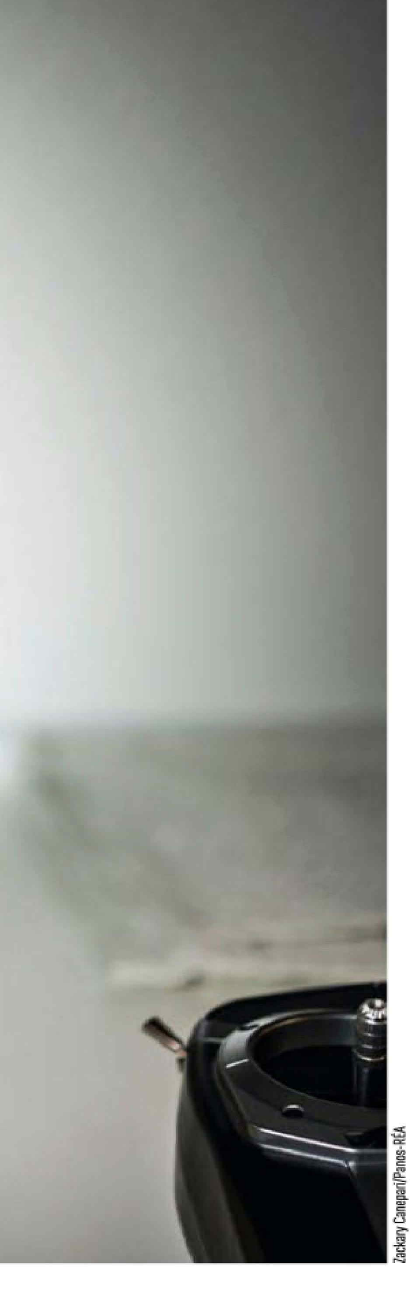
"une marchandisation intégrale de la vie"

Spécialiste des questions numériques, le philosophe **Eric Sadin** s'interroge sur l'emprise grandissante du technolibéralisme sur notre quotidien.

Philosophe attentif des mutations numériques, Eric Sadin construit depuis plus de dix ans une œuvre importante sur les enjeux et les effets pervers de la frénésie technique innovatrice. Son nouvel essai, *La Silicolonisation du monde*, dresse le constat inquiet et argumenté de l'avènement d'un nouveau modèle civilisationnel fondé sur la marchandisation et la mesure intégrale de la vie : le "technolibéralisme". Fruit de l'alliance entre la recherche technoscientifique, le capitalisme conquérant et les politiques libérales, cette nouvelle industrie de la vie tire profit de chacun de nos gestes. Nourrie d'une grande vigilance critique, la réflexion d'Eric Sadin invite à opposer à ce dessaisissement inédit de nos libertés d'autres modes d'existence. A chacun d'entre nous d'y réfléchir, à défaut d'y réussir.

***La Silicolonisation du monde* succède à une série de livres sur les dangers induits par la puissance du numérique et des algorithmes, démarrée vers la fin des années 2000. Qu'est-ce qui s'est aggravé dans le champ de la révolution numérique, d'abord perçue comme progressiste et libératrice ?**

Eric Sadin – Initialement, l'internet a assuré des fonctions de communication entre personnes, notamment via les premiers forums de discussion.


Zackary Canepari/Panos-RÉA

Le protocole a ensuite rendu possible un accès aisé et gratuit à des corpus textuels sans cesse plus volumineux. Dimensions qui ont contribué à le parer de vertus supposées offrir un surcroît d'autonomie aux individus. Mais très vite, au moment de sa soudaine généralisation, vers le milieu des années 1990, l'internet a été massivement investi par le régime privé. Qui l'a d'abord exploité comme un nouveau canal de vente de biens et de services, en inaugurant les "magasins en ligne". Ensuite par l'exposition de bannières publicitaires, alors très rudimentaires. Un peu plus tard est apparu un modèle inédit, fondé sur le suivi des navigations, dont Google devint l'acteur majeur. Ces trois axes n'ont cessé de se sophistiquer au cours des années 2000 et ont définitivement assis la domination des puissances économiques sur le monde numérique. Aujourd'hui, il s'opère une brusque aggravation de la numérisation progressive du monde par la dissémination de capteurs sur des surfaces sans cesse plus étendues et variées du réel. Sur nos corps, au sein de nos environnements domestiques, urbains ou professionnels.
Cette architecture technologique ouvre une infinité de fonctionnalités dégageant un horizon économique virtuellement inépuisable qui participe de l'enthousiasme planétaire à son égard.

Pouvez-vous définir simplement cette silicolonisation ?

La Silicon Valley incarne l'insolente réussite industrielle de notre temps. Elle regorge de groupes qui donnent le *la* de l'industrie du numérique et qui engrangent des chiffres d'affaires faisant rêver les entrepreneurs du monde entier. Toutes les régions du globe cherchent désormais à dupliquer son cœur actuel de métier, soit l'économie de la donnée et des plates-formes. Depuis peu, la Silicon Valley ne renvoie plus seulement à un territoire, elle a généré un esprit en passe de coloniser le monde, porté par de nombreux missionnaires – industriels, universités, think tanks – et par une classe politique qui encourage l'édification de *valleys* sur les cinq continents, sous la forme d'"écosystèmes numériques" et d'"incubateurs de start-up". La silicolonisation, c'est la conviction que ce modèle représente l'horizon indépassable de notre temps, qui de surcroît incarnerait une forme lumineuse du capitalisme. Un capitalisme d'un nouveau genre, paré de "vertus égalitaires". Mais ce qui n'est pas vu, c'est qu'au-delà d'un modèle économique, c'est un modèle civilisationnel qui est en train de s'instaurer à grande vitesse, fondé sur la marchandisation intégrale de la vie et l'organisation automatisée de secteurs toujours plus nombreux de la société.

En quoi "l'ère de la mesure de la vie" qualifie-t-elle notre époque et est-elle une menace pour notre modèle civilisationnel ?

Si nous n'y prenons garde, toute chose du monde sera connectée : corps, miroirs matelas, biberons, vêtements, véhicules, chaînes de production dans les entreprises… La liste est en théorie infinie. Cette volonté névrotique de tout soumettre à une collecte de données et à une visibilité en temps réel induit à terme un témoignage intégral de nos vies ainsi qu'une continuelle quantification. Cette configuration permet au technolibéralisme de n'être exclu d'aucun domaine et d'instaurer ce que je nomme une "industrie de la vie" qui cherche à tirer profit du moindre de nos gestes.

La critique de la technique, comme le penseur Jacques Ellul l'a faite dans les années 1950-1960, est-elle trop discrète aujourd'hui ? Le débat public néglige-t-il ces prises de position critiques ?

L'idéologie technolibérale de la Silicon Valley s'est imposée. Elle n'a pas eu besoin de mener la "bataille des idées", selon la fameuse expression de Gramsci. Elle est devenue le nouveau Tina *(There Is No Alternative)*, tenue comme étant vertueuse, non seulement pour l'économie mais pour la société dans son ensemble. Face à la puissance de tels discours repris en boucle par tant d'acteurs, il importe d'analyser les choses, de remettre en question ces évidences, d'exposer les intérêts en jeu autant que l'ampleur des conséquences. Il est temps de développer une critique à toutes les échelles de la société, au sein des sciences humaines, des syndicats, des associations de consommateurs… Car si nous ne reprenons pas la main, alors c'est le technolibéralisme qui va de part en part dessiner la forme de nos vies individuelles et collectives et cela est inacceptable.

Comment comprenez-vous que la critique soit souvent associée à une sorte de conservatisme, de refus du progrès telle que la modernité l'a promis ? Ne craignez-vous pas de passer pour un penseur à posture réactionnaire ?

Les tenants de la silicolonisation se vantent d'incarner l'avenir et d'œuvrer au bien de l'humanité grâce aux "technologies de l'exponentiel" appelées à "cracker" toutes les structures de la société dans un joyeux feu d'artifice disruptif permanent. Dans les faits, ils nous conduisent vers un "avenir régressif" défaisant en l'espace de moins d'une génération nombre d'acquis issus de luttes menées durant des siècles, à la seule fin d'assouvir leurs intérêts particuliers. C'est aux citoyens, aux sociétés, de décider librement du cours de leur destin, en privilégiant ▶


Stephan Larroque

"au-delà d'un modèle économique, c'est un modèle civilisationnel qui en train de s'instaurer"

l'intérêt général et le bien commun. Le siliconisme a confisqué la notion de futur. Il nous revient de nous la réapproprier en travaillant à faire advenir d'autres futurs non fondés sur une stricte raison utilitariste et un positivisme technologique simpliste et réducteur.

Vous écrivez que le politique encourage un système qui défait nombre d'acquis juridico-politiques. L'alliance entre le technique, le politique et l'économique n'est-elle pas déjà trop puissante ? Que pensez-vous de la loi d'Axelle Lemaire ?

Les responsables politiques se situent aux avant-postes de cette silicolonisation, éprouvant la terreur de "rater le train de l'histoire", convaincus que le soutien sous toutes les formes à l'industrie du numérique va résoudre les difficultés économiques autant que nombre des problèmes de la société. Tel celui de l'école publique, par exemple, qui voit actuellement une introduction massive du numérique envisagé comme la panacée au marasme de l'Education nationale. C'est aussi cela la silicolonisation du monde : le fait que le régime privé s'infiltre partout, supposé apporter un surcroît de compétence et structurant des secteurs aussi décisifs sans l'assentiment des citoyens. Cette situation est favorisée par une intense politique de lobbying menée par l'industrie du numérique, tant à Washington qu'à Bruxelles. Axelle Lemaire est une ayatollah du siliconisme, biberonnée au dogme de l'économie de la donnée, ignorante ou indifférente à toutes les conséquences induites, uniquement obsédée par les sacro-saints points de croissance. La loi sur le numérique est emblématique de cette collusion, plus encore, de cette soumission du politique au technolibéralisme. Car son objet principal, sous couvert de quelques articles supposés protéger les usagers et favoriser une prétendue "transparence démocratique" par l'ouverture des données publiques, l'open data, ne vise *in fine* qu'à stimuler l'économie de la donnée et l'activité des start-up – en autorisant leur utilisation pour le développement d'applications marchandes, et ce sans contrepartie financière, ce qui représente un scandale dans la République. En outre, cette loi a été directement inspirée par le Conseil national du numérique, dont les deux tiers des membres sont des responsables d'entreprises impliquées dans l'économie de la donnée, et qui est un organe de préconisation de la République, ce qui correspond exactement à ce que l'on nomme "conflit d'intérêt". Autre scandale qui doit être dénoncé haut et fort.

Vous écrivez que l'intelligence artificielle *"représente la plus grande puissance politique de l'histoire"*. Vous dénoncez son *"nihilisme technologique"*, son *"antihumanisme radical"*. Etes-vous sur la ligne alarmiste d'un Stephen Hawking qui estime qu'elle peut mettre fin à l'humanité ?

L'intelligence artificielle est désormais érigée comme une sorte de "surmoi", dotée de l'intuition de vérité et appelée à guider en toutes circonstances nos vies vers l'efficacité et le confort supposés les plus grands. Dimension emblématique dans la Google Car par exemple. Beaucoup de choses ont été dites sur l'intelligence artificielle, notamment qu'elle allait à terme se "retourner" contre ses géniteurs. Vision grotesque et fantasmatique. Ce n'est pas la race humaine qui est en danger, mais bien la figure humaine, en tant que dotée de la faculté de jugement et de celle d'agir librement et en conscience. Car c'est notre pouvoir de décision qui va peu à peu être dessaisi, appelé à être substitué par des systèmes supposés omniscients et plus aptes à décider du "parfait" cours des choses dans le meilleur des mondes.

Vous dénoncez le *"dessaisissement de notre pouvoir de délibération collective, et de l'autonomie de notre jugement"*. Comment résister ?

Nous sommes tous citoyens mais également consommateurs et nous pouvons, par des décisions simples mais d'une redoutable efficacité, mettre en échec ce modèle. Pour ma part, j'en appelle au refus de l'achat d'objets connectés et de protocoles dits "intelligents" chargés de nous assister en continu, autant que des compteurs Linky par exemple, mémorisant nos gestes au sein de nos habitats. Jamais autant qu'aujourd'hui, le refus de l'acte d'achat n'aura revêtu une telle portée politique, civilisationnelle même. Contre l'ambition démesurée du technolibéralisme à vouloir piloter le cours de nos vies, nous nous devons de sauvegarder la part inviolable de nous-mêmes autant que notre autonomie de jugement et d'action. Car ce qui se joue, c'est un modèle de civilisation contre un autre et il faut choisir. Il est urgent de nous mobiliser, mon livre y œuvre à sa manière. Nous devons espérer qu'une multitude d'initiatives et d'actions concrètes se mettent en marche, fermement décidées à contrecarrer cet anarcho-libéralisme numérique indigne et à faire valoir des modes d'existence respectueux de l'intégrité et de la pluralité de la vie humaine. **propos recueillis par Jean-Marie Durand et Anne Laffeter**

Eric Sadin *La Silicolonisation du monde – L'irrésistible expansion du libéralisme numérique* (Editions L'Echappée), 292 pages, 17 €

pré-buzz

buzz

hype

retour de bâton

retour de hype

la retraite d'Amanda Lear

"ouais, j'suis de gauche mais j'vais aller voter à la primaire de droite"

les 5 ans de Bromance

"par contre, on est bien d'accord que si j'meurs t'évites de publier les snap d'amour que j't'ai envoyés, hein"

Kärcher

"ah non, ça c'est mon panier en osier pour cueillir des champignons"

Comment rester chic en toutes circonstances

l'expo *Soulèvements*

Ken Hamblin © Joseph A. Labadie Collection

les After Parties Pitchfork au Trabendo

"ah, Scarlett Johansson sert du pop-corn maintenant"

"et du coup ça devient quoi Periscope ?"

Bollywood

Kader Attia

l'est de la France

"bow wow wow yippie yo yippie yeah"

Les 5 ans de Bromance Le label soufflera ses bougies le 26 novembre à la Bellevilloise et à la Maroquinerie. ***Comment rester chic en toutes circonstances*** Le Monsieur Style de *GQ*, Gonzague Dupleix, dispense ses anti-fashion faux pas, ou comment apprendre, par exemple, à rester cool en gueule de bois. **L'expo *Soulèvements*** Le philosophe et historien Georges Didi-Huberman investit le Jeu de Paume jusqu'au 15 janvier. **Kader Attia** Lauréat du prix Marcel-Duchamp 2016 **L'est de la France** Le coup de cœur du Tour de France 2017. **C. B.**

tweetstat

Après avoir estimé qu'un pain au chocolat devait coûter 10 à 15 centimes d'euros, le candidat à la primaire des Républicains a tenté de se justifier.



où est le cool ?

par Géraldine Sarratia et Dafne Boggeri



dans cette silhouette Omogene

Après des études d'architecture et de design à Florence et un diplôme de l'école de mode Polimoda, Alexis Giannotti est l'un des jeunes espoirs de la mode italienne. Il est depuis deux ans à la tête d'Omogene, un label pour l'homme autant inspiré par son passé de skateur, explique-t-il, que par le travail de Martin Margiela.
omogene.com


courtesy Nevada Museum of Art

en plein désert des Mojaves

Depuis la fin du printemps et pour deux ans, l'artiste Ugo Rondinone y a installé ses *"sept montagnes magiques"* : des totems fluo en pierre, de huit à dix mètres de haut, hommage multicolore au land art. Une halte métaphysique et poétique sur l'Interstate 15, parfaite avant de se jeter dans les vices de Las Vegas.
sevenmagicmountains.com

chez Christophe Vasseur

Lassé de l'ambiance école de commerce et costard-cravate, Christophe Vasseur se lance dans la boulangerie en 1999. Son C.A.P. en poche, il ouvre en 2002, dans le Xe arrondissement à Paris, Du pain et des idées, qui devient vite l'une des meilleures boulangeries de la capitale avec ses viennoiseries à tomber (chaussons à la pomme fraîche fièrement bombés, roulés aux raisins de Syracuse acoquinés au rhum brun) et son indépassable pain des amis : une miche à la croûte épaisse, croustillante, avec une mie moelleuse et des arômes de bois et de châtaigne. Magnifiquement illustré, agrémenté de recettes exclusives et d'histoires qui revisitent ce savoir-faire ancestral, un beau livre rend désormais compte de cette aventure.

Du pain et des idées 34, rue Yves-Toudic, Paris X^e^
Le Pain – De la terre à la table 256 pages, 39 €, en vente sur le site dupainetdesidees.com ou à la boutique

vous n'y échapperez pas

les tropiques numériques

La créatrice pointue Christine Phung présente sa première collection pour Leonard Paris. Et remet à jour la notion d'exotisme.



Leonard

Des feuilles bleu électrique, des tiges écarlates, des fleurs hachées, dédoublées, photoshoppées. Cette jungle du futur enveloppe le corps de l'aventurière-punkette ci-contre. Expédition portative, exotisme 3.0 : voilà les tropiques numériques qui nourrissent la collection Leonard Paris printemps-été 2017. Cette vision vient tout droit de l'esprit de leur nouvelle directrice artistique, la créatrice Christine Phung. Après être passée par les studios de création de Lemaire, Lacoste et Kenzo, elle lance sa marque à son nom, dédiée à un chic graphique et ergonomique, en 2011.

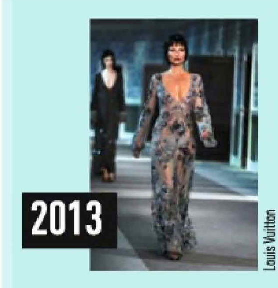
En 2016, c'est une autre mission qui s'ouvre à elle : celle de dépoussiérer la maison Leonard Paris, connue pour ses imprimés fleuris. Son but est d'injecter une part de fantasme au très familier (en jouant avec les codes esthétiques de la culture internet, qui s'est tellement immiscée dans nos vies, ou en anoblissant des basiques sportifs et quotidiens) et, en parallèle, d'apporter un sens de proximité au très lointain. *"La femme que j'habille est une exploratrice. Elle investit sans cesse de nouveaux lieux et de nouveaux espaces, dont l'espace numérique qui la fascine, car elle navigue couramment entre digital et réalité. Son reflet, c'est un vêtement portable et exigeant, qui incorpore le futur avec équilibre"*, dit-elle.

La styliste d'origine cambodgienne puise dans la découverte de son passé et s'inspire de sa première visite dans son pays d'origine il y a dix ans. Elle retient particulièrement la vision des temples d'Angkor, où *"la nature reprend le dessus sur l'architecture"*. A ce voyage, elle en lie un autre : celui à bord des premières ondes d'internet, qui arrive dans les foyers lors de sa jeunesse et interrompt des rituels familiers – cartes téléphoniques ou lettres postales –, injectant une part de magie et de futurisme aux plus simples habitudes.

Aujourd'hui, cette vision lui permet de s'adresser de façon moderne et respectueuse à une cliente profondément internationale : elle ne construit et ne fétichise aucun ailleurs – si ce n'est celui qui est déjà en nous. **Alice Pfeiffer**

ça va, ça vient : la culotte apparente

2013



Louis Vuitton

Kate Moss est un vestige de la mode anglaise, qui ne cesse de secouer les institutions depuis ses débuts dans les 90's. Là, elle apparaît sur un catwalk Louis Vuitton dans une tenue qui cite Gloria Swanson dans *Boulevard du crépuscule*, culotte quasi au vent – et suggère qu'en une apparence classique sommeille parfois son contraire secrètement rebelle.

2015



Sibling

Robe en plastique, culotte couvrante. Chez le label londonien très pointu Sibling, ce jeu des contraires en dit long sur l'époque. Là, la carapace dévoile l'intime et le privé devient plus pudique que jamais. Ce jeu de paraître met en lumière la culture internet, où on montre plus pour mieux cacher.

2017

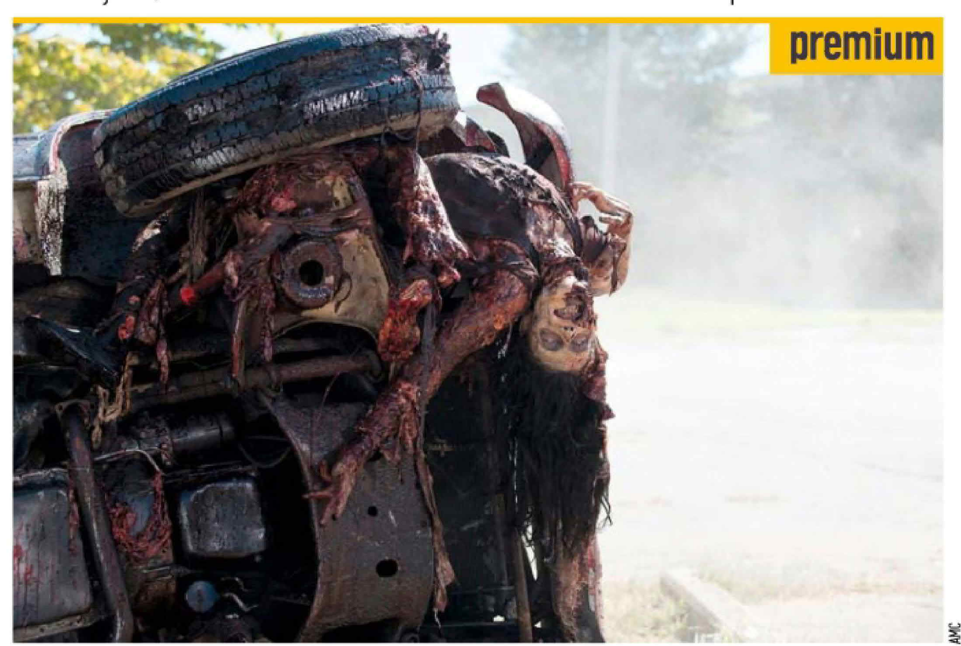


Guy Laroche

Dans la collection printemps-été Guy Laroche, le créateur Adam Andrascik cite la robe transparente qu'arborait Kate Moss, spécialiste de la provoc habillée-déshabillée, dans les années 1990. Et il remet à jour l'ADN de la maison dans un chic BCBG lubrique (comment oublier la robe clair de lune, longue et sage devant, avec un décolleté de fesse immortalisé par Mireille Darc ?) **A. P.**

en ce moment sur les inRocKs premium

Tous les jours, de nouveaux contenus exclusifs à découvrir sur le site premium



AMC

The Walking Dead, bien plus qu'une série gore

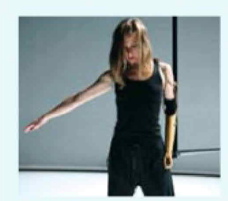
En six saisons, la série a eu le temps de générer des scènes à l'illustration sonore bien sentie. Un bon moyen de faire apparaître la dimension poétique d'une œuvre faite de boyaux et d'angoisse.

club abonnés

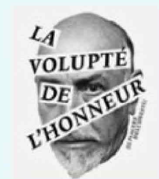
à gagner cette semaine sur **special.lesinrocks.com/club**



scène
Soubresaut
du 2 au 12 novembre, TNB de Rennes (35)
François Tanguy et son Théâtre du Radeau égrènent des spectacles qui sont comme des apparitions. Silhouettes, dessins, textes et musiques composent un poème visuel et sonore.



danse
Tordre
du 3 au 10 novembre, Théâtre de la Cité internationale, Paris XIVe
Sur une scène blanche comme l'abstraction, deux ventilateurs noirs et deux danseuses qui ont su faire un art de leur fragilité.



scène
La Volupté de l'honneur
du 5 au 20 novembre, Théâtre de la Commune, Aubervilliers (93)
Agata est enceinte d'un homme marié, le comte Fabio. Mais il faut préserver leur réputation…



musique
Orchestre Poly-Rythmo de Cotonou
le 28 octobre au Pan Piper, Paris XIe
Artisan d'un son unique et fascinant, c'est l'un des plus grands orchestres africains, pour lequel la polyrythmie n'est pas un vain mot.



scène
Angelus Novus
du 2 novembre au 4 décembre, Théâtre de la Colline, Paris XXe
Il s'agit d'écrire un Faust contre son propre mythe, un antiFaust, et de donner le titre de la pièce à son démon, un Angelus Novus.



scène
Timon/Titus
le 8 novembre, Espace 1789, Saint-Ouen (93)
Doit-on payer ses dettes ? Telle est la question à partir de laquelle le collectif OS'O invente *Timon/Titus*, en convoquant deux pièces de Shakespeare et un essai de David Graeber.

la vie après le 13 novembre

Artistes, intellectuels, victimes ou témoins : un an après les attaques meurtrières qui ont endeuillé Paris, ils racontent comment ils ont vécu la tragédie et comment elle a marqué leur existence.

dossier coordonné par Julien Rebucci

avec Maxime de Abreu, JD Beauvallet, Carole Boinet, Christophe Conte, Anne-Charlotte Dancourt, Mathieu Dejean, Bruno Deruisseau, Stéphane Deschamps, Jean-Marie Durand, Serge Kaganski, Nelly Kaprièlian, Anne Laffeter, Jean-Marc Lalanne, Ingrid Luquet-Gad, Fanny Marlier, Brice Miclet, Anne-Claire Norot, Théo Ribeton, Clémentine Spiler



par François Olislaeger, illustrateur et auteur de BD

"je suis toujours triste mais je ne pleure presque plus"

par Louise Deluermoz, 16 ans, présente avec sa mère au concert d'Eagles Of Death Metal au Bataclan

Nous sommes le soir du vendredi 13 novembre 2015. Je suis encore à Levallois-Perret, une banlieue aisée du 92, à quinze minutes en métro de Saint-Lazare. J'adore le métro, c'est vraiment un plaisir quotidien : j'aime l'odeur métallique des wagons, j'adore les gens qui me sourient parmi ceux qui pianotent sur leur téléphone parce que moi, j'ai mes écouteurs et j'observe, je ne suis jamais sur mon téléphone, sauf urgence ou moments importants. Comme celui de ce soir : le concert d'Eagles Of Death Metal. Groupe de rock légendaire à mes yeux, mon père était leur ami. Malheureusement, depuis deux ans, il ne peut plus les voir. Mon père nous a quittés après s'être battu pendant dix longues années contre un cancer de la gorge. Alors cette soirée est importante, Dave Catching nous a invitées à nous joindre à eux pour l'aftershow en plus de nous avoir réservé des places. Il a l'air adorable, je ne l'ai jamais vu ou alors je ne m'en souviens pas. J'adore leur musique : rock, simple, attractive, tout ce que j'aime.

La musique, c'est toute ma vie. Je ne peux pas me déplacer sans musique, je ne peux pas être chez moi sans musique ; je n'y arrive pas. Chez moi, le couloir de l'entrée est tapissé de CD et le salon contient une immense étagère de vinyles. Si j'avais su qu'une soirée me rendrait réticente à écouter de la musique, je ne l'aurais même pas cru.

Mes pieds posés sur ma planche, je rentre chez moi. Tout va pour le mieux et je m'en étonne : j'ai vu ma cousine cette après-midi, j'ai un petit copain, des notes acceptables, un meilleur ami et surtout, j'ai le moral. Tout est calme, normal, la vie continue sans encombres mais qui aurait pu se douter de ce qui allait se passer ? Bizarrement, je ne me souviens absolument pas de cette journée, ni de ce que j'ai fait ni de ce que j'ai vu. C'est assez frustrant et très étrange de me dire que plus tôt dans la journée, j'étais au lycée, je parlais à des gens et que je ne me doutais de rien, absolument de rien.

Arrivée chez moi, je me prépare : Doc Martens obligatoires et veste en cuir doublée d'un sweat noir à capuche dont les manches sont trouées. C'est une espèce d'armure pour moi, elle me protège, je m'y sens bien et je sais qu'en cas de problème mes vêtements seront adaptés. Je m'habille toujours de façon à être protégée et en même temps à l'aise. C'est bien ce que me reproche ma mère d'ailleurs, puisque du coup je ne m'habille pas trop de manière féminine. Enfin, cela changera.

Ma mère et moi nous préparons à la maison sur l'album *Zipper Down* des Eagles, l'excitation est à son comble. Puis nous empruntons le métro et terminons notre traversée de Paris à République. Je déteste cette station… enfin non je ne la déteste pas, je la redoute. Je la redoute puisqu'il y a la soupe populaire et que voir ces gens qui n'ont presque rien me fend le cœur, parce que si tout le monde donnait quelque chose, nous serions tous (presque) égaux. Ça, c'est ma vision des choses évidemment. Passer devant eux, moi qui ai tout, me fait presque honte. Pour moi, riche ou pauvre, Noir ou Blanc, gentil ou méchant, on est tous humains, je ne te connais pas mais tu es mon égal, peu importe si tu as des chaussures trouées ou une montre à 20 000 euros.

Bataclan, 21 h 02 précisément. Nous récupérons nos places et je colle mon pass VIP sur l'intérieur gauche de ma veste, plutôt fièrement je dois avouer. Juste avant de rentrer dans ce bon Bataclan, je salue le bonhomme de l'entrée : il a toujours déchiré les tickets des gens, depuis au moins quinze ans. Il est adorable. Si j'avais su ce qui allait se passer, je l'aurais serré dans mes bras.

Au Bataclan, j'ai vu mes artistes préférés à différents âges : Kev Adams lorsque j'avais 12 ans, les Casseurs Flowters lorsque j'en avais 14 et récemment The Strypes.

La salle est pleine à craquer ; il y a même des gens au balcon alors que lors de mes précédents concerts il n'y avait personne. Nous dépassons le bar situé près de l'entrée et arrivons dans la fosse. Un homme arrive vers ma mère et lui fait la bise.

"Je te présente ma fille, Louise. C'est Guillaume, un ami de concert…

– Enchanté."

Le bonhomme me sourit, d'un sourire franc qui rassure. Il a une bonne tête. C'est le genre de personnes que l'on croise dans les concerts rock sans vraiment la connaître.

"On se retrouve là à la fin du concert, OK ? Exactement là, ma Louise.

– Oui maman, bisous."

Je pars en souriant, mon portable dans la main droite, mes boules Quies dans la main gauche, je ne me retourne même pas. Si j'avais su. Je réponds à deux, trois Snapchat, je suis fatiguée mais bon, le concert vaut le coup de rester tard. Ça sent la bière, le tabac et la sueur mais c'est ce qui fait que c'est rock ; les gens parlent fort, ils rient, ils se saluent, sont contents de se retrouver. Ça fait longtemps que le groupe n'est pas venu en France alors on a emmené ses enfants, ses ados, ses proches, pour passer une bonne soirée. Les gens se parlent sans se connaître, on a l'impression d'assister à une réunion de famille, parce que, oui, les rockeurs sont une famille au-delà d'un groupe de gens. Des gens rassemblés pour une seule et même passion : la musique.

La lumière s'éteint, je range mon portable, mets mes boules Quies, lève les mains en l'air et souris. Le concert commence, Dave Catching a pris un petit coup de vieux mais ça va, il a toujours la forme. Papa aurait été content de le voir. Une soirée pour lui. Il aimait tellement cette ambiance amicale.

Le concert se passe bien, dans une ambiance plus qu'électrique. Les gens crient, chantent leur chanson préférée, se bousculent pour rire, sautent pour faire vibrer le Bataclan. Ma chanson préférée n'a pas encore été chantée et je n'attends que ça. Néanmoins, je me sens bizarre, une sorte de malaise ; le moindre pogo me fait froncer les sourcils sans vraiment que je sache pourquoi. Je prends une vidéo, l'envoie à un ami en mettant comme légende *"Bataclan c'est le feu"* et range mon portable. Ironie du sort. Une chanson démarre après un petit discours du chanteur, à base de *"fuck"* qui font rire le public, mais elle ne se terminera jamais. Un premier éclat. Les gens ne comprennent pas mais moi oui : un coup de feu.

Depuis l'enfance, j'ai la phobie des ballons qui éclatent, des pétards ou de tout ce qui explose. Lorsqu'un enfant qui est sur le même trottoir que moi tient un ballon de baudruche dans les mains, je change de trottoir. Le 14 juillet, je m'enferme chez moi : j'ai une sainte horreur des feux d'artifice. Et je ne saurais vous expliquer le pourquoi du comment mais un pétard, aussi fort soit-il, n'aurait pas couvert à la fois le bruit de la foule et de la musique ; et puis il produit un bruit plein. Et le bruit d'un coup de feu est creux.

Je m'accroupis en me bouchant les oreilles. Je tire sur le manteau des gens près de moi mais ils ne semblent pas comprendre. Ils pensaient que cela faisait partie du concert. Deuxième, troisième coup de feu. Je tire toujours mais en vain. Mon ventre se tord, j'ai un goût de sang dans la bouche. J'ai dû me mordre la langue. Tout le monde s'accroupit enfin. Je suis "protégée" par deux personnes et j'entends les tirs. Cette scène restera dans ma mémoire plus que toutes les autres, je la revis tous les soirs. Puis la rafale.

"Mais on nous tire dessus pour de vrai !... Pourquoi ?..."

J'ai l'impression d'être deux dans ma tête mais je m'en fiche, il faut survivre. Je ne sens plus mon cœur battre, j'ai du mal à respirer. Les gens paniquent et ne réfléchissent pas, c'est normal, mais je n'esquisse pas le moindre geste, je reste accroupie à réfléchir. Réfléchis sinon tu meurs, réfléchis parce que tu sais que si tu te prends une balle, tu ne t'en sortiras pas. Au-delà de la douleur physique, pour moi, c'était clair : soit tu t'en sors, entière, soit tu te prends une balle et même si tu peux sortir, tu restes. Puis je me souviens qu'une kalachnikov doit se recharger pour tirer, alors très bien, je me servirai des trente secondes qu'il leur faut pour recharger pour essayer de sortir. Premier et deuxième chargeur, je ne bouge pas, je laisse (avec beaucoup de honte) les gens se faire tirer dessus.

Puis au troisième chargeur, une intuition me dit que c'est le moment de bouger. C'est maintenant sinon t'y restes, tu meurs ici, tu n'essaieras pas d'aller plus loin. Pourquoi ? Je me pose encore la question aujourd'hui. Alors je m'enfonce plutôt inconsciemment dans le tas humain de gens qui tentent de fuir par la sortie de secours à gauche de la scène. Plus tard, on me dira qu'au troisième chargeur, les terroristes sont montés au balcon, me laissant non pas trente secondes mais une minute pour bouger, mais ça, je ne le savais pas. Je ne sais pas non plus comment j'ai quitté ma place en position accroupie, à me faire écraser entre des cadavres, des gens touchés et des gens qui essayaient de sortir, je ne sais pas. Je ne m'en souviens pas. Je me suis cogné la tête à ce moment-là, ce qui me vaudra un traumatisme crânien.

Vous savez, dans la vie on fait beaucoup de choses honteuses : voler, ▶



par Geoffroy de Boismenu, photographe

mentir, oublier, pardonner... Mais les choses honteuses que j'ai été obligée de faire pour survivre, ça, ça ne s'oubliera jamais. Elles ne sont peut-être pas honteuses à vos yeux, mais elles me rongent toujours.

Je suis maintenant écrasée entre des gens, ça bouge, ça hurle, ça tire. Je ne respire plus, c'est comme si j'étais sous l'eau : le bruit des kalach s'estompe, les cris aussi, je n'entends plus que moi-même. Comme si j'allais soudainement voir ma vie défiler devant mes yeux. J'ai les poumons comprimés. Je ne vois plus et lorsqu'on m'obstrue la vue, je panique.

"Alors voilà ? Ça va finir ici, comme ça, entre des gens. C'était écrit comme ça... Je vais mourir ici. Il aurait bien fallu partir un jour... Je suis un peu triste... Je ne sais même pas comment je suis arrivée là, merde..."

On me marche sur les cervicales et c'est la décharge : le mode survie est activé, on m'a sorti la tête de l'eau, il faut que je prenne sur moi. Je suis mal, au-delà de physiquement, je pleure à chaudes larmes mais je n'ai pas peur, j'ai mal pour les gens qui sont morts et que j'écrase en leur passant dessus, j'ai mal pour ces gens qui essaient de sortir mais qui, au final, se prennent des balles derrière moi, à ma place, j'ai mal pour ces gens qui sortent alors que moi aussi je voudrais tellement sortir. Je ne comprends même pas ce qui se passe, j'ai mal au cœur. Mais que se passe-t-il ? Qui êtes-vous pour nous tirer dessus ? Mes larmes mouillent mes joues en continu. Personne ne mérite ça, arrêtez s'il vous plaît. Je vous en supplie. Puis je me mets à hurler.

"Je n'ai que 15 ans s'il vous plaît !"

Je hurle cette phrase deux fois, c'est un cri animal, un cri de survie. On attrape ma main, celle qui dépasse du tas humain, on me tire et c'est là que je le vois. Guillaume. Il est là à quelques mètres de moi, écrasé lui aussi et il me sourit. Il me sourit ? Oui, il me sourit parce qu'il voit bien que je vais m'en sortir, il le sait, il le sent, et il me sourit comme un adieu. Le plus beau sourire qu'il m'ait été donné de voir ce soir-là. Ma mère m'apprendra samedi soir qu'il n'a pas survécu, mort au Bataclan : je me souviendrai de toi, je te le promets. Mais je ne savais pas qu'il ne s'en sortirait pas. J'étais persuadée que ce n'était pas un adieu. Et pourquoi lui ? C'est un horrible tas composé de sang, de membres, de chair, des gens morts ou mal en point. Comment est-ce possible ? Comment a-t-on pu en arriver là ? Les gens pleurent. Il y a des familles entières, des jeunes, des vieux, des couples et des célibataires. Qui s'en sortira indemne ? On s'écrase tous pour avoir la réponse.

On me tire du tas humain et je vois mon sauveur, un homme de 30 ou 40 ans peut-être, mais au moment où je suis dégagée, il tombe. Une balle ? Une balle. Mais je vois dans son regard qu'il ne regrette rien, qu'il ne regrette pas.

Tu as donné ta vie pour la mienne, tu pars en héros. Une âme qui part, l'autre qui reste. Mais pourquoi ? Qui es-tu ? Je ne te remercierai jamais assez. Jamais.

Puis je suis partie. Je suis partie vers la rue, sans même me retourner. Sans même me dire : *"Est ce qu'on a besoin de moi à l'intérieur ?"* Et c'est en pleurant que j'écris cela parce que je réalise ce que j'aurais voulu et ce que j'aurais pu faire. Je suis égoïste et je m'en veux encore maintenant. Peut-être que vous voyez les choses différemment mais ça m'est égal parce que je m'en voudrai toujours.

Je suis maintenant dans une rue perpendiculaire au Bataclan, passage Amelot. Des gens touchés, des gens qui courent, des coups de feu. Un homme par terre, baignant dans son sang, n'arborant qu'un caleçon.

Réflexe ? L'aider. Je m'affaire près de lui, essaie de voir d'où s'écoule le sang, est-ce que je peux faire un garrot ? Mais je ne trouve pas. Ses pupilles sont dilatées et il me fixe, pas plus affolé que ça. Il pleure tout de même. Je ressens ta tristesse, mon ami. Mais il faut partir avant d'y rester moi aussi. Avec une honte immense, une honte qui me tord les boyaux, une honte qui me grignote, je me lève et tourne les talons. L'homme m'attrape la cheville mais je me dégage, je m'excuse mentalement, tellement de fois, je pleure aussi. Je prie pour toi. Survis. Je vais chercher du secours, je te promets.

Puis j'ai entendu le pire bruit de toute ma vie, après celui des kalach : le cran de sûreté d'une arme qu'on retire. Je ne réfléchis pas, pour la première fois depuis le début de l'attaque, j'ai peur. Je tombe à genoux sur le béton, je me mets en boule, dans une position que j'ai apprise afin que les organes vitaux soient peu – voire pas – touchés. Je pleure en ayant la pire sensation qui traverse un corps : celle d'un canon qui vous pointe, indescriptible, forte, horrible, elle vous fait parvenir le message de la mort. Je vais mourir ici, il ne me loupera pas, cette fois-ci. C'est terminé.

Mais rien de vient : pas de sang, pas de détonation, je ne m'entends pas crier. Dans un petit mouvement, je rabats ma capuche sur mes épaules pour qu'on voie que je suis une fille, espérant que cela change peut-être quelque chose. Toujours rien. Dans un élan de peur et de courage, je tourne ma tête doucement vers la droite, peut-être attend-il que je le regarde dans les yeux pour qu'il puisse me tuer ? Mais ce n'est qu'un membre de la BAC qui me pointe de son arme et me fait signe de me lever. Je m'exécute et il me dit de courir contre le mur. Sauvée ? Loin de là pour moi.

Je bifurque à gauche et entre dans une imprimerie où les secours et les forces de l'ordre sont là avec des survivants, certains grands blessés. On se cache dans l'arrière-boutique, je suis sous un bar, la peur au ventre, un garçon de 18 ans environ me berce et là, je réalise.

Ma mère est encore dans le Bataclan. Mon cerveau tourne à plein régime et j'appelle d'abord Kensi, un ami gendarme. Il me rassure, me parle et j'appelle ma mère. Un acte débile, dirigé par la peur, qui aurait pu la tuer.

Si les terroristes avaient décidé de tirer dans la direction du son que faisait un portable, j'aurais tué ma mère. Elle répond, ne parle pas, je garde mon sang-froid, il ne faut pas qu'elle panique, elle pleure mais elle est là. Maman je t'aime, si tu savais comme je suis désolée pour tout ça. Alors, en me calant sur le bruit des tirs et des paroles des gens qui agonisaient, je lui parlais, veillant à me taire lorsque tout était silencieux au bout du fil. Comment je savais qu'elle était encore en vie ? Son souffle dans le micro. Au fond, je savais

qu'elle était en vie avant de l'appeler mais j'avais peur qu'elle se soit fait écraser dans un tas humain, comme moi, sauf qu'elle n'aurait pas survécu.

Trop fragile, ma maman. En fait, lorsque je l'avais au téléphone, j'entendais ce qu'elle voyait, elle a dû voir des choses qui mériteraient de se crever les yeux.

Et nous étions impuissantes face à ces monstres qui faisaient semblant d'arrêter de tirer afin que les gens se relèvent pour mieux les tuer ensuite, ou qui retiraient dans les corps morts. Ma mère a raccroché. J'ai hurlé, j'ai hurlé de toute mon âme. S'est-elle éteinte, ma maman ? C'était l'anarchie dans l'imprimerie, des blessés partout, des gens qui gémissaient, qui vomissaient, qui pleuraient, qui priaient et même qui fumaient. La panique et la peur me composaient. Ma mère est-elle en vie au moment où je pense ? Au moment où je reprends mon souffle, en rend-elle un dernier ?

Combien de temps nous avons passé enfermés avec les secours ? Aucune idée. Mais je savais que la nuit était loin d'être terminée. Plusieurs fois, on nous demande d'éteindre les lumières et de nous taire. C'est ici que j'apprends que nous ne sommes pas les seuls à être visés : attentat au Stade de France et sur deux terrasses. Mon monde s'écroule, comment tout cela est-il possible ?

Je tâte mes poches et m'aperçois avec incompréhension que j'ai tout : portable en parfait état, chargeur, carte Navigo, écouteurs, clefs et même mes boules Quies. Le nombre de portables dans lesquels j'ai shooté était impressionnant mais je n'ai même pas pensé une seule seconde à en prendre un, en me disant que ça me servirait après.

Depuis l'imprimerie, j'entends le bruit des balles, ce bruit horrible qui vous ronge comme une maladie. Qui va tomber ? Qui est en train de mourir ? Qui a perdu un être cher ? On en est au huitième ou neuvième chargeur, il me semble. Par terre gît un monsieur de forte corpulence qui a dû se prendre trois ou quatre balles pour protéger les gens ; je l'avais brièvement vu dans le tas humain. Nous l'avons perdu, au revoir mon ami. Personne ne tient le coup et je me retrouve à tenir les cheveux d'une femme pompier qui vomit dans les toilettes. Une dame enlève une balle de la semelle de sa chaussure ; son pied n'est pas touché. L'ambiance tendue devient insupportable.

Le Raid arrive dans l'imprimerie et s'adresse aux personnes valides afin que l'on soit évacués le plus rapidement possible. Les blessés sortent puis je cours contre le mur, la peur au ventre, une insécurité permanente, les sirènes qui hurlent, les pleurs et les cris des gens en arrière-plan. Arrivés dans un renfoncement de la rue, nous sommes fouillés minutieusement comme si on avait voulu cette horreur, comme si nous étions des monstres pour tuer nos frères ; malgré tout, cela reste nécessaire.

Les blessés graves sont étendus au sol, devant nous. Je saigne sans m'en rendre compte et un sapeur pompier me remarque : je suis mineure et blessée. Un membre du Raid et un pompier me font avancer jusqu'à une ambulance. On va m'évacuer vers une caserne. Si j'avais su qu'on m'évacuait parce que j'étais mineure, j'aurais cédé ma place. Tant de gens avaient besoin de ces soins. Plus que moi.

Pendant ce temps-là, l'assaut a été donné. Je ne le sais pas, mais peu de temps après, je reçois un message de ma mère me disant qu'elle est sortie. J'ai peur en permanence, même ici dans ce camion de pompiers escorté par la police, j'ai peur.

J'ai peur parce que je ne réalise pas que l'irréel est devenu réel, qu'on nous a tiré dessus pour vraiment nous tuer. Alors qui me dit qu'ils n'ont pas décidé de faire péter ce camion ? Ou qu'un sniper n'est pas posté sur un toit près de la caserne où l'on m'emmène ?

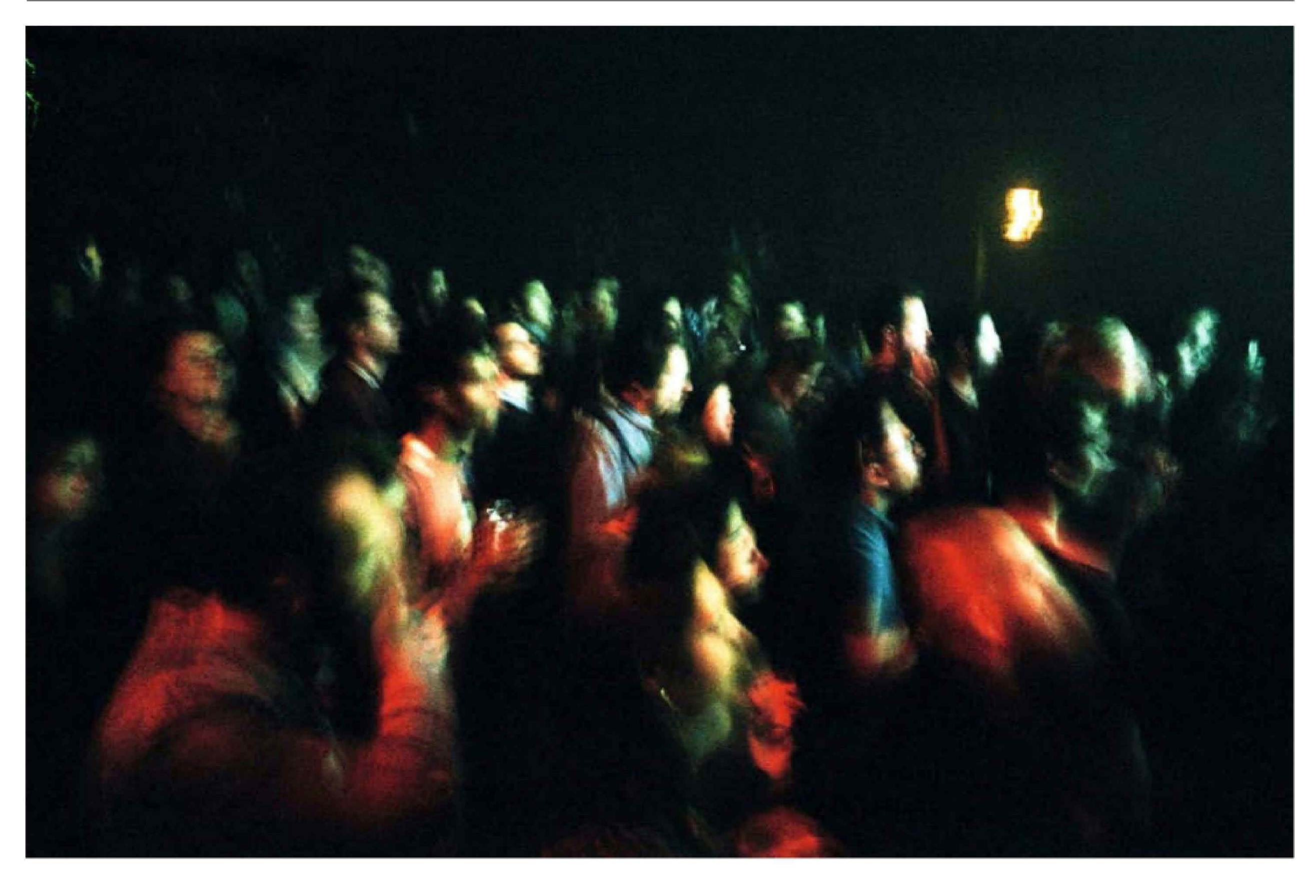
Mais rien de tout cela n'arrive et on me débarque à la caserne. Une femme me fait asseoir, je ressens les premières douleurs de mon corps : j'ai mal au cou et au bassin. Dans un mouvement de réflexe, je monte ma main vers mes cheveux mais stoppe net à mi-chemin. Du sang ; du sang sur ma main ; du sang sur ma main et ce n'est pas le mien. J'inspire à fond et touche mon front : un œuf, deux œufs et des petits saignements, rien de grave. Des blessés sont là, certains pleurent, d'autres restent impassibles et d'autres encore dorment. Enfin, j'aime à croire qu'ils dorment. Un homme, dont le visage est tuméfié et barbouillé de sang, s'assoit à mon côté et me regarde droit dans les yeux. Ses yeux sont d'un bleu presque transparent mais ils sont vides, pas une émotion.

"Ma femme est morte et j'ai une petite fille. Comment je vais faire ?"

Puis les pompiers l'emmènent. Mon cher monsieur, vous avez côtoyé la mort de près ce soir, elle vous a même enlevé un être cher, mais je suis là et votre petite fille est là. Je sais qu'il ne m'entend pas penser mais si je pouvais, je lui dirais tous les mots du monde pour qu'il sourie de nouveau. Ce monsieur ne va peut-être pas s'en sortir, enfin j'espère que si mais rien n'est sûr quand on a vécu l'improbable ou l'impossible. Savez-vous pourquoi j'ai peur ? J'ai peur parce que je ne les ai pas vus, ces hommes ; je n'ai vu ni leur visage, ni leurs cheveux, rien. Ce qui renforce ce sentiment d'irréel : comment croire sans voir ? Au-delà de ça, comment croire à une horreur de cette ampleur ? Comment croire que des hommes ont décidé de venir armés pour tuer leurs semblables ? Quelles que soient leurs raisons, bonnes ou mauvaises, on ne peut pas, on n'a pas le droit, on n'a pas l'insensibilité de faire ça. Tous ces gens morts, des hommes, des femmes, des adolescents, des enfants, des papas, des mamans, des frères, des sœurs, des maris, des épouses, des actifs, des chômeurs, des riches, des pauvres, des musulmans, des juifs, des catholiques, des orthodoxes, des shintoïstes, des amis… Tous différents mais tous égaux. Alors oui, je refuse d'y croire.

La femme qui m'avait prise en charge un peu plus tôt m'informe que je vais être transférée dans une autre caserne, plus grande, où la Croix-Rouge et la Sécurité civile se sont installées. Je monte dans un autre camion mais quand je m'attache, la panique me submerge. S'ils étaient là ? S'ils étaient revenus ? Revenus pour finir ce qu'ils avaient commencé plus tôt ? Personne n'est là, sauf un homme qui est mal en point ; lorsque je vois sa plaie, nullement recouverte, je serre les dents, les phalanges de mes poings blanchissent.

"Reste calme, reste calme, ce n'est pas le moment, OK ?" ▶



par Gaël Turpo, photographe

"Photographie réalisée en septembre 2016 au Point Ephémère à Paris. Il y a quelques mois, j'ai réalisé le portrait de la chanteuse Jain à la Cigale. A la fin de la séance, on m'a demandé de rester pour prendre des photos du concert. En regardant le public entrer, j'ai pris conscience que c'était la première fois depuis 'le Bataclan' que je me retrouvais dans une salle de concert. Après les attentats, je me souviens avoir dit à ma femme que je n'avais pas d'appréhension particulière à reprendre le métro mais qu'aller à un concert me demanderait certainement plus de temps. J'y étais, sans l'avoir anticipé, inquiet. Maintenant, je me sens presque rassuré de voir les salles pleines, rassuré de voir que les gens continuent de vivre"

Caserne n°2, plus grande donc plus de blessés, mais je m'attendais à tout sauf à ça ; c'est un champ. Un champ de gens gravement blessés. Gémissements, cris de douleur, pleurs et bruits de talkie-walkie m'accueillent. Aussitôt, un jeune homme de la Sécurité civile me prend en charge. Il aurait pu être mon ami, il l'a été le temps de deux, trois heures. Il s'est comporté comme s'il me connaissait : tantôt il prenait ma tension, tantôt il me vannait et, au milieu de tout ce massacre, arrivait à me faire rire. Cependant, lorsqu'un homme à la jambe se vidant de son sang passa devant nous, je cédai à l'angoisse et à la panique.

Je n'ai absolument pas peur du sang, mais c'est la souffrance que je lis sur le visage des gens qui me fait mal. Ils souffrent, ils se battent, ils essaient d'oublier la douleur mais c'est peine perdue. Je souffre comme si la balle qui avait atteint cet homme m'avait atteinte aussi. Et s'ils voulaient finir le travail ? S'ils bombardaient la caserne ? Questions et images atroces font couler mes larmes et accentuent mon mal-être. Néanmoins, je ne reste pas assise sur ma chaise à m'apitoyer sur mon sort, non : je suis presque indemne et je n'ai perdu presque personne. Je rassure une femme, à ma droite, touchée au ventre ; je lui fais faire des exercices de respiration, je lui parle, je la conseille, je fais tout pour qu'elle oublie cette douleur.

Mon ami de la Sécurité civile revient vers moi, essuie mes larmes et m'annonce qu'on va m'emmener au CHU Pompidou, dans le XVe arrondissement, avec tous les blessés.

On nous escorte dans un car des sapeurs-pompiers mais je n'ai pas le temps d'échanger nos noms ni de remercier le jeune homme de la Sécurité civile. Je m'assois, j'ai froid, les gens qui sont avec moi sont tous mal en point, j'ai la nausée. J'échange des messages avec ma mère, je n'ai presque plus de batterie. Alors un homme s'assoit difficilement à côté de moi : Seb. Blessé au pied, il reste digne, ne pleure pas, ne serre pas les dents. Je ne pourrais pas lui donner d'âge. Nous parlons un peu, l'ironie est au centre de notre conversation. Je le laisse envoyer des messages à ses proches, il me donne sa couverture de survie. Je me sens vide, fatiguée et apeurée. Je dors un peu sur lui puis, arrivés au CHU, nous nous perdons de vue. Je ne connaîtrai son prénom que bien plus tard, sa femme lui donnera mon numéro.

Des journalistes sont là, tels des vautours, des chacals en attente d'une proie. Je ne les aime pas mais, étant mineure, je suis leur proie préférée. Je rentre presque en courant dans les urgences, un mal de tête me vrillant le crâne. Je suis comme un animal craintif : le moindre bruit me fait sursauter, je ne parle pas et respire fortement. Je relâche tout : le concert, les tirs, le tas humain, Guillaume, l'homme baignant dans son sang, le déclic du pistolet, l'imprimerie, la fouille au corps,

la première caserne, cet homme en sang, la seconde caserne, le car avec les victimes et enfin les journalistes.

Prise de vertiges, je m'assois dans ce qui semble être une salle d'attente. Il y a encore des blessés, c'est terrible. J'ai la bouche et la gorge sèches, ma nuque me lance et j'ai mal à la tête. Deux jeunes femmes m'examinent dans une pièce à côté : je vais devoir attendre pour deux radios et un scanner. J'ai toujours du sang sur ma main et je pleure à chaque fois que je la regarde, comme si ce sang était la seule chose me prouvant que cette tuerie a eu lieu.

Je passe les radios et le scanner, on me met une minerve, me donne deux médicaments (un pour dormir et un pour la douleur). Ma tante est là depuis 3 heures du matin, heure à laquelle je suis arrivée au CHU, on attend ma mère. En sortant du scan, je vois Seb, assis sur un fauteuil au milieu du couloir. Il a été pris en charge et je lui dis que j'ai envoyé un message à sa femme pour le lui dire. Nous parlons un peu puis je dois retourner dans la pièce où l'on m'a examinée. Ma mère arrive et mon cœur lâche. Il est 6 heures du matin, on nous assigne une chambre jusqu'à midi. Le moindre craquement, le moindre bruit de pas trop rapide nous réveille et je me bats contre le médicament pour ne pas dormir : j'ai trop peur.

Plus tard dans la semaine, novembre 2015

Nous sommes lundi, je suis à la maison, nous sommes rentrées samedi midi mais je ne me sens plus en sécurité. En fait, je ne me sens en sécurité nulle part : ni à l'hôpital ni ici, dans ma propre maison. Si on m'avait dit un jour que je ne me sentirais pas en sécurité dans ma propre maison, j'aurais sûrement ri. Mais pas après ce que je viens de traverser. Je fais des cauchemars : attaque au lycée, prise d'otages de mes proches, grenade dans le métro... et j'en passe. Les médicaments me donnent une impression de flottement, j'ai rarement faim et je pleure. Seb m'a envoyé un message, il est gentil, c'est la seule personne avec qui j'aime bien parler, j'ai l'impression qu'il me comprend.

Toute la semaine, des amis et des proches passent nous voir, on reçoit des fleurs, nous apprenons des décès, recevons des lettres. On s'inquiète pour nous ; c'est gentil mais j'aimerais tellement que ces gens soient là au quotidien, pas seulement dans les moments de souffrance.

Je m'abstiens de regarder les informations et regarde brièvement les réseaux sociaux. Belle solidarité, articles sur les rescapés, c'est beau. Mais tous ces gens qui postent : *"Même pas peur !"*, *"Demain on va à un concert"* ou *"Not afraid"*, j'aimerais tellement vous y voir, vous. Vous tous qui n'avez pas peur. Alors allez-y, allez au Bataclan ce vendredi 13 novembre, allez vous faire tirer dessus et revenez me dire que vous n'avez pas peur !

Je ne vous en veux pas, je ne souhaite à personne de vivre cette horreur, c'est inhumain. Mais lorsqu'on souffre, on devient égoïste. C'est triste, c'est douloureux, c'est comme ça.

Deux de mes amis étaient au Stade de France : l'un d'eux a le bras droit brûlé et un bout de métal l'a touché dans la jambe droite, mais il est là ; le deuxième a eu moins de chance, un projectile l'a atteint à l'œil, il est dans le coma. J'attends de ses nouvelles.

Je ne sors plus. Pas par dépression mais parce que j'ai peur. Non en fait je n'ai pas peur, il y a juste cette sensation, celle de se faire pointer par un flingue, qui me transperce en permanence et joue avec mes nerfs. Et de toute manière, le moindre bruit se rapprochant d'un coup de feu me fait me mettre à terre.

Le mardi 17 novembre, nous sommes allés aux obsèques de Guillaume. Quelle douleur pour moi de voir tous ces gens qui le chérissaient et moi, presque inconnue à leurs yeux, je l'ai vu dans ses derniers moments. Ma peine était immense, *rest in peace*.

Je ne vais pas au lycée pour le moment. Je n'y suis même pas encore retournée que des rumeurs fleurissent sur moi : balle dans l'épaule ou visage tuméfié.

Le vendredi 27 novembre, je choisis de regarder les listes des victimes et, par malheur, trouve un ami dont j'ignorais la présence ce soir-là. Au revoir mon pote, je t'aime.

Je ne sais pas comment je vais faire pour me relever ou pour me battre, il me faudra du temps. Du temps pour effacer ma honte, du temps pour gérer ces images atroces, du temps pour ressortir voir des amis.

Mais ça ne sera plus jamais pareil.

Je vous ai raconté mon histoire. Je m'appelle Louise Deluermoz et j'ai survécu à la barbarie du vendredi 13 novembre 2015 dans la salle du Bataclan.

Août 2016

Dix mois. Voilà dix mois que j'ai frôlé la mort. J'ai l'impression que c'était hier mais la vie a repris son cours. Je vais mieux. Dix mois pendant lesquels j'ai réappris à vivre, doucement mais sûrement. Je dois beaucoup à mon psy, à ma cousine, à ma mère et à Seb. Sans mon psy, je serais tombée bien bas, il a fait un travail formidable. Sans ma cousine et son humour noir, je n'aurais jamais souri de nouveau. Sans ma mère, je serais bien triste et au fond du gouffre. Et sans Seb, eh bien sans Seb, je ne me serais sans doute jamais relevée. Je reprends le métro, je me balade dans Paris, je skate toujours, j'écoute toujours ma musique à fond (sincèrement désolée pour les oreilles de mes voisins). J'arrive maintenant à aller au cinéma, chose qui m'était impossible les cinq premiers mois. Je suis même partie en Australie cet été, c'était un de mes grands rêves ! J'y étais d'ailleurs lorsque l'attentat de Nice s'est produit. Dans quel état j'étais... Je sais tellement ce que ça fait, je sais tellement ce que vont vivre ces gens par la suite... Courage à vous.

Je suis allée à l'Olympia en février *(au concert d'Eagles Of Death Metal, où le groupe a invité les spectateurs présents au Bataclan – ndlr)*. C'était tellement dur. Mais Seb et ma mère étaient là. J'ai même vu Jessy, Josh et les autres. Ça m'a fait tellement plaisir de les voir à l'aftershow. Ce qui a bouclé la boucle.

Je dors toujours très mal, si on peut appeler ça dormir... Mais ce n'est rien, je n'ai plus peur de sortir, je n'ai plus de flash-backs la journée et je suis moins tendue. J'ai fait un gros travail avec moi-même, j'ai même fait un peu de sophrologie. Je suis toujours triste de ce qui s'est passé mais je ne pleure presque plus. Je ne veux pas oublier ou nier ce qui s'est passé, je l'ai accepté et j'avance.

Cette porte s'est fermée mais une autre va s'ouvrir. Oublie le passé, le meilleur reste." ■

"le 14, on y verra plus clair"

par Captain Americano, groupe dont le chanteur est mort au Bataclan

On a appris la mort de Luis et de Cécile le lendemain, en fin de journée. Il y a eu une période de deuil pendant laquelle on n'a pas pensé au groupe, à la musique. Luis n'avait pas de famille ici, sa famille est venue du Chili, on a passé deux semaines avec eux, on les a aidés. Luis et Cécile ont été enterrés ensemble à Gap, dans la ville d'origine de Cécile. On a vécu tout ça ensemble, ça a créé des liens solides et ça nous a aidés à affronter la suite. Luis avait laissé quelque chose, ce disque enregistré. On l'a réécouté chacun de son côté, ça piquait un peu, mais il était là. On a discuté de ce qu'on voulait faire. Pas mal de gens nous ont proposé de finir et de promouvoir l'album. La proposition de Jesse Hughes est arrivée début décembre. Après les événements, on a eu son contact par un ami qui vit à Portland. Apparemment, il disait s'être souvenu de Luis et Cécile avec qui il avait parlé juste avant le concert. Ils ont sans doute échangé quelques mots. Jesse a proposé de nous aider à finir l'album. Si on avait dit à Luis "Jesse Hughes va mixer ton album", il serait monté dans l'avion tout de suite. Donc on n'a pas hésité. Symboliquement, la boucle était bouclée.

Luis avait consacré une bonne partie de sa vie à la musique, il savait ce qu'il voulait. En jouant avec lui, on savait qu'il était costaud, c'était un excellent musicien. Il avait des rêves de rock-star, il voulait remplir des stades. Pour nous, la priorité, ce sera qu'un maximum de gens entende ce disque, même si Luis n'est plus là. On continue à jouer, à faire de la musique ensemble. On en a besoin. La meilleure façon de faire vivre ces morceaux, c'est de les jouer. Luis aimait la scène, il y était très bon. On pense à continuer les concerts sans lui, en reprenant le chant, en adaptant la formation. On a trouvé un nouveau batteur, et notre batteur est passé au chant-guitare. Le 13 novembre prochain, on va jouer au Bus Palladium. Plein de potes musiciens vont venir jouer avec nous. Après, on ne sait pas si on aura la foi pour continuer.

Cette date anniversaire du 13 novembre nous pèse. Le 14, on y verra plus clair. Tu es obligé d'y revenir, c'est encore frais. Tous les jours, on pense à Luis et à ce qui s'est passé. On a eu la vision et le bruit de ce qui s'est passé au Bataclan. Aujourd'hui, une porte qui claque, un bruit fort… On peut avoir du mal dans des concerts, on regarde les portes, on n'est pas tranquilles, on est bloqués là-dessus. Tout peut arriver, tout le temps, il n'y a plus de règle. La vie est différente. Mais la musique nous permet d'exorciser. Elle fait partie de nos vies, on ne pouvait pas rester chez nous devant la télé. Le temps a passé, les émotions sont différentes. Ce qu'on a besoin de dire, c'est qu'avec Luis on se voyait tous les deux jours, c'était le très bon ami, plus qu'un pote de musique. On a vécu avec lui pendant trois ans. Les liens ont été très forts, suffisamment pour vivre la suite." ■

"stupéfaction morbide ; ne pas bouger ? partir vite ?"

par The Dø, qui jouait à l'Olympia le 13 novembre

C'est la fin du set à l'Olympia, vendredi 13, une ballade douce et délicate comme pour border le public, mais pourquoi cette agitation anormale, incohérente, la porte du fond s'ouvre, se referme, une lumière froide traverse la fosse.

Alors OK c'était pas terrible ce soir, OK certains partent avant la fin, peut-être pour le dernier métro, c'était si mauvais que ça, il n'est pas si tard pourtant, pourquoi ?

Applaudissements fébriles, retour en backstage, visages livides dans l'espace collectif, silence abyssal, nauséabond, pourquoi, j'ai mal chanté ? J'ai pas lâché prise, j'ai pas quoi encore ?

Je regagne ma loge de chanteuse, "bravo, c'était super", me dit-on poliment, puis cette phrase prononcée très bas, avec pudeur, quelques mots, le Bataclan, l'horreur en cours, c'est Thierry Langlois qui nous l'apprend, à Dan et à moi. Là, notre concert se volatilise comme un détail, disparaît dans la nuit comme dans une faille. Stupéfaction morbide ; ne pas bouger ? partir vite ?

Nous restons avec nos proches et notre équipe le plus longtemps possible dans les loges de cet Olympia aux airs d'abri antiatomique.

Au lendemain d'une nuit très blanche, on retrouve nos techniciens qui démontent le décor, laissé là pour le concert du 14 et qui sera reporté au 20 décembre, pour la toute dernière date de la tournée.

Les concerts qui ont suivi seront plus intenses, plus puissants, plus lourds de sens que jamais, portés par un public remonté à bloc, beau à voir, inoubliable. C'est indéniablement leur énergie qui nous a permis de tenir jusqu'à ce 131e show.

Tambour battant, larmes aux yeux, poing levé.

En mémoire." ■



Des migrants nigérians et nigériens à la frontière entre le Niger et la Libye

Raymond Depardon/Magnum Photos

"moi qui suis d'une nature optimiste..."

par Raymond Depardon, photographe et cinéaste

J'ai été choqué mais pas surpris par le 13 novembre. Ayant commencé le métier de photographe en 1960, je fais partie de la génération qui a témoigné de la décolonisation et j'ai passé mon temps à sillonner les pays arabes et musulmans. J'ai côtoyé, pendant des années, des gens qui faisaient leurs prières cinq fois par jour et je me sentais très bien. Et puis à partir des années 1990, j'ai senti que les choses changeaient, se durcissaient.

Passant par une petite ville du Nigeria, on m'a regardé comme si j'étais un extraterrestre, et un de mes guides m'a dit : *"Un jour, on ne pourra plus passer ici."* Il avait raison : aujourd'hui, c'est très difficile d'aller dans un arc allant de la Mauritanie au Cachemire. Je crois que pendant longtemps, on n'a pas voulu voir cette montée de l'intégrisme. Je revois mes photos de la Mauritanie et du Mali, en 1986, et je constate que tout le monde nous regarde comme des postcolons. A l'époque, je pensais que tout ça se calmerait justement du fait du processus de décolonisation. Au Tchad, on m'appelait "disciple de Nazareth". Je disais *"Arrêtez, appelez-moi Raymond, je sais bien que je suis chrétien par mes parents mais je n'ai jamais mis les pieds à Nazareth !"* Pourtant, je vivais avec eux, j'ai combattu avec eux, j'ai pris des villes d'assaut avec eux, mais il y avait cette barrière, j'étais avant tout un chrétien à leurs yeux. Le 13 novembre me fait repenser à tout ça. Après, c'est vrai que ces pays sont toujours dans la merde, que peu de progrès ont été faits. Cette misère se transforme en colère, et cette colère peut déboucher vers la violence, la folie meurtrière.

J'habite en banlieue, pas très loin d'un quartier salafiste. Après les attentats de *Charlie*, j'ai pris de l'essence dans le coin, j'ai essayé de parler des attentats avec le pompiste et je me suis pris une volée de bois vert ! Il y avait un fossé entre lui et moi. Je connaissais ce pompiste, je fréquentais régulièrement son garage mais je n'avais pas vu ça avant. Pourtant, ma banlieue est assez mixte, tranquille, ce n'est pas les Tarterêts. J'ai senti là que ce n'était pas gagné du tout, qu'on était juste au début d'un processus de fragmentation. J'étais effondré par cet échange, moi qui suis d'une nature optimiste, dans le dialogue depuis toujours.

C'est pour ça que je n'ai pas été surpris par le 13 novembre, je ressentais une tension latente depuis un moment, aussi bien en France qu'en Afrique. Mais je n'ai pas peur. Je n'ai jamais eu peur quand j'allais en Afrique et au Moyen-Orient couvrir des zones de conflit. Après avoir bourlingué pendant des années dans ces régions, je ne vais pas avoir peur de marcher dans les rues de Paris, même après ces attentats.

Peut-être ai-je tort mais je refuse d'avoir peur, de même que je refuse de culpabiliser sur le fait colonial. Merde ! Ce n'est pas moi qui ai colonisé ces pays, au contraire, je faisais partie du camp anticolonialiste, je me suis toujours senti proche de Foucault, Deleuze, Guattari. Mais les Africains eux-mêmes ont changé : je me souviens, les rebelles tchadiens me disaient tout le temps *"Il ne faut pas mélanger religion et politique !"*, une vraie définition de la laïcité ! Ils étaient gauchistes radicaux, l'équivalent à l'époque de nos Cohn-Bendit ou Krivine. C'est dire si les temps ont changé." ■

"les recruteurs du jihad ont de beaux jours devant eux"

par Leïla Slimani, écrivaine

Juste après les attentats, je n'ai pas mesuré la déflagration que cela allait provoquer et le grand chagrin dans lequel cela allait me plonger. Quelques semaines après, je me suis retrouvée à passer un week-end avec des amis parisiens que j'estime intellectuellement et amicalement. Un soir, l'alcool aidant, les langues ont commencé à se délier et j'ai entendu des choses que je n'aurais jamais crues possibles venant d'eux. L'un a dit : *"Je pense qu'il faut interdire totalement le voile."* J'ai répondu que je ne voyais pas le rapport, que je ne pensais pas que ça allait changer quoi que ce soit, que la grandeur de la France était, au contraire, d'être respectueuse de la liberté et des différences de chacun. Quelqu'un d'autre a alors dit : *"On a accepté trop de choses. Maintenant, ils doivent respecter le contrat ou rentrer chez eux."* Je me suis alors rendu compte du mépris de l'élite française pour tous les gens qui sont assimilés à l'islam et qui ne seraient pas chez eux en France. C'est d'ailleurs l'ambiance qui s'est installée dans les mois qui ont suivi les attentats : les musulmans français ne sont donc plus chez eux. Je suis plutôt du genre à débattre, mais ce soir-là, j'ai été assaillie par le chagrin et une impuissance totale, et je me suis mise à pleurer. Je me suis rendu compte qu'en fait, moi qui ai la double nationalité, je ne me sentais bien nulle part. Ni en France, ni au Maroc qui est mon pays et où, à chaque fois que j'y retourne pour les vacances, je suis dégoûtée par l'obscurantisme grandissant, le racisme anti-Occident, les gens qui se sentent supérieurs car ils sont musulmans. L'héritage de mes parents (qui vivent toujours au Maroc) et de leur génération, celle des années 1970, qui ont vécu à la fois dans l'amour de la religion et dans celui de la France, qui pensaient qu'on pouvait être musulman tout en étant libre et laïque, tout ça est complètement perdu. Quand j'entends les discours de Zemmour, de Sarkozy, même de Valls qui dit *"Comprendre, c'est justifier"* – mais justifier quoi ? –, je ne me sens pas bien. On prend vraiment le peuple et les immigrés pour des idiots.

Quand Sarkozy dit que, quand on est français, il faut accepter que nos ancêtres soient gaulois, c'est insupportable. Je suis désolée, mais mes ancêtres ne sont pas gaulois et je ne veux pas pour autant la destruction de la France. J'ai quitté le Maroc à la fin des années 1990 pour faire mes études à Paris et depuis, je vis entre les deux pays : leur évolution à tous deux est terrible. D'un côté, au Maroc, j'ai assisté à l'émergence d'un islam de plus en plus présent, obscurantiste, autoritariste, un islam qui se permet de vous dire comment vivre, alors que ce n'était pas comme ça durant mon enfance. En France, quand j'ai entendu parler de la déchéance de nationalité, je me suis dit que je n'avais même plus envie de m'exprimer.

Beaucoup de gens comme moi, qui sont des musulmans laïques, des musulmans intellectuels, se sentent très seuls. Et personne ne se rend compte de cette solitude. Au Maroc, quand je tiens ces positions, je reçois un nombre incalculable de messages d'insultes disant que je suis prête à me prostituer avec l'Occident. Et de l'autre côté, ici, quand je sors un livre, les journalistes ne m'interrogent que sur ma religion et le burkini.

C'est dommage, car les politiques devraient compter sur nous plutôt que de nous dire que l'identité de l'Europe est judéo-chrétienne – ça veut dire quoi ? que je n'ai pas le droit d'être française ? Si c'est ça qu'on explique aux jeunes des quartiers, je suis très inquiète : les recruteurs du jihad ont de beaux jours devant eux ! Ça me donne envie de cultiver mon jardin, de me plonger dans la fiction, et c'est triste." ■

"renouer avec le passé pour en écrire l'histoire"

par Luc Lang, écrivain

Il me faut une journée pour faire l'histoire d'une seconde. Il me faut une année pour faire l'histoire d'une minute. Il me faut une vie pour faire l'histoire d'une heure. Il me faut une éternité pour faire l'histoire d'un jour. On peut tout faire, excepté l'histoire de ce que l'on fait. Je ne peux pas conter une histoire, on ne voit jamais que le commencement de mes histoires premièrement parce que toute histoire n'est pas limitée, parce que toute histoire est tissée dans l'histoire infinie, deuxièmement parce que, dans leur système, toute histoire elle-même est finie. Il me faut une éternité pour faire l'histoire du moindre temps. Il me faut l'éternité pour faire l'histoire du moindre événement. Il me faut l'infini pour faire l'histoire du moindre fini. Voyez ce qui nous est arrivé aujourd'hui."

C'est ainsi que parle Clio, c'est ainsi que Péguy l'écrit. Nous sommes assurément loin d'avoir fini d'écrire ce vendredi 13 novembre. Mais il précise aussi qu'écrire l'histoire c'est avant tout faire acte de mémoire. Ne sommes-nous pas dans un vacillement entre ces deux termes alors que nous écrivons pour cette date qui devient aujourd'hui, et pour la première



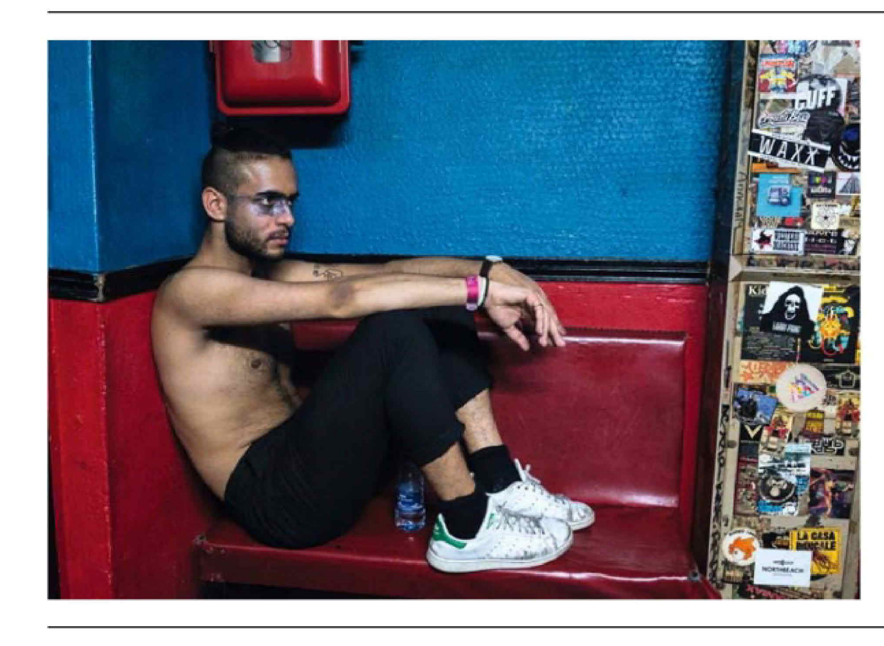
par Alfred, auteur de BD

fois, anniversaire ? Alors même que Péguy ajoute qu'*"histoire et mémoire forment un angle droit"* ?

Lorsqu'on me demande le lendemain par téléphone de bien vouloir écrire un texte pour un journal français, je décline l'invitation. Je n'ai rien à dire de plus que ce qui a déjà été dit, redit, remâché, je suis projeté en cet épicentre de la bêtise universelle où nos mots sont strictement les mêmes, parce que ces actes de destruction ont l'extrême puissance de nous précipiter tous dans la même désolation hagarde et les mêmes clichés. Et qu'il faut pour cela se taire. Se taire sans larmes malgré l'émotion qui étreint. Parce que nous n'en avons pas le droit, nous qui avons été épargnés, et que pleurer serait pleurer sur nous-mêmes, un égotisme obscène. C'est à partir de cette effraction de l'événement dans ma mémoire que je vais peut-être, fort de cette énergie de désordre intime, pouvoir atteindre ce passé. En avoir une attention singulière qui ne sera pas figée dans un texte déjà déposé, un texte déjà mort. Ce qu'il faudrait écrire alors, ce serait un texte qui contienne l'événement, mais aussi tout le temps écoulé qui nous en sépare et qui pourtant le nourrit, le ravive, le façonne autrement de toute l'émotion et de toute l'intelligence qui s'y sont déposées, parce que nous sommes vivants et que cette tragédie est vivante en nous, elle nous accompagne et se transforme avec nous.

C'est ainsi d'ailleurs qu'il faudrait chaque fois renouer avec le passé pour en écrire l'histoire. Que ce soit dans un acte de mémoire tel que le décrit Bergson dans *Matière et Mémoire* et dont Péguy est un lecteur accordé. Précisons et insistons, non pas nécessairement parce que nous avons été témoin ou acteur de l'événement, mais parce que le souvenir nous étreint, qu'il monte en nous, qu'il nous préoccupe, qu'il nous occupe comme aujourd'hui ce 13 novembre qui revient, tandis que l'événement s'éloigne pourtant dans le temps qui s'écoule. Alors renouer avec le passé serait sans doute le réinventer à l'aune de notre présent. Non pas que sa réinvention, que sa recréation, que sa nouvelle poétique soit une fin en soi, mais parce que ce serait admettre que si le passé revient en moi comme la remontée du souvenir, c'est qu'il est nécessaire à mon présent et à mon devenir, qu'il fait sens pour moi maintenant.

Que cette tragédie fasse sens, n'est-ce pas ce que l'on doit, chaque fois, à ce nouveau massacre des Innocents ? Puisque faire sens c'est faire histoire, c'est faire accéder cette matière temporelle à quelque chose comme une éternité, pour nous qui passons. Mais une éternité sans cesse à réécrire, afin qu'elle continue de nous étreindre. Alors s'agit-il de faire œuvre avec cet événement, en empruntant a minima deux parcours narratifs que peuvent déplier romanciers et historiens. Pas tout à fait avec le même matériel ni le même outillage, mais avec une écriture qui fasse œuvre et engage les signataires en ce qu'ils font signe aux vivants, en écrivant du passé les Innocents sacrifiés." ■



"je ne veux plus être confrontée à ces horreurs"

par Marie, infirmière de nuit à l'hôpital Henri-Mondor de Créteil

Le lendemain, à 7 heures du matin, je n'avais pas envie de rentrer chez moi parce que j'avais peur. Mais j'étais obligée car j'ai des enfants en bas âge et mon mari devait partir travailler. A la maison, j'ai regardé les informations en boucle, j'étais en stress et je pleurais. Je n'étais pas fatiguée, alors que d'habitude, au bout de dix heures de travail, je n'en peux plus. Je n'ai pas dormi pendant quarante-huit heures après cette nuit-là. Après, j'essayais de ne pas craquer devant ma famille, mais ils voyaient que je n'allais pas bien. J'étais triste à cause de tout ce que j'avais vu et je ressentais de la haine envers ceux qui ont fait ça.

A l'hôpital, ça allait à peu près mais chez moi, je ne me sentais pas bien. Ma maison me permettait de craquer alors qu'à l'hôpital je ne pouvais pas me le permettre. En revanche, on en parlait beaucoup plus au boulot, car on se demandait si ça avait aussi mis un coup aux autres. Une de mes collègues a été sous antidépresseurs, une autre faisait des cauchemars sur la guerre, alors que ni elle ni moi n'en avons jamais connue. Moi, je ne voulais pas être mal car je n'avais pas vécu l'attentat directement, je n'avais perdu personne. Je me disais : "C'est ton boulot, il ne faut pas que tu te mettes la rate au court-bouillon, tu n'as pas le droit d'être mal." Pourtant, j'ai été mal longtemps et cette nuit me perturbe toujours.

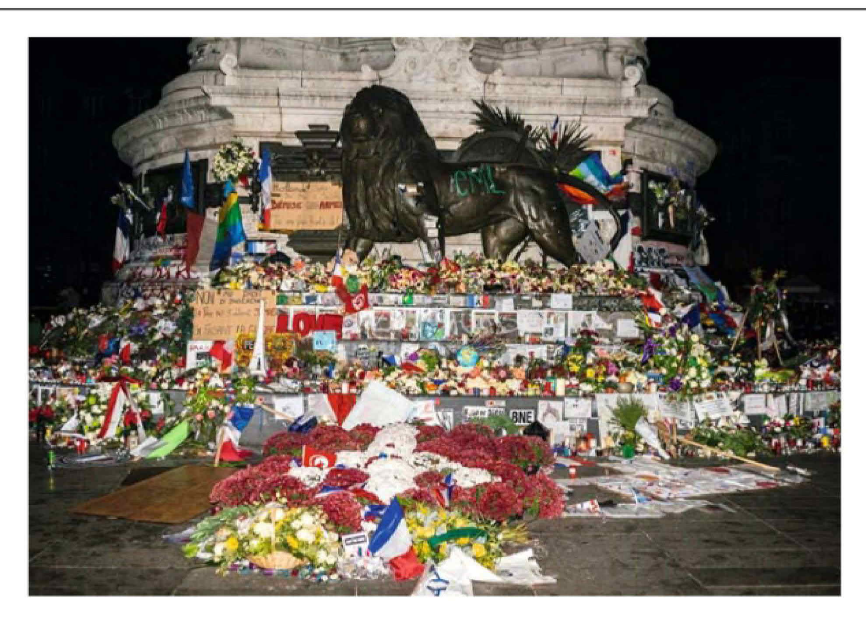
J'ai un fils de 21 ans, du même âge que les jeunes que l'on a reçus. Toute ma vie, je me souviendrai du visage et des prénoms des trois petites nanas dont je me suis occupée ce week-end-là. Je fais ce métier depuis vingt-trois ans. D'habitude, on se souvient des gens dont on s'occupe deux, trois jours, pas plus. Ça va faire un an que je pense à elles régulièrement. Plusieurs fois, le chirurgien a vu en consultation deux jeunes femmes que j'ai soignées. Il m'a dit : *"Ça leur ferait plaisir de mettre un visage sur les personnes qui ont pris soin d'elles."* J'étais partagée. J'aurais aimé les voir mais je m'en sentais incapable. L'une d'entre elles a été hospitalisée trois mois et a fait un pot de départ pour remercier les gens qui se sont occupés d'elle. Je ne me sentais pas suffisamment forte pour y aller. Peut-être parce que je suis de nature sensible et émotive, je me dis que ça aurait pu être mon fils. Je prends de leurs nouvelles auprès des autres comme si elles faisaient partie de ma famille alors que je ne les connais pas et que je suis incapable d'aller les voir en vrai.

On n'est pas préparé à ce genre de détresse. En revanche, aujourd'hui, l'hôpital peu faire face à de nouveaux attentats. On nous commande

"être actifs dans notre appréhension du monde, des catastrophes"

par Stanislas Nordey, acteur, metteur en scène

Les secousses du monde ne laissent pas l'artiste indemne, elles le déplacent, le terrassent et n'ont de cesse de créer des répliques sans fin. Pasolini dit que, lorsqu'il écrit un poème sur un champ de coquelicots et qu'un attentat survient à la gare de Bologne, le rouge des coquelicots se charge du sang des victimes. Il ne change pas le sujet de son poème, ce sont toujours les coquelicots mais il le peint différemment avec ses mots. Là est l'importance de la création contemporaine, les artistes d'aujourd'hui se saisissent de ce qui nous arrive à tous et nous renvoient ensuite des chemins de rêve, de réflexion à emprunter pour nous permettre d'échapper à la seule dictature des faits et nous permettre, à nous aussi, de prendre position, d'être actifs dans notre appréhension du monde, des catastrophes qui nous laissent sans voix." *(extrait)* ■



par Hervé Lassïnce, photographe
29 novembre 2015, 2 h 56, La Java/3 h 30, place de la République

du matériel de guerre, des réserves que l'on ne faisait pas avant. Comme ça, s'il se repasse quelque chose, on ne sera pas pris au dépourvu. Le problème, c'est que l'on est dans une ambiance qui nous rappelle que ça peut revenir.

Pendant un ou deux mois, je me suis dit : "C'est bon, c'est la cerise sur le gâteau, c'est un boulot horrible, un boulot de merde. Je ne veux plus être confrontée à ces horreurs." Depuis cette nuit-là, si jamais on me dit "Tu quittes Paris, tu t'installes dans le sud et tu ouvres une baraque à frites", j'y vais sans hésiter. J'en ai marre de voir des gens dans la détresse et dans la misère sociale. Pour des raisons pratiques, malheureusement, je ne peux pas arrêter. J'avais déjà un peu envie de changer de métier et même si je ne vais plus bosser à reculons, demain je n'aurais aucun souci à changer de métier.

Je prévois quand même d'aller chez le psy car mes problèmes ne sont pas réglés. Même si je n'ai plus de cauchemars, que je dors très bien et que j'essaie de me dire "arrivera ce qui arrivera", je ne supporte pas les images à la télé qui parlent de ça. Quand on fait ce boulot-là, on sait qu'il y aura des morts, mais pas de ce type, on ne réagit pas pareil face à la mort d'une personne de 95 ans et devant celle d'un jeune, surtout dans ces conditions. C'est dégueulasse, j'ai encore du mal à en parler normalement. Je tire mon chapeau à ceux qui témoignent à la télévision, car moi, ce n'est même pas la peine." ■

"le fantôme d'une chose possible"

par Vimala Pons, actrice

Je ne suis revenue à Paris que trois semaines après les attentats, et même si tout le monde m'avait dit que Paris était méconnaissable, plongée dans le deuil, je n'arrivais pourtant pas à ressentir cette différence – sûrement parce que je n'avais pas été là le jour J. C'était comme si rien ne s'y était passé. Seuls quelques lieux, comme la place de la République, gardaient une marque forte, avec des fleurs, des messages. C'est pour ça que la première chose que j'ai faite a été de me rendre au Bataclan, pour constater moi-même, concrètement, sensiblement, et sortir de la spirale obsessionnelle des chaînes d'info continue.

Depuis, l'attentat est toujours là dans un coin de la tête, comme le fantôme d'une chose possible, à chaque fois que je sors ou vais voir un concert. Mais je ne change pourtant rien à mes sorties, parce que je ne peux rien prévoir – pas plus que ce copain qui vit rue Saint-Maur et a retenu au dernier moment, sans savoir qu'il était en train de lui sauver la vie, un ami qui s'apprêtait à aller dîner au Petit Cambodge…

Une chose qui m'a fait beaucoup de bien, c'est de voir tous ces musulmans de France prendre la parole dans les jours et semaines qui ont suivi l'attentat, et montrer le vrai visage de l'islam qui n'a rien à voir avec cette folie. J'ai lu quelque part une phrase que j'ai beaucoup aimée : *"L'esprit du temps engage à la pensée binaire."* Est-ce que ce n'est pas ça le vrai danger ? La pensée binaire et l'exclusion qui va avec ? Si la société abandonne une partie de ses membres, est-ce que les dieux ne retrouvent pas autant de fidèles ? Ce sont des questions que je me pose, que je crois qu'il faut continuer de se poser." ■

"nous sommes entrés dans un cycle de deuil"

par Christopher Dickey, auteur et correspondant parisien du site web d'information américain *The Daily Beast*

C'était quelques minutes avant l'aube du jour de l'an 2016, exactement sept semaines s'étaient écoulées depuis le carnage du Bataclan et des terrasses de l'Est parisien et presque une année depuis les attaques contre *Charlie Hebdo* et l'Hyper Cacher.

J'étais dans le métro, sur la ligne 6, direction le Trocadéro, pour aller prendre en photo la tour Eiffel, comme je le fais chaque 1er janvier depuis de nombreuses années, espérant capturer une image d'espoir pour Instagram dans le brouillard bleu du matin.

Les fêtards de la veille étaient partis. Sur la ligne 6, la plupart des gens sont noirs ou basanés et vont au travail un jour qui, pour bien d'autres, est férié. Dans mon wagon, un des passagers se met à crier. *"Je fais le jihad ! Je vais vous niquer ! Je vais poser des bombes ! Je vais vous niquer et vous trancher la gorge, et je vais trancher la gorge de vos pères et de vos mères et de vos frères et sœurs !"*, revendique un homme d'origine maghrébine qui s'autoproclame "jihadiste" à l'adresse de tout le monde et personne, divaguant de plus en plus fort car les autres passagers l'ignorent.

L'homme pue l'alcool et, même si des gens se sont déplacés sur un siège un peu plus loin, personne n'est descendu avant son arrêt. Ils n'ont pas appelé la police. Ils ont eux-mêmes évalué le danger que pouvait représenter ce soûlard fou, jihadiste ou pas, et en cette aube froide du nouvel an, ils ont continué leur chemin. Je pouvais voir dans leurs yeux qu'ils en avaient marre de cette merde. Dans mon propre reflet sur les fenêtres, je voyais la même chose.

Quelle est l'humeur à Paris depuis le Bataclan ? Comme un visiteur arabe cosmopolite qui vivait ici me l'a expliqué autour d'un verre de rosé au Café de Flore, *"c'est comme si la ville avait fait un AVC. Avant, elle avait ses problèmes mais elle continuait à avancer. Maintenant, rien n'est tout à fait normal."*

En effet, ce sont des années dangereuses pour vivre en France.

Avant, on ne questionnait jamais le fait que la cible la plus importante des jihadistes était les Etats-Unis. L'ancien maire de New York Michael Bloomberg avait l'habitude de dire que si on attrapait un terroriste n'importe où dans le monde et trouvait une carte dans sa poche, ce serait une carte de Manhattan. Maintenant, ce serait une carte de Paris.

Mais cette prise de conscience a été lente, même si de mon temps la France a subi plusieurs vagues de terreur. A 10 ans, j'avais une photo de moi prise au début de l'année 1962 à côté d'un policier sous la tour Eiffel. Il portait une cape et un képi, mais ce n'était pas son accoutrement qui avait capté mon attention et celle de mes parents. C'était sa mitraillette. Nous vivions alors le pic de violence de l'OAS. Sur les cartes postales envoyées à mes camarades d'école, j'écrivais que des bombes explosaient dans la ville.

Dans les années 1980, les attaques dans le Marais et rue de Rennes ont choqué les Français et le monde. Les assassinats de et par des Iraniens et divers groupes arabes étaient presque habituels. En 1990, des jihadistes algériens ont rapporté leur guerre dans les rues de Paris. Quand je regarde les sacs-poubelles diaphanes au coin des rues, ils me rappellent qu'ils sont là parce qu'en 1995 le Groupe islamique armé (GIA) avait caché des explosifs dans les anciennes poubelles métalliques opaques pour les transformer en bombes prêtes à être utilisées.

Pourtant, rétrospectivement, toutes ces vagues d'attaques semblaient avoir une durée de vie déterminée. Elles faisaient irruption et se terminaient – ou étaient stoppées – en un délai relativement court.

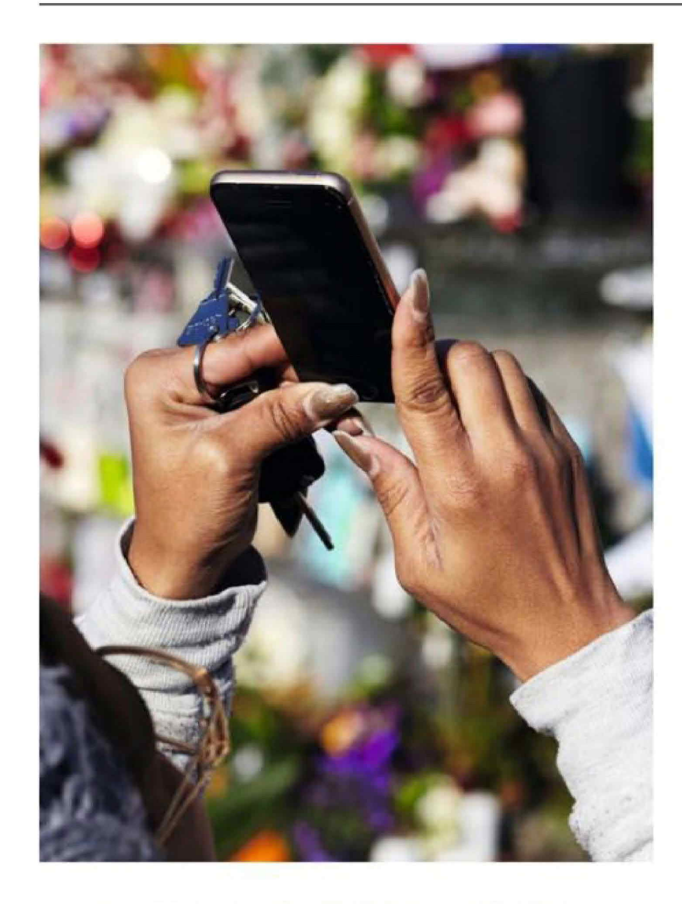
En janvier 2015, après les attaques contre *Charlie Hebdo* et l'Hyper Cacher, d'une certaine manière, beaucoup de gens ont pensé que ce serait le cas avec cette nouvelle menace de terreur. Ils proclamaient *"Je suis Charlie"*, rejetant la peur. Ils ont quasiment ignoré les signes avant-coureurs que représentaient les nombreuses tentatives d'attaques avortées qui ont suivi.

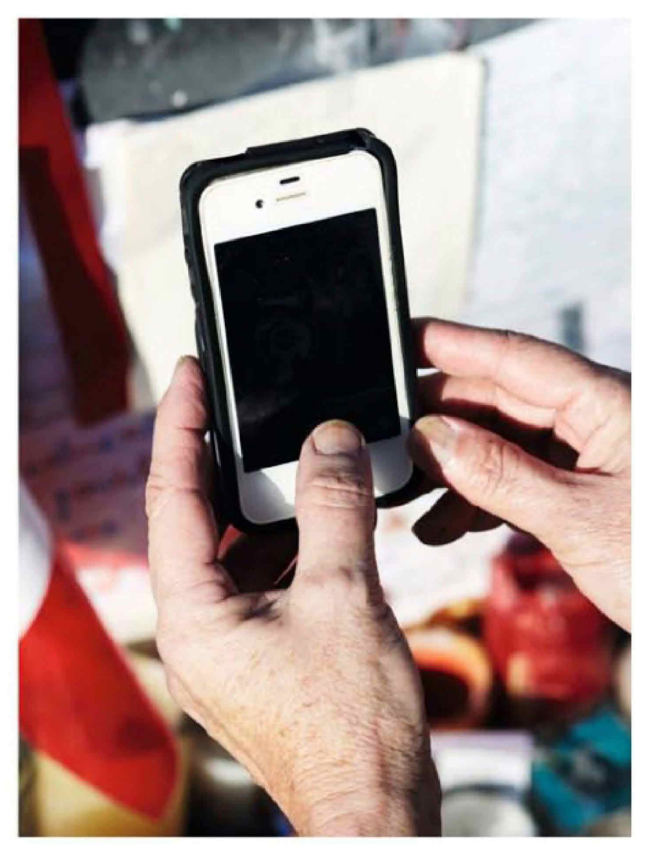
Peu de personnes se sont focalisées sur l'idiot qui, en avril 2015, en se rendant dans une église à Villejuif en banlieue parisienne, s'est tiré une balle dans la jambe, a appelé une ambulance et a mis à découvert son arsenal entier. Puis, en juin, un voyou s'est fâché avec son patron dans une usine chimique près de Lyon, lui a coupé la tête et l'a plantée sur le grillage entourée de drapeaux de l'Etat islamique, avant de tenter en vain de faire sauter des citernes remplies de gaz volatil (l'assassin s'est par la suite pendu en prison). En août 2015, de jeunes soldats américains musclés en vacances et un Anglais d'âge moyen se sont battus avec un aspirant meurtrier de masse à bord du Thalys entre Bruxelles et Paris.

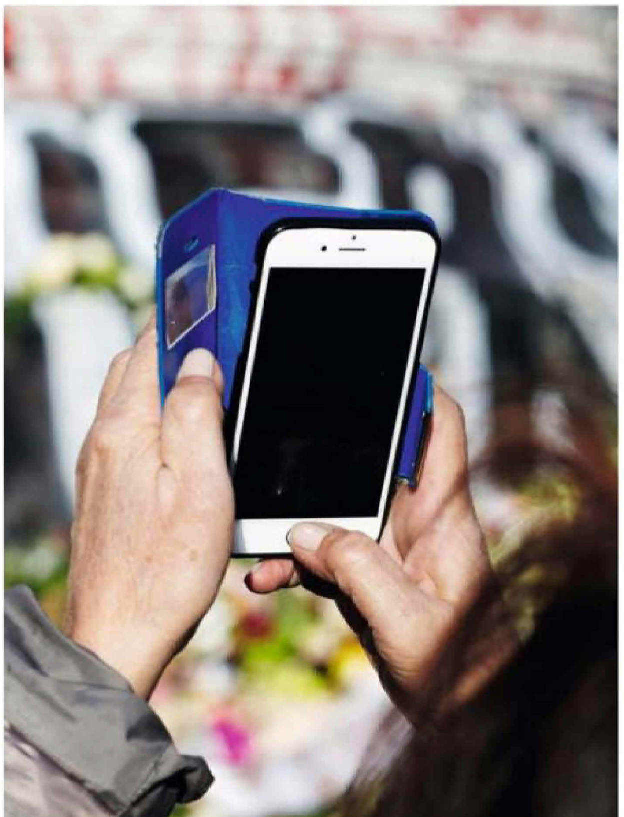
Mais depuis la nuit sanglante du Bataclan en novembre 2015, le carnage de Bruxelles en mars, le massacre de la promenade des Anglais à Nice le 14 juillet, l'assassinat des deux policiers, un homme et une femme, devant leur petit garçon à Magnanville et le prêtre égorgé en Normandie, le déni ne fonctionne plus et nous sommes entrés dans un cycle non pas seulement de peur mais de deuil. Inéluctablement, on pense aux étapes – déni, colère, marchandage, dépression, acceptation – fameusement définies par la psychiatre Elisabeth Kübler-Ross dans son livre sorti en 1969, *On Death and Dying (Les Derniers Instants de la vie)*.

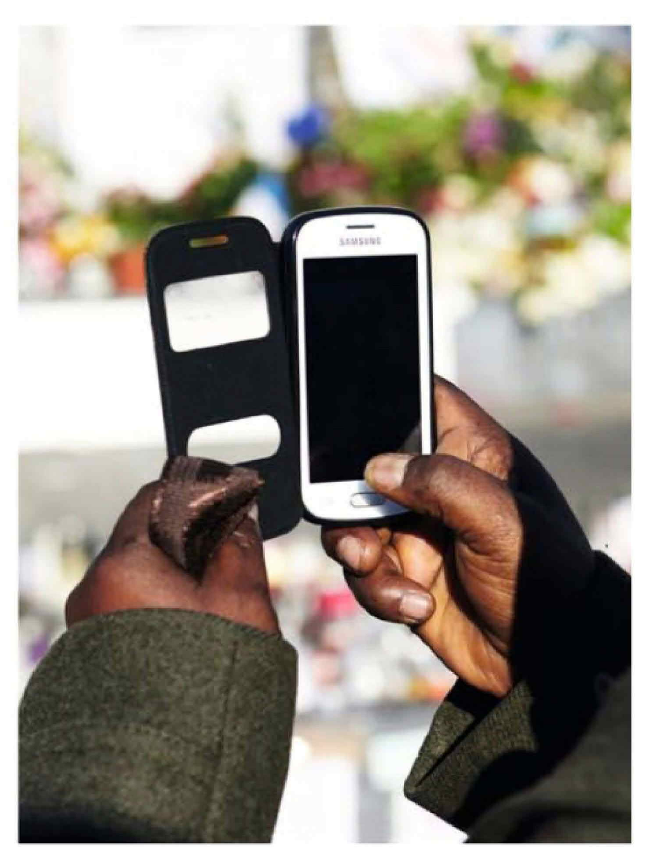
Nous sommes passés du déni à la colère, et elle est exploitée et nourrie tous les jours par les politiciens qui pensent que l'opinion publique est une tempête de haine qui souffle vers la droite. On parle de marchander, comme si nous pouvions résoudre à n'importe quel moment le "problème de départ" qui motive les terroristes ou limiter la peur en mettant des amendes aux femmes portant des burkinis. Les gens sont déprimés. Certainement. Et cette dépression grandit. Et il y a un certain niveau d'acceptation, puisque le gouvernement nous dit qu'on doit apprendre à vivre avec cette barbarie.

On l'a fait. Nous allons le faire. Mais nous devrions faire mieux que ça. Tandis qu'ils faisaient la fête sur la Côte d'Azur dans les années 1920, les survivants américains de la guerre de 14-18 chérissaient cette phrase du poète métaphysique George Herbert, qui n'est pas une devise déplacée pour notre temps : *"Bien vivre est la meilleure des revanches."* Ainsi soit-il." ■









par Iorgis Matyassy, photographe

"Chacun témoignait de sa stupeur et de son incompréhension. Cette fois, nous étions tous devenus des cibles potentielles"

"je me rends compte que la fille boite de la jambe droite"

par Jacopo Cozzi, employé dans une épicerie-bar à proximité du Carillon le soir des attaques

Ça arrive souvent aux fumeurs de vivre ce genre de moment. Ils attaquent leur cigarette avec diligence, puis le geste devient mécanique. Sans s'en rendre compte, ils perdent la notion du temps, pendant quelques secondes ils ne ressentent plus leur présence dans le monde. Ils semblent très concentrés mais en réalité ils ne pensent à rien. Si on leur parle pendant ces moments-là, ils plissent les yeux et semblent refaire surface d'un rêve. Leur regard ressemble à celui d'un lapin pris dans les phares de la voiture qui va l'écraser. Ce regard n'est pas dérangé ni extatique, il est juste lointain. Depuis un an, quand je sors fumer une cigarette et que quelqu'un me réveille, pendant un instant je repense sans le vouloir à cette histoire bizarre. Je m'explique.

J'avais deux boulots. Dans la journée, j'étais en stage dans une maison d'édition à Montparnasse. Le soir, je filais pour terminer ma longue journée de travail dans une épicerie-bar sur le canal Saint-Martin. Malgré mes efforts, j'étais toujours fauché. Pire encore, je devais changer d'appartement et, cette fois, je ne voulais pas me faire humilier par les agents immobiliers, qui d'habitude secouent la tête dès que j'entre dans leur bureau. Un soir, donc, je commence mes recherches sur internet. Je trouve une page de petites annonces sur Facebook. J'envoie des messages. J'attends. Rien. Je répète l'opération le jour d'après, je passe mes soirées à envoyer le même message à des étrangers. Rien de rien.

Un matin, alors que je feuillette la presse, j'envoie un dernier message à une certaine H., qui est en train de quitter son studio. Encore une fois, pas de réponse. Déçu, je m'empresse de prendre le métro pour aller bosser à l'épicerie. Je trouve le local blindé de clients qui prennent l'apéro et commandent des planches. Même pas le temps de dire bonjour aux proprios que je dois sauter derrière le comptoir, attraper le gros couteau de cuisine et commencer à couper la viande et les fromages. Vers 20 h 30, une fille se fraie un passage entre les clients et demande s'il y a de la place. Désolé, c'est complet. Pris par le boulot, je ne la regarde même pas en face. Elle me demande si je connais un endroit sympa dans le quartier. Le proprio et moi lui répondons d'une seule voix *"Le Carillon"*, comme d'habitude. Elle nous remercie.
Je la regarde s'éloigner de dos. Quelques minutes après, une voisine entre et me dit qu'il y a quelqu'un qui lance des pétards dans la rue. Je sors pour fumer une cigarette. Je vois un homme sur le pont du canal qui crie. Je m'approche. Il est couvert de sang, il pleure, il m'attrape par la veste. Il m'indique le Carillon. Je vais voir.

Ce n'était pas des pétards. La nuit du 13 novembre, nous l'avons tous passée enfermés à l'intérieur de l'épicerie, moi, les amis, les étrangers, tous serrés devant la télé à regarder les images de ce qui se passait à seulement deux cents mètres de nous, tout en vidant les bouteilles de vin les unes après les autres. Tout le monde était là mais pas la fille que j'avais envoyée là où les terroristes ont commencé à décharger les kalachnikov. Je savais que ce n'était pas ma faute, je ne pouvais pas savoir.

"nous avions peur, peur de cet homme dans notre dos"

par Mehdi et Badrou, journalistes et écrivains

Le jour d'après est toujours celui dont on ne se souvient jamais. Ce n'était pas une bonne idée de marcher dans la nuit de Paris ce soir-là, mais nous avions l'habitude de la traverser à pied et de chérir ces courbatures qui, le lendemain, calcinaient nos corps. Donc ce 14 novembre, nous marchions dans le froid sidérant. Et lui, derrière nous. Nous n'osions pas nous retourner. Nous sentions sa présence depuis un moment. Son ombre nous poursuivait. Il était impossible de ralentir, d'accélérer. Nous faisions comme si de rien n'était mais nos cœurs se mirent à vibrer. Nous riions aux éclats mais nos mains tremblotaient. Nous ne nous sommes rien dit mais nous avions peur, peur de cet homme dans notre dos, peur de son souffle insistant que l'on sentait presque dans nos cous. Il n'avait pourtant rien fait, mais son allure et le fait qu'il soit là, à nos trousses, rendaient chacun de nos pas incertain et les siens inquiétants.

Nous continuions de rire pour qu'il ne s'aperçoive de rien. Jusqu'à entendre un couteau sortir de son veston. Un long couteau de cuisine dont la pointe courait dans le dos de l'un de nous, quand l'autre explosait puis s'écroulait sous les ordres de l'agresseur. Finalement, nous étions tous les deux à terre mais ne pleurions pas. Nous regardions ses yeux révulsés, distinguions à peine son visage, remarquions seulement son veston caramélisé et son corps titubant. Il avait de la force dans les bras et nous ne bougions plus, paralysés. Il levait son couteau au-dessus de nos têtes. Nous étions pétrifiés. S'il devait nous tuer, alors il nous tuerait. Il y avait bien eu, la veille, plus d'une centaine de morts dans une salle de concerts.

Nous finissions par ralentir le pas. Et l'homme par nous dépasser, pressé, sans couteau à la main. D'ailleurs, il ne portait pas de veston non plus. Nous le regardions s'échapper dans l'obscurité, interdits d'avoir eu si peur de lui. Tout comme ceux qui, bientôt, auront peur de deux jeunes garçons, d'apparences diverses, marchant derrière eux." ■



par Fred Dewilde, dessinateur, survivant du Bataclan

Et pourtant, le lendemain, en nettoyant l'épicerie, je n'arrêtais pas de penser à cette fille.

Le dimanche, on ouvre à nouveau la boutique. Nous pensons que personne ne viendra. Au contraire, vers 19 heures on est déjà complet. Une amie, encore tremblante, me dit qu'elle n'arrive pas à joindre un ami qui était au Bataclan. Je lui raconte l'histoire de la fille. Soudain, nous sommes renversés par terre par une folle terrorisée qui déboule dans le local en balayant tout sur son passage. J'arrive à me relever en m'appuyant sur la caisse et je vois dans la rue des gens qui se jettent dans le canal. Quelqu'un crie qu'il y a des terroristes qui tirent sur les gens et je cherche à baisser le volet roulant de l'entrée. La porte entrouverte se bloque mais quelqu'un arrive à rentrer quand même. Une femme obèse cherche à entrer coûte que coûte, se griffe les bras, reste coincée, puis repart en courant.

Cette fois, c'était des pétards. Une vague de panique s'était répandue autour du canal. Plus tard, l'épicerie fermée, on recommence à tout nettoyer. On trouve des chaussures par terre, sous le canapé. Je regarde mon téléphone et je vois que j'ai reçu un message. H. m'a répondu. J'ai finalement rendez-vous pour visiter un studio.

Le lendemain, profitant de ma pause déjeuner, je sors avec mon dossier sous le bras et prends le métro, mais celui-ci se bloque vers Saint-Michel à cause d'un colis suspect. On reste en silence dans le wagon pendant une vingtaine de minutes. J'ai le temps de relire l'annonce de H. C'est un studio situé rue du Faubourg-Saint-Antoine, de style Paris XXIe siècle, c'est-à-dire très petit, très cher et au cinquième étage sans ascenseur. J'arrive en courant devant le vieux bâtiment et je monte les marches de l'escalier décrépit deux par deux. Face à la porte, essoufflé, j'avance la main pour frapper quand j'entends deux personnes qui parlent à l'intérieur. Je suis en retard, je pense que quelqu'un m'a précédé et je me maudis. Je m'assois sur les marches en essayant de comprendre la conversation. Finalement, un garçon ouvre la porte et s'en va sans même s'apercevoir de ma présence.

H. apparaît alors sur le seuil. Je me présente puis la suis à l'intérieur. Elle porte un jogging et me montre le studio : une chambre, une kitchenette, des toilettes, une fenêtre. Je me rends compte qu'elle boite de la jambe droite. Le studio me convient et je commence à parler de moi, je fais le sympa, m'appuie sur mon accent italien et mon sourire à l'huile d'olive en soulignant que j'ai deux boulots. Au moment de parler du montant de mes deux salaires, je mens sans vergogne.

A ma grande déception, elle me dit que ce n'est pas à elle de choisir le nouveau locataire, mais qu'une agence immobilière examinera les dossiers. Super, je n'ai aucune chance. Je laisse mon dossier sur son bureau et je lui dis au revoir. En me raccompagnant à la porte, elle me demande où je bosse. Dans une maison d'édition et dans une épicerie sur le canal Saint-Martin. De quel genre ? Littérature, principalement fiction. Non, dans quel genre d'épicerie ? Ah… une épicerie italienne. Elle a le regard troublé et soulagé en même temps. *"Tu pourras dire au mec qui y travaille que je vais bien ? Le soir des attentats, il m'a conseillé d'aller au Carillon et je me suis pris une balle dans la jambe. Je ne voudrais pas qu'il s'inquiète pour moi. J'ai peur qu'il pense que je suis morte à cause de lui. Ou quelque chose comme ça."*

Probablement aurions-nous dû tomber dans les bras l'un de l'autre, nous embrasser passionnément, faire l'amour par terre sans rien dire, puis nous marier, aller vivre quelque part en Europe du Nord dans une petite maison en bois et passer les soirées à regarder la neige tomber sur les champs. Mais elle ne sourit pas quand je lui dis que ce mec-là, c'est moi. En fait, moi non plus. On est là, mais on n'est pas là. Nous nous regardons comme deux animaux. Le même regard effrayant et stupide que celui des lapins qui traversent la route.

Je ressens une vague chaude d'embarras très humain couler dans ma gorge. Nous nous faisons un câlin mécanique, maladroit. Nous parlons de conneries, mais sans rire. Elle me dit gentiment qu'elle essaiera de pousser en avant mon dossier avec l'agence immobilière. Je sors de sa maison, elle ferme la porte. Je descends lentement les escaliers. Face à l'entrée du métro, je m'arrête pour fumer. Un passant me demande une cigarette. Je revis dans ma tête l'incroyable rencontre que je viens de faire. Puis je tends une cigarette au mec et je repars. Depuis un an, quand on me réveille de ma cigarette, je repense un moment, sans le vouloir, à tout ça.

Je n'ai plus revu H. Bien sûr, on est devenus amis sur Facebook mais on ne s'est jamais écrit. Et pour se dire quoi, d'ailleurs ?

L'agence immobilière a finalement refusé mon dossier. J'espère que H. va bien." ■



par Rebekka Deubner, photographe

"maintenant. des images-corps. des corps-miroirs. miroirs du désir. du désir et presque rien d'autre, pour longtemps."

"cesser d'attribuer toutes ces tueries à l'islam"

par Alain Badiou, philosophe et écrivain

Le choix des mots, en matière d'information et plus encore de politique, est très important.

Je propose d'abord, s'agissant du 13 novembre à Paris et de tout ce qui lui ressemble dans le monde, de parler de "tueries", ou de "meurtres de masse", plutôt que d'attentats. Un attentat est une action violente dont les cibles sont soigneusement choisies, dont le but est clair pour tout un chacun, qui est explicitement revendiquée et justifiée par un groupe politique interne et reconnu dans la situation concernée, et qui cherche la protection maximale de ses auteurs. Ainsi, les populistes russes de la fin du XIXe siècle ont organisé des attentats contre le Tsar ; la Résistance clandestine en France, entre 1940 et 1945, a également monté des attentats contre l'occupant allemand et ses complices. La tuerie du 13 novembre et plus encore celles qui ont suivi en France consistent à tuer des gens pris au hasard, pour des raisons obscures et irrationnelles, et d'ajouter à ces meurtres le suicide de leurs auteurs. L'attentat est une action tournée vers une libération, vers un avenir nouveau. C'est un acte de mort tourné

vers la vie. Le meurtre de masse, la tuerie, est un acte de mort tourné vers la mort. Le premier revendique une vie nouvelle, le second est de toute évidence marqué du sceau sinistre du nihilisme.

Je propose de même de ne plus nommer les acteurs d'une tuerie de masse des "terroristes". Ce fut invariablement le mot utilisé, partout dans le monde, pour stigmatiser les militants armés d'une cause juste. Déjà les femmes et les hommes de la Commune de Paris ont été qualifiés de terroristes. C'était le mot par lequel les nazis et Pétain désignaient les Résistants, tout comme, du temps de ma jeunesse, il servait aux gouvernements français successifs pour nommer les patriotes algériens qui voulaient en finir avec l'ignominie coloniale.

Ce mot a trop servi dans l'histoire à désigner des combattants légitimes pour qu'on accepte qu'il désigne aussi bien des tueurs nihilistes. Cette équivoque concertée vise – tout comme l'état d'urgence – à discréditer, combattre et punir toute forme de violence politique, même dirigée contre des pouvoirs exécrables. Nous rappellerons ici, puisqu'on use et abuse du mot "République", qu'un des principes de toute vraie République est que l'insurrection peut être, au nom de la liberté, et plus encore aujourd'hui de l'égalité, non pas seulement une chose juste, mais un véritable devoir.

Je propose évidemment de ne plus qualifier les jeunes auteurs des tueries de masse de "radicalisés". Etre radical, cela veut dire : examiner les choses et les situations jusque dans leurs racines, c'est-à-dire jusque dans leurs causes les plus cachées. Une "radicalisation" est un mouvement personnel, argumenté, étayé sur une connaissance de la situation collective acquise par la pensée et par l'expérience, quand cette connaissance conduit à une Idée juste, à des affirmations égalitaires incompatibles avec l'ordre dominant. Il y a eu une radicalisation républicaine entre 1789 et 1794, une radicalisation populaire pendant la Commune de Paris, une radicalisation socialiste entre 1917 et 1929 en Russie, une radicalisation communiste entre 1965 et 1976 en Chine. Les "radicalisés" dont nous parle le gouvernement, sa police et sa justice, sont le contraire de tout cela. Ce sont des égarés dont le profil est pathologique, le mode d'action fascisant, et le but mortifère, y compris quant à eux-mêmes.

Je propose enfin de cesser d'attribuer toutes ces tueries à l'islam. Tuer au hasard des gens dans les rues des villes occidentales n'a rien à voir avec cette religion, telle qu'on en connaît les textes fondateurs et l'histoire réelle. Cela témoigne bien plutôt de ce que tous les dieux sont morts ou mourants, et toutes les religions accommodées à la sauce des concurrences tant nationales que commerciales. Les meurtres de masse révèlent une fixation maniaque, un désir frustré, une impuissance de la pensée, face à l'étalage marchand de nos sociétés, leurs "libertés" factices et leur prétention à régenter la planète en lui infligeant la dictature aristocratique d'une poignée d'actionnaires et de leurs serviteurs politiques. L'islam n'est qu'une couverture, un récit, une chanson, plaquée sur des esprits faibles, envieux et désespérés tout à la fois. Les tueries sont le contre-effet misérable et odieux des prétentions non moins misérables de nos sociétés plantureuses. Elles sont le revers noir de ce qui nous est universellement enjoint : "Travaille pour ton salaire, consomme dans nos marchés, marche sur tes rivaux et, surtout, vis sans Idée".

Une fois ceci dit, je pense que les tueries, par elles-mêmes, ne changent rien à "nos vies". Je pourrais dire : "hélas !", car elles ont grandement besoin d'être changées, nos fameuses vies, nos réjouissances de classes moyennes dans les métropoles dominantes. Les meurtres de masse ne sont que des symptômes suppurants du monde qui nous accable. Changeons tous cela ! Et pour cela, un seul chemin : une radicalisation, oui, mais communiste. Au sens originel du mot, celui que lui donnaient Marx et ses vrais descendants, de Varlin à Lénine, et de Lénine à ce qui sera inventé, maintenant – le temps presse –, puis par toutes les générations à venir d'authentiques radicalisés." ■

"à l'horreur s'est ajoutée l'image d'un désespoir profond"

par Bertrand Bonello, cinéaste

Il n'y a pas de terreur dans un coup de fusil, seulement dans son anticipation, disait Hitchcock. Ici, nous ne sommes pas au cinéma et nous vivons maintenant réellement dans l'anticipation constante de ce coup de fusil. Pourtant... La peur ? Nous l'avons déjà connue. Les attentats terroristes en France ne datent pas du 13 novembre. Le monde qui ne sera plus jamais le même ? Nous l'avons déjà vécu aussi. Le 11 septembre 2001 restera sans doute le plus spectaculaire de tous ces changements modernes. Mais il y a un an s'est passé quelque chose d'autre, quelque chose qui nous a touchés de l'intérieur. Comme jamais. De l'intérieur, non pas uniquement parce c'est notre ville et ses habitants qui ont été touchés, mais parce que ces attaques sont autant un coup de kalachnikov qu'un miroir dans lequel il est difficile, voire impossible, de regarder. La barbarie de ce jour a montré de jeunes Français qui tuent d'autres jeunes Français qui pourraient être eux-mêmes. A l'horreur s'est alors ajoutée l'image d'un désespoir profond. Pour la première fois peut-être, un attentat ne nous apparaît plus comme un combat idéologique, politique ou religieux, mais comme ce reflet tendu qui, plus encore que le coup de fusil et son anticipation, devient notre propre terreur." *(extrait)* ■

"dire qui nous sommes"

par Faryal Mosafeer, jeune musulmane impliquée dans la démocratie locale

Le soir du 13 novembre, je me souviens d'images d'une violence terrible, sur une chaîne d'information en continu. Je les regardais un peu machinalement, prise au piège de leur rediffusion en boucle, choquée, incapable de détourner le regard. Tout à coup, j'ai entendu François Hollande dire : *"La France est en guerre."* Quelques minutes plus tard, on annonçait que les attaques avaient été perpétrées par des *"musulmans islamistes"*. Il était évident pour moi, dès cet instant, que les mots "guerre" et "musulmans" à quelques minutes d'intervalle ne présageaient rien de bon. Dans la soirée, des amis m'ont envoyé des messages. Certains d'entre eux disaient : *"Bon courage, ça va être difficile pour vous maintenant"*. Alors j'ai réalisé qu'il y avait un réel problème.

Ce soir-là, j'ai compris qu'on voulait nous diviser au nom de la religion. Pourtant, pour moi, l'islam est synonyme de paix. Je ne remets pas en cause la foi de ces terroristes. Ils se disent musulmans et ils le sont certainement. La question qui me taraude, c'est "pourquoi ?" Comment peut-on en arriver là ? C'est important de le comprendre. Non pas pour justifier leurs actes, mais pour pouvoir prévenir des cas similaires à l'avenir. Il faut savoir que certains passages du Coran peuvent sembler extrêmement violents en français, surtout lorsqu'ils sont sortis de leur contexte. En arabe, les mots sont si polysémiques qu'en réalité le Coran est impossible à traduire. Il faut beaucoup de temps et de maturité pour en comprendre le sens profond. Mais les hommes qui font cela sont en état de faiblesse. Ils se laissent convaincre par des gens extrêmement manipulateurs, et un discours qui joue sur l'émotion. Je sais ce que c'est qu'être en difficulté et avoir besoin d'une main tendue. Je sais aussi qu'il est extrêmement facile d'ouvrir le Coran et de le lire tel quel.

On me demande souvent si ça m'ennuie de devoir me désolidariser de ces gens qui se réclament de la même religion que moi. Mais je crois que si demain des musulmans étaient attaqués, j'attendrais certainement de tous les non-musulmans de France qu'ils condamnent. Je n'en veux à personne de me faire sentir que je dois me justifier. Par contre, je trouve terrible d'attiser la colère. Un chef d'Etat qui prend la parole quelques heures après un attentat devrait apaiser, et non parler de guerre. Et puis qu'est-ce que ça veut dire *"la France est en guerre"* ? Qui décide que soixante millions de personnes sont en guerre ? Et contre qui ?

La déclaration du Président m'est restée en tête pendant plusieurs semaines. Rapidement, il m'a semblé évident qu'il fallait faire quelque chose pour rassembler les gens. Il fallait montrer que la religion, c'est avant tout une raison de se retrouver. J'ai contacté un prêtre catholique et un pasteur protestant d'Aubervilliers. Je leur ai proposé d'organiser un événement inter-religieux. Leur réponse a été immédiate : *"Oui."* Au sein de la mosquée que je fréquente, tout le monde était partant, même si personne ne savait comment faire. Alors j'ai recruté ma voisine, ma cousine, ma sœur et ma mère, et on a organisé une rencontre. On a distribué des flyers au marché, on a collé des affiches, on a organisé un buffet.

Nous n'attendions pas plus d'une cinquantaine de personnes. Deux cent cinquante sont venues. Des catholiques, des protestants, des musulmans, des juifs, des bouddhistes, des non-croyants… Chacun était surpris que les autres soient là. Je me souviens d'avoir vu deux hommes discuter ensemble. L'un était juif, l'autre musulman. Les deux étaient barbus, et de la même corpulence. Ils se ressemblaient tellement qu'on aurait pu les confondre. On a mangé tous ensemble, chacun a fait sa prière à l'heure requise car c'était un dimanche. Les gens se sont parlé, parfois pour la première fois. Par la suite, beaucoup de personnes sont venues nous remercier. Certains avaient l'impression que nous avions fait quelque chose d'incroyable. Eux avaient toujours cru qu'ils étaient trop petits, trop insignifiants pour faire changer les choses.

Aubervilliers est une ville qui accueille des dizaines de nationalités différentes. Mais les personnes issues de populations immigrées ne se sentent pas le devoir, ou parfois le courage, de s'investir dans la vie de la ville. Dans les instances municipales, il y a un vrai manque de diversité. Moi, je me suis investie dans la démocratie locale car je ne veux pas me plaindre et rester les bras croisés. Alors oui, je porte le voile, et parfois dans les réunions qui sont organisées on me regarde avec insistance. Parfois les gens sont surpris que je parle français, ou tout simplement que je sois comme eux. Cela ne me dérange pas.

Je sais que beaucoup de gens ont grandi en intégrant des clichés, notamment sur les femmes voilées. Les faire changer d'avis prendra du temps, et de l'investissement. Il faut que chacun y mette du sien. Les médias devraient aussi faire attention à ce qu'ils diffusent. Cette histoire de burkini était si pathétique que nous avons préféré en rire. Mais au fond, on ne peut pas s'empêcher de se demander : "C'est quoi la suite ?" Les informations, surtout à la télévision, ciblent souvent les musulmans et leur donnent rarement la parole. Paradoxalement, une majorité des musulmans la prennent peu lorsqu'on la leur donne, car ils se méfient des médias. Il faut que nous apprenions à ne plus être silencieux. Il ne faut plus avoir peur qu'on nous regarde ou qu'on nous juge. Dire qui nous sommes, c'est la meilleure manière d'éradiquer la peur." ■



par Nicola Lo Calzo, photographe

"Ils ont essayé de nous enterrer. Ils ne savaient pas que nous étions des graines'. **La Belle Equipe, Paris, octobre 2016"**

"c'est important que la culture se mobilise"

par Camille Simien, présente au Bataclan, investie dans The Hummingbirds Project

Thibault Guilhem m'a parlé d'un projet d'association pour récolter de l'argent. Thibault a perdu beaucoup de gens autour de lui. J'ai rencontré Cédric Rizzo qui était au Bataclan le 13 novembre, et impliqué dans le projet. On a eu l'idée d'une vente aux enchères d'objets musicaux, au profit de l'aide aux victimes.

L'association, c'est The Hummingbirds Project. "Hummingbird", c'est "le colibri" en anglais. On s'est inspirés d'une légende qui parle d'un petit colibri face à un énorme feu de forêt. Tous les animaux fuient, le petit colibri va prendre de l'eau avec son bec dans un lac à côté, et essaie d'éteindre le feu goutte après goutte. Il fait sa part… On est en pleine récolte de dons, on contacte les labels, les managers, les artistes. Le milieu de la culture a été très touché, c'est important qu'il se mobilise. Tous les artistes ou labels peuvent nous contacter s'ils veulent participer." *(extrait)* ■

contact@thehummingbirdsproject.org

"l'amour et l'extrême prise de risque"

par Vincent Macaigne, comédien et metteur en scène

Beaucoup de gens de ma génération
ont laissé tomber, ont perdu l'espoir
d'une quelconque forme de changement.
Ils ont juste essayé de trouver
une place dans un système préexistant.
Sans jamais toucher à son ADN.
La réussite est devenue synonyme de reconnaissance
par ce système.
Mais "le système" paraît bel et bien vieux et périmé.
Non pas parce qu'il est obsolète mais parce que
nous avons dépossédé la grande aventure du public
de son sens.
L'amour et l'extrême prise de risque.
L'idée qu'en insistant le regard change et que l'on peut
sauver des destins, en montrant des œuvres,
des aventures (culturelles, scientifiques, médicales,
architecturales) nouvelles.
Mais rien.
Nous essayons de trouver notre place.
"De réussir". *(extrait)* ■

"la France continue d'avancer"

par Benjamin Stora, historien et écrivain

Sur le plan personnel, ce que ces attentats auront généré, c'est l'irruption, le retour de la mémoire de la guerre d'Algérie, cette peur et cette précarité que j'ai éprouvées enfant quand je vivais à Constantine, même si je n'ai jamais connu un attentat de l'ampleur de celui du Bataclan. Sur le plan d'une réflexion plus générale, ces attentats ont aggravé un sentiment de peur dans la société française. Plusieurs peurs se sont agglomérées entre elles : peur de la violence aveugle, peur des autres, des étrangers, enfin grande peur des migrants.

Cela est perceptible : on a assisté à une addition de peurs singulières et, en même temps, à une montée en puissance de ceux qui vivent sur la peur, les annonciateurs de l'apocalypse, qu'il s'agisse de l'extrême droite ou de tous les essayistes idéologues porteurs des théories de déclinisme, de menace sur l'identité française – comme si ça avait jamais été une identité fixe ! –, de suicide français. A force de dénoncer les bien-pensants, ils sont devenus les mal-pensants dominants, qui passent pendant des heures et des heures sur les plateaux de télévision et les chaînes de radio. On n'entend qu'eux, souvent et partout, nous dire que tout est définitivement perdu pour l'avenir de la France et de l'Europe.

Cette position du catastrophisme en politique est même devenue une pensée dominante. Beaucoup de ces essayistes sont, en plus, de grands ignorants de la culture des autres, des peuples et civilisations. Ils méprisent les "minorités", combattent la perte de virilité dans la société, bien sûr refusent le mariage homosexuel. Ils se posent ainsi en bâtisseurs d'une pensée qu'ils croient dominante dans "le peuple" et, à la longue, poussent à la censure et à l'autocensure dans la sphère des idées. Ils nous expliquent que si la France va être détruite, alors il faut se défendre avec violence. Et on oublie trop souvent que la violence est un thème de prédilection de l'extrême droite dans la conduite des débats politiques.

Ces idées, décidément bien anciennes, peuvent proliférer parce que la gauche est en crise profonde. Elles se développent par absence d'une force politique articulée et courageuse. Or, aujourd'hui, beaucoup de jeunes, dans les quartiers populaires, dans les universités, refusent cette vision réactionnaire du monde, passéiste, mais ne sont pas représentés politiquement. Cette jeunesse est dans la modernité tout en restant attachée à des traditions culturelles. En dépit de ces injonctions idéologiques qui nous tirent en permanence dans la rumination du passé, la France continue d'avancer." ■

"une balise GPS dans la fesse droite et une caméra dans l'œil gauche"

par Rachid Benzine, islamologue

Un matin comme les autres. Je sors le chien de ma voisine du quatrième, qui a du mal à marcher depuis que, le 13 novembre, elle a cru bon de siroter un diabolo à la terrasse d'un café parisien. Je croise Houari, le boucher halal d'en face qui habite au troisième. *"Je t'ai vu à la télé hier. T'es un traître, toi. Tu ne défends pas les musulmans qui sont attaqués par les islamophobes.*









par Morgan Navarro, auteur de BD



par Felipe Barbosa, photographe

– Mais Houari, je ne suis pas là pour défendre les musulmans ou un islam réformé ou progressiste. Je suis un chercheur qui essaie de comprendre le Coran et c'est déjà assez compliqué. C'est vrai que les musulmans sont stigmatisés mais ça ne doit pas empêcher la critique interne."

C'est le moment que choisit Henri pour sortir de son logement. Prof de philo, maoïste en 68, il s'épanouit aujourd'hui en pratiquant ce qu'il appelle lui-même de l'islamo-gauchisme. Il m'apostrophe :

"Je ne te dis pas merci pour la télé hier, Rachid. Je ne te traiterai pas non plus de "social-traître" mais le cœur y est. Abandonner les tiens…

– Mais Henri, tout n'est plus qu'émotion et idéologie. Il faudrait affirmer sans cesse des vérités péremptoires et ne s'interroger sur rien.

– Je connais ton bla-bla, Rachid…

– Ecoute, la gauche a abandonné la classe ouvrière. Y a plus de mouvement social. Il ne reste que ces identités rabougries auxquelles on se raccroche comme à une bouée de sauvetage. Ne fais pas des musulmans les nouveaux damnés de la terre. Bien sûr qu'il y a des causes liées aux superstructures économiques et sociales, mais y a pas que ça. La critique de l'islam et des musulmans n'est pas taboue."

Je salue affablement mes deux contradicteurs et je poursuis ma descente d'escalier. Au rez-de-chaussée, je croise Carlos Cunha da Silva Pereira, président du Fion, le Front identitaire Occident nation.

"Salut Carlos, alors c'est un garçon ou une fille ?

– Encore une fille… Leïla ne me fait que des filles. Dis donc, n'en profite pas pour détourner la conversation. Je t'ai vu hier à la télé. Renvoyer dos à dos identitaires et jihadistes, c'est dégueulasse ! On tue personne, nous. Mais t'inquiète pas, on se prépare pour la guerre civile. Le week-end prochain, je fais un stage de guérilla urbaine."

Suzon entre dans le hall de l'immeuble. Elle doit bien avoisiner les 100 piges. Militante au Parti communiste depuis le berceau, elle se marre en entendant Carlos.

"Le 6 février 34, avec tous vos amis fascistes et notre réponse, le 9 et le 12, ça c'était de la bagarre. Et l'époque de la guerre d'Algérie, avec l'OAS et tout le toutim, Charonne, le quarteron de généraux, là, vous pouviez parler de guerre civile. Mais aujourd'hui ? Y a plus de projet de société. Chacun pense à sa sécurité, sa petite identité et son confort. Tout le monde se fout de l'intérêt général, du bien commun. Qui, aujourd'hui, va risquer sa peau pour celle de son voisin ? Alors, la guerre civile… Vous rigolez Carlos !"

Le président du Fion se tourne vers moi :

"Le problème avec vous, c'est qu'on ne sait jamais à qui on a affaire. Aujourd'hui, Rachid t'es cool, tu me serres la pogne, on peut même discuter sans se mettre sur la gueule. Mais si ça se trouve, demain, on va te retrouver au volant d'un camion à écraser les honnêtes gens. Et nous, comme des cons, on dira qu'on ne comprend pas, qu'il était poli le monsieur, et que des fois il montait les courses de la vieille dame."

Là, le facho marque un point. C'est vrai que le concept de "radicalisation express" est imparable. Plus t'es sympa, gendre modèle, encenseur de la laïcité… et plus on est soupçonneux désormais. Le musulman fraternel qu'on côtoie n'est-il pas en voie de radicalisation accélérée ? Alors, on se méfie de tout et de tout le monde, guettant la moindre variation de comportement. L'autre soir, en rentrant du boulot, je dis à ma femme :

"Tiens, j'ai acheté de la viande casher pour changer. Paraît que chez Dov la hampe est divine."

Dix minutes plus tard, douze RoboCops défoncent la porte de mon appartement. Inquiète de mon choix alimentaire inaccoutumé, ma femme avait jugé opportun de solliciter la maison poulaga. La suite est plus ordinaire : tartes dans la tronche, confiscation de mon ordinateur, taule surpeuplée de jihadistes rustiques, psys m'interpellant sur mes relations avec ma mère et juge antiterroriste me demandant la justification de chacun de mes déplacements et de tous mes appels téléphoniques depuis vingt ans. Pour finir, on a convenu que j'étais innocent. Et, après qu'on m'a greffé une balise GPS dans la fesse droite et une caméra dans l'œil gauche – la République n'est jamais trop prudente –, j'ai pu rentrer chez moi où ma femme avait passé tous les murs à la chaux pour chasser le mauvais esprit islamiste. Le lendemain, l'œil suintant et la fesse encore endolorie, je pus participer à mon premier débat télévisé sur la question récurrente : "Mais que faire, bon sang, mais que faire pour que le 13 novembre et le 14 juillet ne se reproduisent pas ?" ■

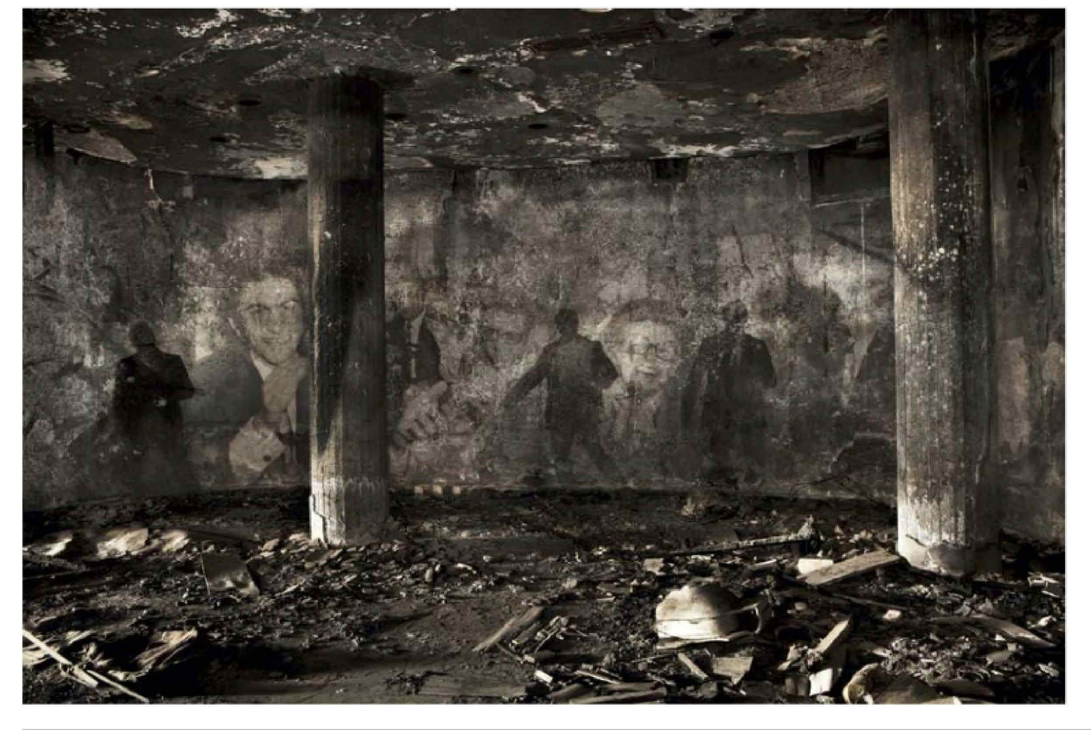
"un alibi pour exprimer leur haine"

par Tareq Oubrou, imam de Bordeaux

Le 13 novembre 2015 fut un véritable choc. Je ne pensais pas que le terrorisme allait frapper avec cette ampleur en France. Après les victimes et leur famille, j'ai tout de suite pensé aux conséquences que ça allait avoir sur l'islam, l'identité nationale et la peur. Et là, ça a tourné dans ma tête comme un vertige. Le 13 novembre a laissé des traces indélébiles dans la conscience collective. Ces atrocités ont révélé aux yeux de tous l'existence d'un islam mal installé dans le monde et qui risque d'être instrumentalisé dans tous les sens à cause d'une partie de musulmans vivant un mal-être profond. Cet attentat est le résultat d'une exploitation de la frustration pour commettre des crimes abominables réalisés au nom de la religion. Et ce par des gens dont les motivations n'ont en réalité rien à voir avec la religion en tant que telle. Pour ces jeunes-là, le terrorisme n'est qu'un alibi pour exprimer leur haine. Ils cherchent n'importe quoi pour marquer une rupture avec la société dans laquelle ils ne se reconnaissent pas et avec laquelle ils veulent régler des comptes. Mais je ne pensais pas que cette haine allait atteindre ces niveaux-là. Nous sommes passés à un degré extrême de cruauté dont les traces vont rester des années.

On dit souvent que même dans les drames, il ressort quelque chose de positif. Avec les attentats du 13 novembre, les gens se sont d'un seul coup réveillés de ce cauchemar : la société sait désormais que nous sommes face à un vrai fléau. Maintenant, il faut l'affronter à bras-le-corps. On ne peut pas se permettre de faire comme s'il n'y avait pas, en France, un problème avec l'islam, avec certains musulmans pour être plus précis. Le risque, ici, est de communautariser les musulmans. En effet, la plupart des musulmans français ne comprennent pas pourquoi ils devraient se justifier sur des pratiques qu'ils ne partagent pas. Le non-pratiquant, ou le musulman pratiquant discret, est acculé à se positionner non pas en tant que citoyen, mais en tant que musulman. Cette situation est tellement pesante que des générations commencent même à penser à un retour dans leur pays d'origine. Il y a même des musulmans issus d'une couche sociale moyenne qui envisagent d'aller vivre en Angleterre, au Canada ou bien de retourner au Maroc ou en Algérie pour travailler dans des entreprises où il y a moins de pression sur les musulmans au quotidien.

En tant qu'imam, je m'efforce de garder un certain recul face à cette transition sociétale et de contribuer à apporter du discernement pour pouvoir traiter ce problème qui puise ses racines dans une vulnérabilité exploitée par des ennemis de la République de tous bords. Il y a une transe délirante politique où tout tourne autour de l'islam, du rigorisme, du port du voile ou du burkini… Le risque, c'est de voir des politiques céder à la tentation populiste et exploiter la peur de l'islam à des fins électoralistes, notamment à l'approche de la présidentielle." ■



par Stéphane Lagoutte, photographe

"En novembre 2015, j'exposais *Beyrouth 75-15* à Paris. Juste avant les attentats, une collectionneuse avait posé une option sur ce tirage. Puis elle s'est ravisée. L'écho avec ces événements était trop fort. Nous sommes à Beyrouth, deux images se superposent. Une photo d'avant la guerre civile nous montre les clients joyeux d'une boîte de nuit. Je les ai replacés dans le même lieu aujourd'hui ; dévasté. Quarante ans et une guerre séparent ces images. Nous avons découvert le 13 novembre combien l'histoire commune agit sur nos vies individuelles. Apprendre à vivre avec la peur plutôt que de la renier. Comme au Liban, la fête continue, empreinte de douleur. Certains trouvent cette image terrible, d'autres y voient au contraire de la joie. Pour moi, elle est les deux."

"les récits des vies plutôt que les récits des morts"

par Christian Delage, historien, réalisateur et commissaire d'exposition, responsable du projet "Chaque témoin compte"

Le but de ce projet n'est pas de faire pleurer les gens. Nous ne cherchons pas à nous afficher dans une compassion affectée mais plutôt à comprendre et à expliquer ce qui a été touché par ces attaques. Au-delà des femmes et des hommes, ce sont aussi les quartiers multiculturels, la mixité sociale telle qu'on la trouve dans le XIe arrondissement qui était visés.

Nous collectons les récits des vies plutôt que les récits des morts. Par exemple, en ce moment, je m'intéresse à l'histoire d'un jeune luthier de 31 ans dont l'échoppe se trouvait dans le XXe arrondissement. Tout le monde le connaissait dans le quartier. Les gens avaient l'habitude de le voir travailler derrière sa vitrine. Il est décédé au Bataclan. Un de ses voisins m'a envoyé un très beau texte qu'il a écrit.

Nous réalisons des entretiens filmés qui feront office d'archives, avec des victimes et des témoins. Par exemple, nous avons interviewé un urgentiste avec l'anthropologue Elisabeth Claverie. D'abord, il nous a raconté les faits de cette nuit de garde à la Pitié-Salpêtrière. Il a dû accueillir une cinquantaine de rescapés des cafés et du Bataclan. De fil en aiguille, il a évoqué son ressenti, notamment quelque chose qu'il n'avait jamais pu verbaliser et qui l'a fortement perturbé ce soir-là : la jeunesse des victimes, en particulier des personnes en état d'urgence absolue.

Nous testons parfois d'autres manières de filmer lorsqu'elles viennent enrichir le propos. Par exemple, nous avons réuni deux amis, Tommy et Vincent, qui étaient ensemble à la Belle Equipe. Nous les avons laissé discuter devant la caméra. Je ne suis pas sûr qu'ils avaient déjà eu ce type de conversation entre eux. Ils se sont mutuellement rappelé des souvenirs et ont pu partager l'état d'esprit dans lequel ils étaient.

Une autre fois, nous avons filmé la propriétaire du Baromètre, un café-restaurant qui se trouve juste à côté de la salle de concerts. Elle a accueilli beaucoup des rescapés du Bataclan dans la nuit, ainsi que la BRI qui y a préparé l'assaut contre les terroristes. Nous l'avons filmée caméra au poing. Elle nous a fait monter dans son appartement, à l'étage au-dessus. Dans son salon, il y avait une photo de son grand-père résistant. Elle l'a regardée et en même temps, sans trop y réfléchir, elle nous a dit combien elle avait senti qu'il lui fallait agir et suivre son exemple ce soir-là.

Parfois, ce sont des notations sensorielles qui prennent une grande importance : Tommy est arrivé devant la Belle Equipe au moment où les tueurs tiraient sur les clients du café. Parmi eux, se trouvaient l'amie dont il venait fêter l'anniversaire et qui sera blessée. Il raconte qu'il s'est réfugié sous un camion d'où il ne pouvait plus voir ce qui se passait. Tout à coup, une balle a atteint un des pneus du véhicule. Il se souvient encore du bruit du pneu qui se dégonflait et de sa crainte que le camion ne s'affaisse sur lui.

Je tente d'offrir un espace personnalisé à chaque témoin qui nous offre son récit. Il est parfois difficile de mettre les témoins à l'aise devant une caméra car beaucoup ont trouvé détestable le traitement médiatique des attentats. Mais ils savent qu'ils sont dans un cadre universitaire et, dès que l'on commence l'entretien, ils oublient le dispositif. Ils comprennent que ce qu'ils sont en train de faire est bien plus important que le fait d'être filmé. Cela vient de nous arriver avec le témoignage donné presque d'une traite par un rescapé du Bataclan. Nous avions le sentiment qu'il s'était préparé depuis longtemps à ce moment. Cela a beaucoup compté pour nous, mais aussi pour lui. C'est cela qui est important.

L'idée n'est pas de recueillir un nombre précis de témoignages. Chaque histoire est personnelle et leur collection permet de croiser des expériences et des ressentis divers. Nous avons filmé huit personnes pour l'instant, sept autres sont à venir. Nous nous arrêterons probablement à vingt ou trente.

Nous avons pris le parti de ne pas nous intéresser uniquement aux victimes, mais aussi à toutes les personnes impliquées ce soir-là dans la prise en charge des attentats. Du personnel soignant aux policiers, en passant par les riverains et les commerçants du quartier.

Au-delà des commémorations officielles, qui dépendent d'un agenda politique, la question reste ouverte de savoir comment la société va honorer les morts et se tenir aux côtés des survivants, car la vie continue..." ■

Christian Delage dirige l'Institut d'histoire du temps présent. Spécialiste de l'archive audiovisuelle comme preuve et médiation historique, il a travaillé sur la place du témoin dans les procès de Nuremberg et des Khmers rouges. Depuis les attentats, il collecte les récits des témoins et victimes des attentats dans le cadre du projet "Chaque témoin compte". La suite logique de son parcours d'historien, face à un drame dont les auteurs ne seront jamais jugés.

"on ne veut pas montrer la colonisation"

par Kader Attia, artiste, lauréat du prix Marcel-Duchamp 2016

En voyageant beaucoup à l'étranger, notamment en Afrique du Nord, en Afrique subsaharienne et au Moyen-Orient, je me suis rendu compte à quel point les questions postcoloniales et raciales sont problématiques en France. Les Français sont en plein dedans, donc ils ne s'en rendent pas compte, c'est un angle mort. Or il y a plein de dénis en France, dont deux tabous majeurs : la collaboration avec les nazis pendant l'Holocauste et la guerre d'Algérie. Je suis algérien, mon travail artistique traite de ces questions, et je vois bien que pendant des années – et aujourd'hui encore – je me suis toujours heurté à des blocages. Même à de très hauts niveaux de la société, on ne veut pas montrer la colonisation." *(extrait)* ■

"je ne dis pas souvent que j'aime quelque chose"

par Jarvis Cocker, musicien installé entre Londres et Paris, auteur une semaine après les attaques du morceau-hommage *Friday 13th 2015*

Le lendemain des attentats, je ne savais pas quoi faire, je me sentais désœuvré. Avec mon fils, on a voulu acheter des fournitures scolaires mais les magasins étaient fermés. Les parcs aussi. Le jour d'après, je m'en souviens très bien. C'était un dimanche très ensoleillé alors qu'on était en novembre, c'était surprenant. On marchait avec des amis en cherchant un parc où s'asseoir. Mais tout était fermé. C'est là que j'ai eu l'idée de ce morceau, en déambulant dans les rues. Je regardais les gens agir comme à leur habitude, ou exprimer leur peine, et ça m'a touché. J'ai noté ce que je voyais dans un carnet. J'en ai toujours un sur moi dans lequel je note des listes de courses ou des idées. J'ai toujours été fasciné par les gens, la façon dont ils vivent leur vie. Ça m'a toujours impressionné. Je cherche des clés pour vivre ma propre vie en les regardant vivre la leur. Seul, je n'ai aucune idée de comment vivre ma vie.

Le lundi, mon fils est allé à l'école. Moi, je me suis rendu sur les lieux des attaques. Je n'ai jamais ressenti une atmosphère comme celle-là auparavant. Tout le monde s'était rassemblé mais personne ne parlait vraiment. On regardait tous la devanture de ce café avec des impacts de balles. Je prenais des notes. Le soir, je suis allé au concert de Chilly Gonzales aux Folies Bergère, l'un des premiers après les attentats. Les gens avaient voulu le dissuader de jouer mais il a maintenu la date et c'était une bonne décision, à mon avis. C'était un concert incroyable. L'atmosphère était très étrange. Personne ne pouvait s'empêcher de penser que trois jours auparavant des dizaines de personnes avaient perdu la vie dans une salle de concert… Les gens étaient tendus. Chilly avait prévu de jouer de la musique calme, douce. Mais il s'est vite rendu compte que les gens avaient surmonté leur peur pour venir et comptaient bien s'amuser. Le concert s'est donc transformé en véritable célébration. A la fin, lorsque les lumières se sont rallumées, les gens applaudissaient à tout rompre, à la fois l'artiste, et le public pour avoir eu le courage de venir, d'être tous là dans cette salle, de ne pas avoir cédé face à la peur. Ce moment m'a redonné foi en l'humanité. C'est ce dont je voulais parler dans ce morceau. Je ne dis pas souvent que j'aime quelque chose ou quelqu'un, je suis plutôt réservé. Je me suis donc surpris moi-même à ressentir et exprimer ces émotions très fortes.

Cette semaine-là, je suis retourné en studio en Angleterre car je bossais sur la BO de la série télé *Likely Stories*. A la fin d'une session d'enregistrement, j'ai demandé à Serafina Steer *(musicienne folk anglaise – ndlr)*, avec qui je bossais, si elle pouvait me donner un coup de main sur le morceau. On a décidé de le diviser en deux parties et d'ajouter un peu de mélodie au spoken word. On l'a enregistré en une prise. En une heure, c'était bouclé. C'était totalement improvisé. Je ne voulais pas revenir dessus. Ce n'était pas du tout l'objectif. J'ai rajouté un peu de piano par la suite et c'est tout. Je souhaitais rendre hommage à Paris, à ses habitants. J'ai été très impressionné par la façon dont les gens ont tenu bon, ont continué à vivre, refusant de baisser les bras. Je ne sais pas si ça aurait été la même chose en Angleterre.

Je crois que ça m'a particulièrement touché parce que je vis dans cette ville et que ce n'est pas un bâtiment officiel ou une rue choisie au hasard qui ont été ciblés. Ce sont des lieux alternatifs, où les gens s'amusent, partagent leurs opinions, critiquent parfois le gouvernement, les élus, développent une pensée non-mainstream. Ce sont des gens qui me ressemblent, en définitive.

Certains de mes morceaux ont une dimension politique, mais elle est toujours rattachée à une expérience personnelle et c'est ainsi que ça doit être. Je n'aime pas les déclarations politiques générales, parce que c'est ainsi que s'expriment beaucoup de politiciens. Ils ciblent toute ou partie de la population et déclarent savoir ce qui est bon pour elle. Pourtant, un pays est constitué de pleins d'individus différents, il faudrait mettre ça en avant plutôt que les traiter comme une masse et leur dicter ce qu'ils doivent acheter, penser.

Mes morceaux sont mon réseau social. C'est ma façon d'exprimer ce que je vois, ce que je pense. Instagram est pourtant beaucoup plus simple d'utilisation ! Tu vois un truc comme une table cool, tu prends une photo et tu la postes en disant "hey une table cool !" Moi, quand je vois une table cool, je vais avoir envie d'écrire un morceau. Je ne sais pas ce qui est le mieux, franchement. Je suis un peu comme un écureuil qui ferait d'énormes réserves de noisettes. J'entasse des tonnes de notes, de trucs, c'est impressionnant mais pas forcément utile. Alors qu'avec les réseaux, tu as une idée, tu la partages. C'est ce qui m'a aidé pour ce morceau. Ça aurait été ridicule de le sortir un an après les attentats, par exemple. Il fallait réagir dans l'instant." ■

"pourquoi des jeunes détestent leur pays à ce point ?"

par Kery James, rappeur

Encore aujourd'hui, je constate que beaucoup de gens ne veulent pas parler des causes, parce que ce sont des choses difficiles à entendre. Beaucoup confondent le fait de réfléchir à ces causes avec le fait de trouver des excuses. Mais arrive un moment où il faut quand même se poser la question de pourquoi des jeunes détestent leur pays à ce point. Il faut se poser la question ! Il y a quelque part une souffrance que certains comme moi, comme l'immense majorité des gens, arrivent à dépasser et même à transcender, à transformer en force." *(extrait)* ■

 13·11·15 

ON SE SOUVIENT TOUS OÙ ON ÉTAIT "À CE MOMENT-LÀ". (J'AI EU LA CHANCE D'ÊTRE EN LIEU SÛR.)



ON A TOUS RÉAGI COMME ON A PU. MOI, ÇA M'A DÉCLENCHÉ LE PIRE MAL DE CRÂNE DE MA VIE. PUIS DES VOMISSEMENTS. ET 40 DE FIÈVRE.



TRÈS VITE, LA FIÈVRE EST DEVENUE INCONTRÔLABLE. ÇA M'A PERMIS PAR EXEMPLE D'AVOIR À L'HÔPITAL UNE SUPER CONVERSATION AVEC MON PÈRE (QUI EST MORT IL Y A 7 ANS.)



ET AUSSI DE NE PAS DU TOUT PRENDRE LA MESURE DE L'HORREUR DES ATTENTATS.



LA MÉNINGITE, SOIT ON EN MEURT ASSEZ VITE, SOIT ON MORFLE LONGTEMPS (en gros). J'AI EU ASSEZ PEUR D'Y PASSER.



MOI, ÇA NE M'A PAS TUÉE.

QUAND ÇA S'EST TERMINÉ, J'AI PU M'ASSEOIR, ET REMANGER. J'AI DÛ COUPER MES CHEVEUX, QUI ÉTAIENT IRRÉCUPÉRABLES.



MAIS SURTOUT, J'AI PU ENFIN RATTRAPER MON RETARD.



PRESQUE TROIS SEMAINES DE CAUCHEMAR EN DIFFÉRÉ.

TELLEMENT D'INNOCENTS !! LA SŒUR DE MACHINE, LE MEC DE MACHIN !



C'ÉTAIENT NOTRE BAR, NOS FÊTES, C'ÉTAIT NOUS ! ENFIN... **PAS MOI.**

TOUT D'UN COUP, J'AI TROUVÉ ÇA TELLEMENT INDÉCENT D'AVOIR EU PEUR DE MOURIR, BIEN AU CHAUD DANS MON PETIT LIT.



JE SAVAIS QUE ÇA N'AVAIT AUCUN RAPPORT, MAIS JE ME SENTAIS COUPABLE D'AVOIR SURVÉCU, MOI.

JE SAIS QUE C'EST UNE COÏNCIDENCE, MAIS MES DEUX PREMIÈRES "VRAIES" PEURS DE MOURIR SONT TOMBÉES AU MÊME MOMENT.



AVANT ÇA, ÇA NE M'AVAIT JAMAIS EFFLEURÉ L'ESPRIT.

COMME BEAUCOUP DE MES AMIS, UN AN APRÈS, AU FINAL RIEN N'A VRAIMENT CHANGÉ DANS MA VIE.



À PART CETTE NOUVELLE SENSATION QUI NE NOUS QUITTE PLUS JAMAIS : NOUS SOMMES MORTELS.

Bon. Et du coup, on s'en remet un?

Pénélope *

par Pénélope Bagieu, auteur de BD



par Pixel Vengeur, auteur de BD

"on n'est pas en guerre civile"

par Houda Benyamina, cinéaste, Caméra d'or pour *Divines*

Pour moi, le plus grand changement après le 13 novembre, c'est que je fais partie du nouvel ennemi numéro 1, les musulmans. Dans la rue, quand je marche avec ma cousine qui porte le jilbab, je sens une gêne chez les autres qui n'existait pas avant. L'islam est devenu dérangeant, il fait peur. Le lendemain des attentats, une dame m'a bousculée dans le métro en disant *"Tout ça, c'est de votre faute"*. J'ai d'abord ri nerveusement mais j'étais touchée dans ma chair. Ces attentats, ces victimes, c'est comme si j'avais perdu des proches, ça m'a bouleversée comme tout le monde. Alors me faire porter cette responsabilité, c'était douloureux. Je me sens pleinement française, alors ce genre de remarque, c'est comme si j'étais reniée par mes parents.

Après, je ne veux surtout pas généraliser et dire que cette femme est représentative de la France. J'accompagne *Divines* à travers tout le pays et les gens rient, pleurent, discutent, je ne ressens jamais de racisme chez eux. Il y a des gens racistes en France mais je ne crois pas que le pays soit raciste, je crois surtout qu'il a peur. Par exemple, des Bretonnes se sont baignées tout habillées cet été en soutien aux femmes qui se baignent en burkini. Le burkini, ça concerne cent nanas et on se retrouve à devoir tous prendre position sur ce sujet, c'est fou. Autre effet de l'après-13 novembre : les langues se sont déliées. Avant, c'était honteux d'être raciste, d'extrême droite. Plus maintenant.

Je me souviens que des musulmans n'ayant pas observé la minute de silence après les attentats avaient été accusés d'être sympathisants de Daech. Il peut y avoir mille raisons de ne pas faire cette minute de silence sans être forcément pro-Daech : conviction religieuse, sentiment qu'on peut vivre l'après-événement d'une autre façon, que la minute de silence n'a pas de sens, qu'on peut se recueillir plutôt par la prière… Les musulmans doivent toujours se justifier. Est-ce qu'on va demander à Carole Bouquet de se positionner par rapport aux attentats ? Moi, musulmane, je ne me sens pas du tout responsable de ce que fait Daech, ne serait-ce que parce que les gens de Daech ne sont pas à mes yeux des musulmans. Quand on connaît le Coran, on sait qu'on ne doit pas faire de mal à autrui, qu'on doit respecter son frère chrétien, son frère juif, etc. J'ai animé récemment un atelier théâtre, une jeune fille était en hijab et les autres l'appelaient Daech en rigolant : *"Vas-y, Daech, pose ta bombe !"* On peut aussi rire de toutes ces tensions, de cette stigmatisation, on peut le prendre avec humour.

Malgré le discours ambiant de certains politiques, malgré l'obsession des médias sur l'islam, la majorité des Français n'est pas dupe. Il y a des regards méfiants envers les femmes qui portent le voile, il y a aussi parfois une parano chez les femmes voilées qui se sentent agressées au moindre regard. Dans les deux sens, il y a un ressenti exacerbé par le discours ambiant, mais dans la réalité de tous les jours, j'ai plutôt senti que les gens se posaient des questions, réfléchissaient, et j'ai l'impression que les médias minorent cet aspect positif de notre société. On n'est pas du tout en guerre civile et la plupart des gens vivent très bien ensemble tous les jours. De même que je ne considère pas le peuple français comme raciste sous prétexte qu'une minorité de gens l'est. Il faut bien sûr être vigilant et travailler à ce que cette minorité ne devienne jamais majoritaire." ■

"horrible de se dire qu'on est un suspect potentiel"

par Mohamed, chauffeur de VTC qui a ramené les survivants du Bataclan chez eux

Il m'a fallu beaucoup de temps avant de reprendre le boulot. J'ai eu une prise de conscience ce soir-là : la vie est courte. Dès le lendemain, j'ai arrêté de travailler. J'ai pris quelques mois pour me reposer, me ressourcer, penser à moi et à ma compagne. J'ai refait un peu de sport, des petites activités en plein air, j'ai sorti mon chien, je me suis occupé de ma maison. Je suis passionné par la nature, j'en ai profité. Ça m'a fait énormément de bien, même si j'ai mis du temps à passer outre.

Je suis Français d'origine marocaine. Mes origines sont marocaines mais mon pays, c'est la France. Depuis le 13 novembre, le plus dur est de faire face aux gens qui vous fixent comme si vous étiez susceptible de faire une chose pareille. Pourtant, il n'y a pas de tête de l'emploi précise, non ? Tout le monde peut faire ce genre de dinguerie. Les gens qui font ça sont manipulables, perdus et perchés. En plus, la plupart de ceux qui partent en Syrie sont des convertis, pas des Maghrébins. J'ai arrêté de regarder les informations, on a l'impression que les médias veulent que les gens assimilent la religion musulmane aux atrocités commises. Ma religion n'a rien à voir avec ça, c'est impossible. J'ai été élevé dans le respect, le partage, l'entraide. Dans l'idée que c'est l'être humain qui prime avant toutes les religions, c'est pour ça que je suis parti aider les gens le soir du 13 novembre. C'était un geste citoyen, c'est tout.

Quand il y a eu les attentats en janvier, je ne ressentais pas autant le regard des gens. Après le Bataclan, il suffisait que je me balade avec mon sac de sport pour me faire contrôler. Ça m'est arrivé jusqu'à quatre fois dans une même journée. Limite, dès que je vois la police, j'ouvre mon sac pour qu'ils me foutent la paix. Je suis parti en Espagne peu de temps après, et à la descente de l'avion, quand parmi des centaines de personnes c'est vous qu'on pointe du doigt et qu'on contrôle, ça fait mal. On a envie de leur dire, à la rigueur, faites votre travail à la chaîne et contrôlez le plus de personnes possible. Il y a quelques mois, en sortant du tramway, chez moi, à Pierrefitte (93), je n'ai pas entendu les policiers m'appeler. Je leur ai dit que j'étais sourd d'une oreille ; ils pensaient que je me foutais d'eux. Je leur ai dit : *"Regardez sur vos téléphones,* Le Monde *a parlé de moi après les attentats parce que j'ai aidé des gens, je ne suis pas comme vous le pensez."* Ils m'ont dit qu'ils ne lisaient pas *Le Monde*, je leur ai répondu que c'était dommage car ça les instruirait un peu.

Il y avait une autre personne sur le quai avec un sac de sport, mais le jeune homme n'était ni maghrébin ni africain. Ils ne l'ont pas contrôlé. J'ai dit aux forces de l'ordre que c'était lourd de se faire contrôler tous les jours parce qu'on a une tête d'Arabe. En plus, pendant les contrôles, les personnes alentour regardent ; du coup, la personne qui se fait fouiller est mal à l'aise. C'est horrible de se dire qu'on est un suspect potentiel. Je pense que beaucoup de jeunes sont confrontés à ce problème. Ils ne savent pas où donner de la voix pour se faire entendre. Une fois de temps en temps, je peux comprendre, la police fait des contrôles, c'est pour la sécurité. Mais quand on me choisit tout le temps, non.

Je n'ai aucun signe religieux, j'ai seulement une petite barbe de trois jours, je fais attention à mon apparence. Je suis un Français comme tous les autres, sauf aux yeux de la police. J'essaie de garder mon calme, de ne pas m'énerver. Une fois, gare de Lyon, une femme qui s'est fait voler son téléphone devant moi m'a alpagué pour que je coure après le voleur. Je me suis battu avec l'homme pour le récupérer car il voulait me frapper et la police est arrivée. Elle voulait m'arrêter. Heureusement que la dame a crié sur les forces de l'ordre pour leur dire que je l'avais aidée, ils étaient à deux doigts de me mettre les menottes.

Mon projet, pour le futur, c'est de m'installer à la campagne, au calme, faire de grandes balades en forêt, de la randonnée, du jardinage… Je me vois bien dans une petite ferme ensoleillée avec une mini-exploitation pour consommer mes propres produits. Paris et son monde ne m'intéressent pas. La pollution, la grisaille, les transports en commun, le périph, je n'en veux plus. J'aimerais aussi faire le tour du monde avec ma compagne quand elle aura terminé ses études. Avant les attentats je n'avais pas eu ce déclic, j'étais dans l'optique de travailler pour faire rentrer le maximum d'argent. Mais le soir des attentats, à dix minutes près, j'aurais pu mourir en allant me chercher un café avant de commencer mon service." ■

"jouer là"

par Dominique A, chanteur

Jouer là :
Est-ce possible ?

Dans la fosse :
Se poster ?

Sur la scène :
Ne pas imaginer ?

Est-ce de courage que nous avons besoin
Ou de silence ?
Le silence n'est-il pas la seule réponse possible
Pour le moment ?
Tout est si proche encore :
N'allons-nous pas trop vite ?

Est-ce que le son
Peut déjà juguler
Le sang ?

Jouer là :
Est-ce possible ? ■

“le cœur assez haut placé pour inventer des lendemains indécis et enjoués”

par Christiane Taubira, femme politique, ancienne ministre de la Justice

Et puis… le temps. Celui de l'instant. Devenu charnel. Charnel et faillible. Scruter furtivement, au mitan d'une conversation, sans se soucier de l'agacement de l'interlocuteur, scruter le ciel, s'étonner qu'il ait tant perdu de nuances, qu'a-t-il fait de tous ces bleus, l'azur devenu si pâle, le cobalt démagnétisé, le saphir décontenancé, le parme dépaysé, l'indigo perdu, et ces orangés endeuillés, ces gris déroutés, nos bleus à l'âme ?

Frissonner, malgré la saison indifférente, sous l'autre temps. Celui du vent qui s'égare et s'affole, étourdi et phtisique, quand nous restons impavides, récusant l'affreuse inanité de notre raison d'être. Savoir désormais que toutes les clartés d'une après-midi qui musarde ne sont pas grosses d'effroi. Que nous avons le cœur assez haut placé pour inventer des lendemains indécis et enjoués. Le temps, l'instant, la conscience des temps…

La mémoire des lieux. Dorénavant, ils bredouillent, s'animent avec une tendre hésitation, sans nostalgie, entre l'insouciance d'avant et ces raideurs sournoises et fugaces qui saisissent les habitués, ces tressaillements rétrospectifs et coupables qui paralysent un moment les inhabitués, ceux-là qui passent ou s'attardent en réalisant soudain où ils sont arrivés. Les lieux convoquent leur passé qui ne fut jamais lisse, quoi qu'aient gommé les souvenirs ou évacué l'ignorance. Si l'on ne cède pas aux superstitions, l'Histoire est la première goulée d'air absorbée pour survivre à l'indicible ; alors on fait mine de se souvenir de tout ce qu'ont entendu ces murs : vaudevilles de cafconc', pièces, films et concerts ; gémissements des blessés de la bataille de Sedan ; excentricités de Buffalo Bill charriant les impostures coloniales et le grand malentendu culturel amérindien. On ressasse l'histoire des bigophones, et on y ajouterait cette chinoiserie musicale d'Offenbach qui, alors, hachait le nom en trois syllabes bien sonores, équivoque simple déjà sur l'extrême Orient compliqué. Un peu plus loin, on rabâche l'histoire de cette bande de copains, bravant les querelles culturelles et religieuses millénaires pour s'aimer, se quitter, s'associer pour de faux pour de vrai comme dans un film et ouvrir une guinguette et y mourir au milieu de leurs rires. On fait tout ça pour essayer de rire nous aussi, puis on secoue la tête vigoureusement pour tenter de désagréger ces billes de blues qui s'agglutinent sous le larynx. En sachant qu'ailleurs, pas si loin, cette horreur, c'est tous les jours. Les notes s'enlacent *round about midnight*, de la trompette de Miles au saxo de Bird, sur les fulgurances digitales noires et blanches de Monk.

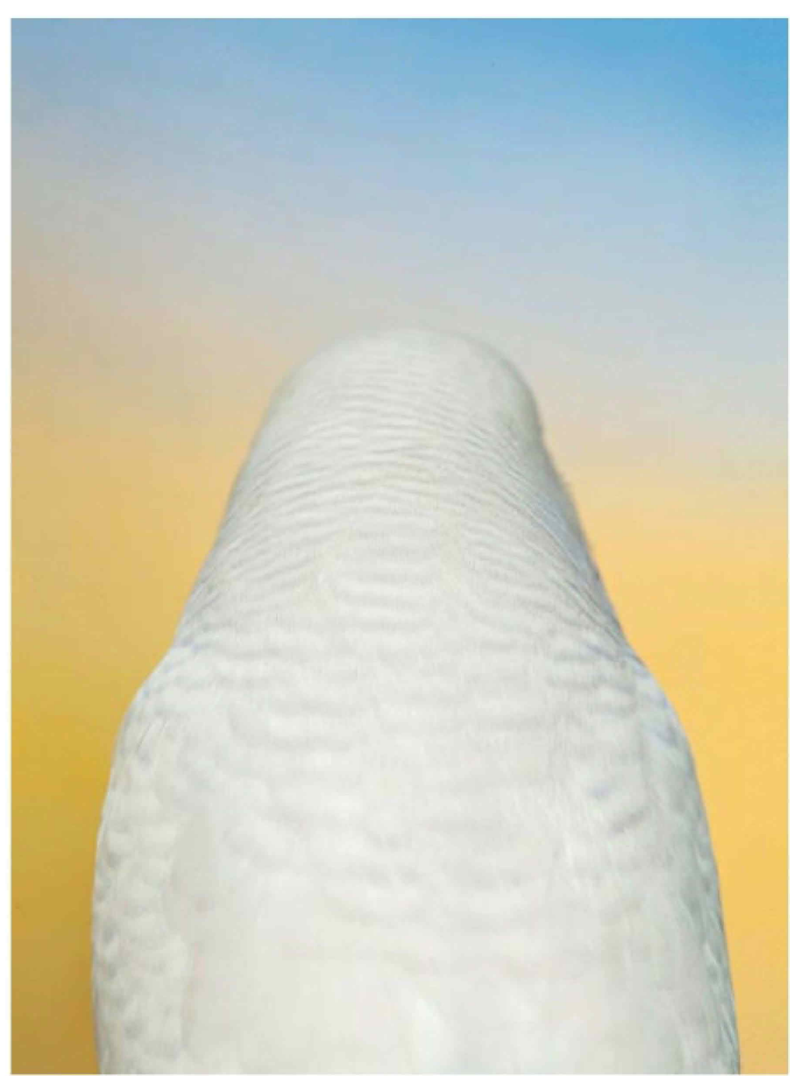
Et l'on décide de se faire submerger de beauté. Celle des façades d'abord, car encore convalescents du naufrage de tristesse d'où l'on n'a émergé qu'au prix des responsabilités à assumer ou du quotidien à assurer, il faut nous ménager et aller piano pianissimo au-devant des émotions fortes. Les façades disent qu'elles étaient là avant nous et qu'elles nous survivront. Et si elles nous survivent, elles le feront plus encore de cette démence dévastatrice, de ce délire apocalyptique qui ne leur infligent que des égratignures. Le message est brut mais réconfortant. Bien qu'ailleurs, à Palmyre ou à Tombouctou, ils démolissent. Ces équipées meurtrières sont atrocement triviales. A l'échelle du temps et des œuvres, ce sont de petits raclements. Elles auront cependant creusé d'immenses cratères dans le cœur des proches.

Sur les façades, il y a les balcons. Ouvragés. Aux angles, des bas-reliefs. Parfois, des marches de pierre. A même le trottoir, par endroits, des escaliers. Et puis, il y a ces paysages. Ceux qui échappent au béton des villes, ceux, scènes champêtres, tableaux sculptés, que fendent les trains insensibles aux querelles des écoles de peinture. Il y a ces salles de théâtre, presque vides, où les comédiens jouent comme s'il fallait tenir les sièges au chaud, en attendant le retour des beaux jours. Les librairies restent d'accès libre, pas de portique de détection. Les musées filtrent à l'entrée. Les cinémas art et essai continuent de soigner leur programmation, habitués pour la plupart à des fidélités constantes mais clairsemées. Les opéras programment deux ans à l'avance, alors…

La rééducation émotionnelle étant faite, on peut passer au summum, on est prêts pour la beauté et la variété des visages. Ceux que l'on croise dans les rues et dans les lieux. On regarde avec plus d'attention ces cheveux lisses, frisés, raides ou crépus, ces visages lisses ou plissés, ces peaux sablées ou parcheminées, mates ou luisantes, ces granules d'acné, ces grains de beauté, ces sourcils asymétriques, ces allures et ces sourires, ces fantaisies et ces airs soucieux ; on entend plus clairement les sonorités de ces prénoms puisés dans les traditions, les légendes, les mythologies, les livres sacrés et les tables d'Europe, d'Orient, les obélisques et les stèles d'Afrique, des Amériques et d'Asie, les prénoms composés, les prénoms inventés, les prénoms à rallonge, les prénoms sans histoires, les prénoms qui parlent toutes les langues et racontent continents et océans. Nous revient alors que nos Joyeux arrachés à la légèreté d'un soir étaient ainsi, de tous les passés, de tous les présents, de toutes les cultures, de toutes les exultations.

Et puis encore il y a les mots. Auquel se fier ? Ils se rétractent tous. La religion ne relie plus, elle n'est plus foi, prière, charité, jeûne et pèlerinage, elle est cambriolée par des mécréants, pécheurs impénitents soudain effrayés par leur vie dissolue, convertis à la hâte, zélés dans leurs expéditions criminelles ; elle est lacérée par des éperdus en quête de sensations fatales qui croient précipiter l'avènement d'un Jour dernier ; elle est confisquée par des caudillos en robe longue. La radicalité ne renvoie plus à la racine d'un fait ou d'un concept, mais exclusivement aux excès de dérèglements. La politique n'est plus ce qui organise la vie dans la cité, seulement une référence au pouvoir, voire à sa conquête, au point de servir d'épithète à la religion dévoyée. Islam politique. Théocratie ne suffit plus. Califat reste chimérique. Dictature est démodé. La politique habille désormais l'imperium mystique et mystificateur. Décidément, il faut se méfier des mots. S'en défier même, absolument.

C'est un apprentissage. Le temps, les lieux, les mots. Les réflexes. Comment être vigilants sans se laisser aliéner



par Paul Rousteau, photographe

"Les attentats m'ont encouragé à continuer à dépeindre les choses qui me font du bien : une fleur, un oiseau, des enfants qui rient, une femme devant un coucher de soleil. Ce 'jihad' pour un bonheur naïf et innocent, cette bienveillance quotidienne est indispensable pour ne pas tomber dans le cynisme et la peur"

par la peur ? Comment apprendre à vivre dans cet entre-deux sans guerre ni paix, sans dénouement intelligible ? Comment refuser opiniâtrement de céder à l'idée qu'apparence et forme et ressemblance font l'ennemi ? Comment vivre avec cette folie millénariste et sectaire à nos trousses sans nous perdre ?

En renouant avec le monde. Ce monde qui pavoisa ses monuments aux couleurs de la France, se rassembla devant les ambassades françaises, marcha dans ses rues et marcha dans Paris. Ce monde composite, contradictoire, antagonique. L'époque n'est plus à ne pas prendre parti. Le monde fut-il jamais paisible et sûr ? Partout ? Il y aura toujours des pays où les gens au creux des lits font des rêves. Mais le désastre moral s'amplifiera si nous croyons pouvoir dormir tranquilles tandis que des enfants meurent de faim, de soif, de maladies curables, qu'ils sont déchiquetés par des bombardements ; que les petites filles ne vont pas à l'école, que des femmes sont violées par crimes de guerre, des enfants transformés en junkies-soldats ; que la concentration des richesses s'aggrave, que les injustices prospèrent ; que la corruption se répand ; que les armes prolifèrent ; que les résolutions de l'ONU demeurent lettre morte. Et que, sous nos yeux, au quotidien, en proximité, se banalisent les inégalités, les exclusions, les humiliations. Le désastre moral porte en nuée les frustrations de toutes sortes. Nous participons ainsi aux périls du monde.

Le temps. Les lieux. Les mots. Les réflexes. Les causes. L'action. Savoir le danger là, tapi ou exténué. Mais ne lui accorder aucune emprise sur nos jours et nos nuits. Comment guérir ? Vivre. S'ouvrir à tous les sentiments. Hors la haine qui dessèche. Entretenir l'égale puissance de la force et de la sensibilité. Se laisser habiter de désirs. Pas tant ou pas seulement au corps. Dans la tête… Ah oui, la tête. Là où les désirs, intenses, nombreux, déploient large leur voilure. Que reste-t-il du monde à découvrir ? Ensemble ? La mondialité, qu'une poétique de la relation nous rend accessible, contre cette mondialisation brutale et impudente.

Renouer avec le monde. Par des politiques charpentées sur des idéaux, des valeurs, des principes, une Ethique. Et, pardonnable vanité, vouloir ardemment apprêter pour la jeunesse les prémices du monde à venir. Malgré l'intuition des dangers, cultiver la joie, construire l'invincibilité, inventer des échappées belles comme des orchidées.

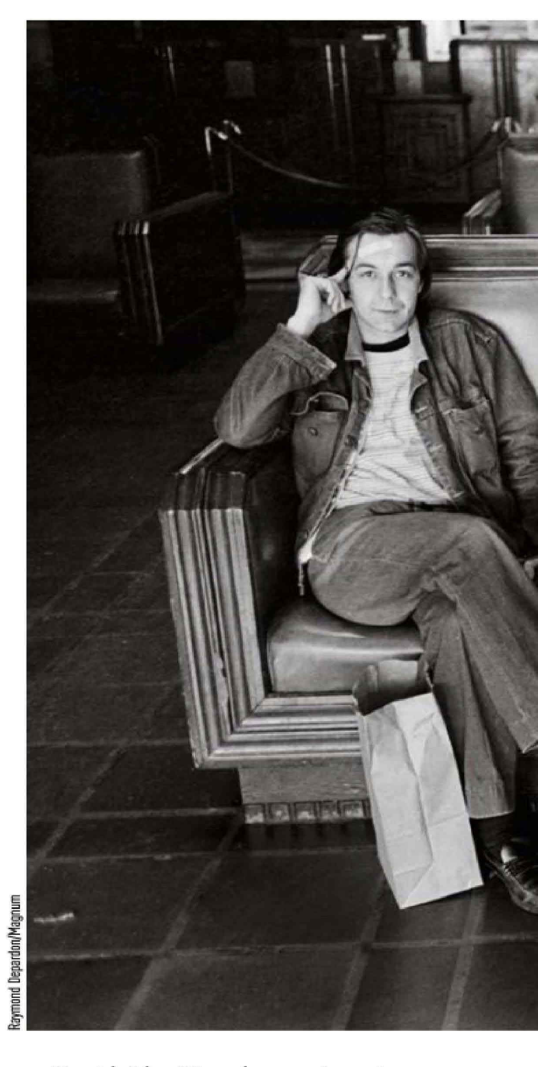
Hugo le savait : *"Les optimistes sont les sublimes."* ■

Note : J'ai délibérément glissé dans ce texte quelques pépites empruntées, certaines en exactitude, d'autres par allusion :
"Orangé endeuillé" : *"ta voix d'oranger endeuillé"* dans un poème de Pablo Neruda en hommage à Federico García Lorca.
"L'affreuse inanité de notre raison d'être" : dans *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire.
"Le cœur haut placé" : formule du sénateur Scheurer-Kestner, dreyfusard, pris à partie par des étudiants et défendu par Emile Zola dans *Lettre à la jeunesse*.
"Equivoque simple et extrême Orient compliqué" : allusion à l'expression prononcée par le Général de Gaulle et reprise dans ses *Mémoires*.
"Des pays où les gens au creux des lits font des rêves" : *Le Chant des Partisans* (paroles françaises de Joseph Kessel et Maurice Druon – ndlr).
"La mondialité, poétique de la relation" : Edouard Glissant

retrouvez l'intégralité des témoignages sur 

mémoires de nos pères

Serge Toubiana, des *Cahiers du cinéma* à la Cinémathèque française, et **Pierre Rissient**, touche-à-tout talentueux, livrent leurs souvenirs. Deux livres, deux parcours, deux visions du cinéma.


Raymond Depardon/Magnum

L'un fut patron des *Cahiers du cinéma* pendant plus de vingt ans et directeur de la Cinémathèque française pendant treize saisons. L'autre a été attaché de presse, distributeur, découvreur de talents occultés et de cinématographies éloignées, réalisateur, producteur, conseiller de l'ombre du Festival de Cannes. Au soir de leur parcours, ces deux figures du paysage cinématographique français redéroulent le film de leur vie en cinéma.

Celui de Serge Toubiana débute à Sousse, Tunisie, dans une famille de Juifs athées et communistes, avec un père horloger et une mère institutrice. Suite à l'indépendance, la famille Toubiana quitte la rive sud de la Méditerranée pour emménager à Grenoble. Dans les Alpes, l'adolescent Serge s'entiche de cinéma (la découverte éblouie de *Pierrot le Fou* agit comme une révélation) puis s'embarque dans le militantisme, du communisme parental au maoïsme en vogue à l'époque.

Dans l'atonie de la province et du grand reflux post-68, Serge Toubiana monte à la capitale et s'inscrit en fac de ciné à Censier. Il y fait la rencontre de Serge Daney qui le fait entrer aux *Cahiers*. La revue est alors en pleine période militante révolutionnaire, loin du cinéma considéré comme un art bourgeois. Face à cette impasse, Daney remplace Comolli et Narboni à la tête de la revue, enrôle Toubiana comme assistant. Les deux Serge vont s'atteler à faire revenir l'institution en péril vers le cinéma, virage symbolisé par une reprise de contact délicate avec François Truffaut qui trouve les *Cahiers* de cette époque *"illisibles"*.

Toubiana souligne la complémentarité entre Daney le théoricien brillant et lui, le journaliste les pieds sur terre. Daney parti à *Libé*, Toubiana prendra ensuite seul les rênes des *Cahiers*, engageant de nouvelles générations de rédacteurs, développant le secteur édition de livres, veillant à l'équilibre économique de l'ensemble… Il finira par quitter les *Cahiers*, beaucoup trop tard selon lui, pour mener des projets personnels (documentaires sur Truffaut et Huppert, édition de DVD…) avant de devenir patron de la Cinémathèque suite à un enchaînement de circonstances. Là, il poursuivra par d'autres moyens son envie de transmission du goût du cinéma.

Toubiana raconte tout cela d'une plume fluide et limpide, dressant au passage de beaux portraits de Truffaut, Godard, Daney, Pialat et autres figures qui ont compté pour lui. A travers son parcours se lit toute l'évolution du cinéma, de la critique et de la cinéphilie de ces quarante dernières années, de la sortie des utopies gauchistes à l'irruption des nouvelles technologies. Celui qui confesse ne jamais avoir éprouvé le désir de devenir cinéaste constate qu'il a marché à son insu dans les traces de ses parents : comme son père, il a œuvré dans un domaine lié au temps, et comme sa mère, il a travaillé à la transmission d'un savoir.

Ressort aussi de ce livre l'humilité de celui qui admet avoir été souvent indécis et dont le chemin s'est presque toujours décidé au gré de hasards et de rencontres, comme si d'autres plutôt que lui-même avaient tracé les grands virages de sa vie professionnelle (sa sortie souveraine de la Cinémathèque étant l'une des exceptions).



LosA ngeles, juin 1982 : Serge Toubiana entouré de Serge Le Péron et Olivier Assayas en reportage pour un numéro spécial des *Cahiers* consacré au cinéma américain

si Toubiana fut marqué par la Nouvelle Vague, la boussole de Rissient a penché vers le cinéma américain puis asiatique

Derrière ce parcours à succès se devine un homme de pouvoir contraint, souvent rongé par le doute (une qualité à nos yeux), comme si l'enfant incertain de Sousse était toujours là au fond de lui.

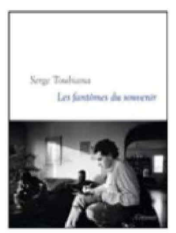
Le doute n'est pas l'attribut essentiel de Pierre Rissient. Dans *Mister Everywhere*, son livre d'entretien au long cours avec Samuel Blumenfeld, l'homme se dit souvent plutôt fier de son œuvre, et dispense son savoir immense. Rissient a connu John Ford et Fritz Lang, a très tôt soutenu Eastwood quand la critique française le (dé)considérait comme un facho, a découvert et amené à Cannes des cinéastes du bout du monde tels que King Hu, Lino Brocka, Jane Campion, Edward Yang ou Im Kwon-taek.

Il fit partie des "mac-mahoniens", les admirateurs de Lang, Preminger, Walsh et Losey et d'une esthétique claire, sans effets voyants ni fioritures. Il fut également proche des cinéastes de la liste noire pourchassés par le maccarthysme et souvent exilés en France. Il a réalisé un film considéré comme très personnel, *Cinq et la peau.* Rissient fourmille d'anecdotes et de récits de coulisses sur tous ces épisodes de sa vie, mister Everywhere semblant en effet présent partout, de Paris à Los Angeles en passant par Cannes. Un des chapitres les plus révélateurs de la fièvre cinéphilique de Rissient est celui où il évoque avec érudition des réalisateurs oubliés tels que Hanns Schwarz ou Harry d'Abbadie d'Arrast.

Si Toubiana fut marqué par la Nouvelle Vague française, la boussole de Rissient a penché vers le cinéma américain puis asiatique. Parcours, personnalités et goûts fort différents de deux estimables serviteurs de la cause du cinéma.

Serge Kaganski

Les Fantômes du souvenir de Serge Toubiana (Grasset), 448 pages, 22 €
Mister Everywhere de Pierre Rissient, entretiens avec Samuel Blumenfeld (Institut Lumière/Actes Sud), 300 pages, 23 €







Ta'ang – Un peuple en exil entre Chine et Birmanie
de Wang Bing

Une immersion documentaire poignante au sein d'une minorité ethnique luttant pour sa survie par le cinéaste d'*A l'ouest des rails*.

Au regard des neuf heures du chef-d'œuvre inaugural tourné il y a presque quinze ans par Wang Bing *(A l'ouest des rails)*, *Ta'ang* pourrait passer pour un court métrage. Formellement, c'est pourtant à ce très long métrage que fait le plus penser son nouvel opus.

Y sont mis en scène des groupes, des familles, des gens sans noms. Ils appartiennent à la minorité ethnique birmane qui vit à la frontière de la Chine : les Ta'ang. Depuis 2015, une guerre civile les contraint régulièrement à la franchir pour se mettre à l'abri des combats.

Si les mots ont un sens, on devrait constamment, ici comme en Chine, rappeler que "réfugié" n'est pas un état, une essence, mais une action ou une réaction, en tout cas un agissement. Wang ne filme donc pas des réfugiés mais des gens qui se réfugient. C'est tout le sens de sa mise en scène : montrer ce que c'est que de se réfugier. C'est-à-dire fuir, s'installer le mieux possible, attendre, continuer à vivre – éventuellement à rire.

Wang Bing ne se penche pas sur des questions géopolitiques, ne filme aucun combat, aucun politique, aucun stratège. On ne saura rien des tenants et aboutissants de cette guerre civile, de qui aurait tort ou raison. Il filme ce qu'est, pour une population, de se protéger d'une guerre, c'est-à-dire de la mort. Ce n'est que ça *Ta'ang*, et seulement ça. Le réalisateur chinois n'a rien perdu de son sens du cadrage, son matériel a évolué et les images sont d'un grain étonnant. Le film est divisé en trois parties. Dans la première, un campement de fortune. On se débrouille pour que tout le monde puisse se nourrir. On s'entraide ou pas. On parle. On téléphone avec son mobile. Les hommes p(ét)aradent avec leurs motos.

Dans la deuxième partie, une femme raconte le drame qu'elle vient de vivre : sa belle-mère est morte sous les coups des soldats. Veillée au coin du feu, images presque fantastiques. Puis toute la famille se dirige vers une ville chinoise où ils sont accueillis contre versement d'une somme d'argent – les enfants ne paient pas.

Dans la troisième, on assiste en toute simplicité à la fuite d'une famille. On entend au loin les bombardements, les enfants portent les plus petits sur leurs épaules, on s'engueule un peu, on ne sait pas très bien s'il faut rester là ou bouger encore, mais personne ne crie, ne pleure, on avance, on agit. On trouve un toit, celui d'un abri (de berger ?), on s'y installe en attendant.

Ta'ang est une plongée au cœur de la réalité. Et la réalité, c'est d'abord quelque chose auquel on ne comprend rien. Wang Bing n'a rien à nous vendre. Il nous montre seulement l'humanité à nu. Rien que ça ? Mais c'est tellement immense.
Jean-Baptiste Morain

Ta'ang – Un peuple en exil entre Chine et Birmanie documentaire de Wang Bing (H.-K., Ch., Fr., 2016, 2 h 27)

La Fille du train
de Tate Taylor
avec Emily Blunt, Rebecca Ferguson (E.-U., 2015, 1 h 45)

Un potentiel mal exploité et le TGV se transforme en tortillard.

C'est sous les auspices d'une certaine *Gone Girl* (de Gillian Flynn) que se place cette *Fille du train*, projet de studio tiré du best-seller de Paula Hawkins. La filiation entre les deux romans adaptés avait d'ailleurs été relevée par la critique littéraire : disparition d'une femme, fissures conjugales peu à peu dévoilées par l'enquête, et mise à feu méthodique des faux-semblants bourgeois, au fil d'un jeu élaboré de mensonges et de mises en scène. Un parallélisme un peu hâtif voudrait justement nous suggérer que le thriller de Tate Taylor hérite de celui de David Fincher. Comparaison malvenue : bourré de potentiel mais manquant de sophistication, *La Fille du train* se prend un peu les pieds dans le tapis d'une intrigue à quadruple fond, mêlant flash-back, mémoires défaillantes et jeux de ressemblance physique entre personnages. Le film garde le cap, bon an, mal an, mais avec quelque chose de fastidieux, sans l'aisance qui lui aurait permis d'exploiter pleinement sa vraie bonne idée : le choix du point de vue d'une alcoolique (Emily Blunt, toujours convaincante), rongée par la culpabilité et handicapée par une compréhension fragmentaire du drame qui s'abat sur elle. **Théo Ribeton**


Rebecca Ferguson

Moi, Daniel Blake
de Ken Loach

Que ce film n'ait pas mérité sa Palme d'or n'en fait pas pour autant une daube. Si le scénario est un peu pesant, Ken Loach réussit quelques vrais moments de cinéma.



Hayley Squires et Dave Johns

En mai, à Cannes, nous accueillions froidement *Moi, Daniel Blake*. Principaux reproches (récurrents chez Loach) : manichéisme et personnages porte-discours. En lui remettant la Palme d'or, le jury ne pouvait que jeter une lumière accrue sur ces défauts évidents. Que le film ne méritait pas selon nous cette distinction est un fait. Est-ce une grosse bouse pour autant ? Certes non.

Le film raconte l'histoire d'un menuisier de la région de Newcastle. A 59 ans, un accident cardiovasculaire le contraint au repos. Pourtant, les assurances chômage veulent qu'il retrouve un emploi, sous peine de lui supprimer ses allocations. Vaillamment, avec son caractère de cochon, Blake tente de trouver une solution. Mais il n'est pas du tout préparé à la recherche d'emploi contemporaine : internet, téléphone, etc. *Moi, Daniel Blake* est un film crépusculaire sur la fin d'une époque. Il décrit la disparition programmée de ceux qui ne sont pas viables dans le système.

Loach en rajoute des louches dans sa façon de décrire un milieu ouvrier solidaire et ouvert – alors que tout le monde sait que l'absence de solidarité est justement l'un des grands maux contemporains – ou lorsqu'il superpose les couches de malheur pour nous faire pleurer (comme cette histoire d'amour-amitié improbable avec une mère célibataire).

Mais il touche juste dans sa façon de filmer. Il reste à distance avec sa caméra, lorsqu'une femme ouvre en catastrophe une boîte de conserve dans une banque alimentaire parce qu'elle est au bord de la crise d'hypoglycémie. Ou lorsqu'une enfant convainc Daniel d'ouvrir sa porte, parce qu'il l'a aidée par le passé et qu'il ne peut donc refuser son aide aujourd'hui.

Là, c'est bien du cinéma que Loach fait, de la vie qu'il saisit au-delà des personnages écrits, pas du discours théorique – les frères Dardenne ne sont pas ses coproducteurs par hasard. Grâce à ses comédiens (dont le formidable Dave Johns), il parvient souvent à extirper ses créatures de fiction des clichés dans lequel son scénario les enfermait. **J.-B. M.**

Moi, Daniel Blake de Ken Loach, avec Dave Johns, Hayley Squires, Dylan McKiernan (G.-B., 2016, 1 h 39)



Bleeder
de Nicolas Winding Refn

Sortie d'un inédit du réalisateur de *Drive* : une plongée violente dans l'underground danois des années 1990.

Nouvel abonné permanent du Festival de Cannes, sujet de nombreuses rétrospectives et éditions DVD spéciales, Nicolas Winding Refn bénéficie depuis quelques années d'un invariable soutien financier et critique en France. La déclinaison fétichiste de son œuvre, qui prend parfois des tours surprenants – une récente publication d'un beau livre recensant les affiches de cinéma de sa collection personnelle (*L'Art du regard*, Actes Sud) –, se poursuit aujourd'hui avec l'exhumation de *Bleeder*, le dernier film inédit de l'auteur danois.

Tourné en 1999, dans la foulée du succès de son premier long métrage, le furieux *Pusher*, ce drôle d'objet vaut surtout comme témoignage précoce des grandes lignes et obsessions d'une filmo travaillée par deux courants antagonistes : l'amour et la violence. Entouré de sa bande d'acteurs fétiches (Mads Mikkelsen, Kim Bodnia et la trogne impayable Zlatko Buric), le cinéaste y croise les histoires de deux petits losers de Copenhague, l'un employé de vidéoclub incapable de communiquer avec les femmes, l'autre jeune ouvrier flippé à l'idée de devenir père, dont les vies basculent dans un engrenage absurde de violence.

Culte des flingues, bande-son saturée de vieilles scies rock, personnages féminins saisis comme des pietà mystérieuses : *Bleeder* ressemble à une préface du futur hit *Drive*, une love story malade dans laquelle Nicolas Winding Refn s'assumait déjà en grand sentimental névrotique.

Il s'y décrivait aussi tel un cinéaste-cinéphile, brassant avec un appétit vorace et communicatif l'ensemble des références qui constituent son imaginaire de geek compulsif. Tarantino, Scorsese, Linklater, Kevin Smith : tous sont ici frontalement cités, au détour d'un plan, d'un dialogue ou d'une scansion musicale coulés dans une narration flâneuse et très libre.

Mais le réalisateur danois ne se cache pas derrière ses petits fétiches, et la force du film tient aussi à sa recherche permanente d'une langue neuve. Dix ans avant *Bronson*, qui a fait basculer son œuvre dans une emphase formaliste parfois balourde, Winding Refn travaillait plutôt à l'épure, déployant une mise en scène ultraréaliste, sèche, directe, rythmée par de violentes accélérations. Obsédé par l'underground new-yorkais des années 1980, comme en témoigne un clin d'œil très appuyé au *Maniac* de William Lustig, il cherchait ici à en retrouver l'odeur de soufre et de danger dans le Copenhague prolétaire, raciste et dégénéré de la fin du XXe siècle. *Bleeder* : celui qui saigne. **Romain Blondeau**

Bleeder de Nicolas Winding Refn, avec Mads Mikkelsen, Kim Bodnia (Dan., 1999, 1 h 34)

Le Mystère Jérôme Bosch
de José Luis López-Linares

(Esp., Fr., 2016, 1 h 24)

Tressage savant de références et de commentaires sur un tableau culte.

Documentaire sur *Le Jardin des délices* (1503-1504), œuvre maîtresse de Jérôme Bosch, peintre hollandais considéré comme un lointain précurseur du surréalisme. Ce triptyque figurant le Paradis, l'Enfer et un troisième monde plus hybride est caractérisé par ses visions délirantes, où les humains interagissent avec des animaux fantastiques ou réalistes. Le cinéaste examine la peinture aussi bien sur le plan thématique qu'historique. Il demande à certains écrivains (dont Salman Rushdie ou Orhan Pamuk) et historiens de la commenter. Par ailleurs, López-Linares compare le tableau à d'autres œuvres (la tapisserie *La Dame à la licorne* de la même période), ou bien il en révèle des aspects cachés (esquisses effacées, personnages modifiés) grâce à la radiographie. Certaines pistes sont peu explorées, comme la dimension ésotérique. De plus, certaines analogies peuvent paraître oiseuses (quel rapport avec le festival de Woodstock ?). Mais si López-Linares a tendance à se contenter de points de vue impressionnistes, il a le mérite de détailler le tableau et d'en retracer la genèse. L'étude et la compréhension de Jérôme Bosch ne font que commencer. **Vincent Ostria**





La Chasse au lion à l'arc
de Jean Rouch

Moins connu que d'autres documentaires du cinéaste ethnographe, ce film montre avec précision et humanité les rituels que Peuls et Gaos attachent à cette chasse.

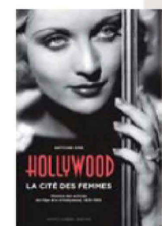
Moins connu – même s'il reçut le Lion d'or à Venise en 1965 – que *Moi, un Noir* ou *La Pyramide humaine*, *La Chasse au lion à l'arc* de Jean Rouch est l'un des plus beaux films de toute l'histoire du cinéma. Sur le papier, c'est un simple film ethnographique, tourné par Rouch entre 1958 et 1965 dans le cadre de missions menées pour le CNRS et l'Institut français d'Afrique noire, avec la collaboration technique du Comité ethnographique du musée de l'Homme de Paris. Il ressort en version restaurée.

Filmé à la frontière du Niger et du Mali, dans la brousse *"qui est plus loin que loin, le pays de nulle part"*, le film décrit par le menu les différentes étapes et les rituels de la chasse au lion dans cette région d'Afrique située à l'ouest du fleuve Niger. Et, comme le spectateur le découvre, c'est très compliqué. On ne tue pas un lion comme ça. Il faut respecter des règles très précises. Le lion est *"l'ami du berger peul. De temps en temps, il attaque une vache. C'est une vache malade. Ainsi il sauvegarde la santé du troupeau"*. Un lion à qui l'on donne des coups de bâton n'attaque jamais l'homme. Les deux espèces se respectent. Mais parfois, un lion rompt le pacte, tue une vache bien portante et ne la mange même pas. Alors les Peuls, peuple de nomades pastoraux, font appel aux Gaos, des sédentaires chasseurs de lions, les seuls à avoir le droit de tuer un lion. Ne racontons pas le film en entier, mais tout y est passionnant, fascinant, romanesque, troublant, magique.

La grande force du film, c'est d'évidence la voix off de Rouch, son timbre chaleureux, le lyrisme de son style, sa précision scientifique. Son actualité, c'est de montrer qu'à la fin des années 1950, les hommes ne tuaient pas les animaux n'importe comment pour n'importe quelle raison. Quand les Gaos calment un jeune lion avant de le cribler de flèches en lui tressant des louanges, en exhortant le boto (le poison) à agir au plus vite, c'est parce qu'*"il n'est pas bon de tuer un lion en colère"*. Alors on reste coi devant tant de respect de la dignité d'un animal. *"La chasse est une chose grave et méchante"*, dit Rouch. Avant de conclure : *"Les enfants, cette histoire vous ne la vivrez jamais. Car quand vous serez grands, plus personne ne chassera jamais le lion à l'arc..."* **Jean-Baptiste Morain**

La Chasse au lion à l'arc documentaire de Jean Rouch (Fr., 1965, 1 h 17, **reprise**)

livre



Lyon, cité des femmes

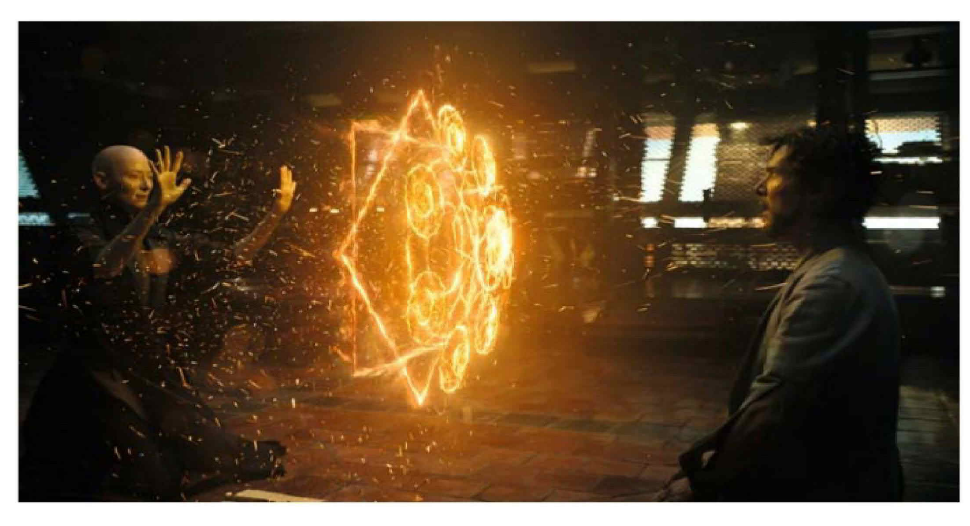
Dans la foulée du Festival Lumière à Lyon, un livre très érudit sur les stars féminines de Hollywood.

Lyon, pendant une grosse semaine, est devenue cité des femmes. A double titre : l'actrice française absolue y connaissait un remarquable hommage (Catherine Deneuve, Prix Lumière 2016) ; le Festival Lumière programmait par ailleurs une rétrospective des films (très rares) de la cinéaste Dorothy Azner, la seule femme cinéaste à s'imposer dans les années 1930 dans l'univers très masculin des studios. Une autre section du Festival était aussi consacrée aux femmes à Hollywood, mais cette fois à l'écran. Un livre, *Hollywood, la cité des femmes*, d'Antoine Sire, retrace de façon très instruite la façon dont dès ses origines le cinéma américain a inventé la star féminine. Ce mythe protéiforme a embrassé diverses incarnations : la jeune fille pure, souvent victime (Lillian Gish), et la vamp des années 1910 (Theda Bara), puis la femme délurée des années 1930 (Joan Crawford, Katharine Hepburn), la première *scream queen* (Fay Wray dans *King-Kong*), la garce de film noir (Barbara Stanwyck), la femme qui souffre (Susan Hayward), jusqu'à Kim Novak, considérée comme *"la dernière star de studio"*. Une mine d'informations sur la carrière et les destins d'une centaine d'actrices, en même temps qu'une recension très articulée de la façon dont la plus grande fabrique d'imaginaire du XXe siècle a figuré, modelé, diffusé à grande échelle des stéréotypes du féminin. **Jean-Marc Lalanne**

Hollywood, la cité des femmes d'Antoine Sire (Institut Lumière/ Actes Sud), 1266 p., 59 €

Doctor Strange
de Scott Derrickson

Casting élégant et utilisation plutôt convaincante de la 3D n'y font rien : la nouvelle production Marvel frôle le désastre.



Le triomphe Marvel ne souffre toujours d'aucun signe de faiblesse commerciale. Pourtant, le carton de chacune des productions cache mal le ramollissement terrible qui gagne peu à peu l'écurie : héros revenus d'eux-mêmes, oisivement dispersés dans les films de leurs camarades, coincés dans une logique de saga au sein de laquelle les scripts, inféodés à la storyline globale, se bornent cyniquement au teasing du film suivant.

La maison a besoin d'air : après avoir renouvelé son mobilier dans la comédie *(Ant-Man)* et le space-opera *(Les Gardiens de la galaxie)*, elle dépêche désormais ses héros dans ces monastères népalais où Hollywood envoie de temps en temps ses poulains afin de leur refaire une spiritualité à bas prix. Ainsi le docteur Strange, neurochirurgien brillant, prétentieux et fortuné, renaît-il après un grave accident de la route à Katmandou, dans une mystérieuse communauté de mages ninja qui mène une bataille multidimensionnelle pour l'équilibre du monde…

Un gloubiboulga métaphysico-shaolin qui place *Doctor Strange* quelque part entre *Kung Fu Panda*, les films de Jean-Claude Van Damme et un épisode des *Tortues Ninja* – le second degré en moins. Quel chagrin de voir ce casting étonnamment classieux (Tilda Swinton et Mads Mikkelsen dans les seconds rôles) s'adonner sans conviction aucune à un récital d'inepties mystiques émaillées de prises de karaté.

On s'en consolera plus ou moins grâce à l'usage assez enlevé de la 3D : en conférant aux personnages le pouvoir de transformer leur environnement en kaléidoscope spatio-temporel, le film s'offre certes quelques moments de virtuosité technique. Triste spectacle pourtant, cachant mal celui de l'ogre Marvel qui, après avoir gloutonné toute la marmite à histoires, racle le fond de son imaginaire pour n'en tirer que des miettes de niaiseries et des bibelots d'un autre âge. **Théo Ribeton**

Doctor Strange de Scott Derrickson, avec Benedict Cumberbatch (E.-U., 2016, 1 h 55)


Mark Peterson/REDUX-RÉA

Shonda Rhimes (au centre en robe rouge) entourée des acteurs de ses créations telles que *Grey's Anatomy* ou *Scandal*

lady Shonda Rhimes

Très rare en France, **la créatrice de *Grey's Anatomy*** et *Scandal* était l'invitée du Mipcom à Cannes, où elle a levé un voile sur sa méthode.

La personnalité la plus puissante du monde des séries – en tous les cas du côté des créateurs – est une femme noire de plus de 40 ans. Telle est la réalité de 2016 et peut-être de la décennie qui vient de s'écouler, même si l'irruption fracassante de Shonda Rhimes dans nos vies date d'encore plus longtemps. *Grey's Anatomy* est arrivée à l'antenne un jour de mars 2005 et n'a pas lâché sa place depuis. Sa créatrice a depuis multiplié les succès pop/intelligents avec notamment *Scandal*, une relecture survoltée de la série politique, et *How to Get away with Murder*, sorte de maelström sexy entre série de fac et thriller façon *Souviens-toi l'été dernier*.

Interrogée lors de son passage récent au Mipcom (grand raout du business télé, à Cannes) la semaine dernière, Shonda Rhimes s'est montrée assez réservée, refusant d'admettre que ses séries possèdent toutes une touche qui les rend reconnaissables – à nos yeux, un mélange de pertinence dans les thèmes abordés et de virtuosité narrative sautillante.

"La première règle à ShondaLand (sa société de production – ndlr), *c'est de faire les séries que nous avons envie de regarder. Je n'écris que sur ce qui reste longtemps en moi sans que je ne puisse le lâcher. Côté production, c'est pareil. Le désir vient en premier. Je ne suis pas sûre qu'il y ait une même patte dans toutes nos séries produites. Tout le monde me dit que oui, mais il n'y a aucune démarche de notre part."*

En Amérique et dans la communauté sériephile en général, Shonda Rhimes est celle qui croit encore à la force des séries grand public, travaillant à les placer en phase avec une pulsation contemporaine. Elle met en scène un monde où les Blancs ne tiennent pas forcément le premier rôle et où les femmes maîtrisent leur sexualité, en plus de travailler et de prendre leurs décisions par elles-mêmes.

Mais surprise, quand on lui pose la question de son point de vue politique et social, l'une des showrunneuses les plus puissantes de l'histoire refuse de brandir un étendard. *"Avec mes scénaristes, nous faisons beaucoup d'efforts pour que nos personnages aient l'air de venir du monde réel, c'est vrai. Pour autant, je ne réfléchis pas au fait que nous pourrions changer quelque chose. J'essaie simplement de dire la vérité* (...). *On me demande souvent pourquoi et comment j'écris des personnages de femmes aussi complexes et intelligentes. Mais l'alternative, ce serait quoi, des personnages de femmes faibles et idiotes ? Je ne connais pas de femmes qui répondent à cette description même si dans certains milieux, oui, les femmes n'ont pas autant d'opportunités que les autres, ou moins de pouvoir. Je façonne des héroïnes que les gens vont regarder avec plaisir. Elles parlent comme ma mère, comme mes amis, comme Betsy Beers* (bras droit de Shonda Rhimes – ndlr) *ou comme moi ! Mes personnages ne sont pas des sauvages destinés à choquer, ce sont des femmes qui parlent et qui ont quelque chose à dire."*

"l'alternative, ce serait quoi, des personnages de femmes faibles et idiotes ?"

Rodée à l'exercice du dévoilement minimal, celle qui supervise encore l'écriture de *Grey's Anatomy* et *Scandal* (*"Mon but est de trouver chaque jour le plus de temps créatif possible"*, explique-t-elle) fronce les sourcils quand il est question d'un certain candidat à l'élection présidentielle américaine. Rhimes soutient Hillary Clinton, pour qui elle a fabriqué un film de campagne de douze minutes. Quand on lui demande sa réaction aux propos sexistes de Donald Trump sur le fait qu'il faudrait *"attraper les femmes par la chatte"*, ses mots tombent, ironiquement glacés : *"Cet homme est plein de surprises."*

Olivier Joyard

à suivre...

Versace story

Nouvelle série anthologique adulée aux Etats-Unis, *American Crime Story*, petite sœur d'*American Horror Story*, est spécialisée dans les affaires judiciaires troubles et les moments ayant marqué l'histoire contemporaine du pays. Après une première saison intitulée *The People vs O. J. Simpson* et consacrée au célèbre footballeur accusé du meurtre de sa femme (et d'un autre homme), le prolifique Ryan Murphy (connu pour *Nip/Tuck* et *Glee*) a lancé la production d'une deuxième saison autour de l'ouragan Katrina – *"que nous traiterons comme une affaire criminelle"*, annonce-t-il. Chose inédite, une troisième levée a déjà été commandée par la chaîne FX pour être tournée en janvier, en même temps que la deuxième, et diffusée dans la foulée. Cette fois, il sera question du meurtre du couturier Gianni Versace, assassiné devant sa villa de Miami un jour de l'été 1997 par le serial-killer Andrew Cunanan. Le titre ? *Versace/Cunanan*, tout simplement. Le personnage de Donatella Versace tiendra un rôle majeur, ce qui ne manque pas de nous exciter. En France, Canal+ vient d'obtenir les droits de diffusion de la série, dont la saison 1 arrive le 10 novembre en prime time.

agenda télé

Episode (sites.arte.tv/episode) Maxime Donzel, Bruno Masi et Emilie Valentin sont aux commandes de ce nouveau magazine consacré aux séries sur le web d'Arte Creative. Hors actu, *Episode* mélange textes et sujets illustrés, pour une approche thématique rigolote.

Divorce (OCS City, le 26 à 0 h 20) La nouvelle série de Sarah Jessica Parker – qui montre donc l'explosion d'un couple – n'est pas nulle. Mais quelque chose lui manque, à commencer par une modernité dans l'écriture. On peut lui préférer *Insecure*, diffusée juste après.

Mr. Robot (France 2, le 31 à 23 h 05) Le service public propose la saison 2 dans la foulée de la première – initiative rare et géniale. Malheureusement, Sam Esmail, le créateur, se noie parfois dans sa propre ambition. Les aventures du hacker Elliot lassent un peu.



NBC

tous en larmes

***This Is Us* est la série la plus émouvante de la rentrée. Surprise, elle vient d'une chaîne majoritaire.**

Faire pleurer dans les chaumières est une fonction de la télévision. Il est inutile d'en avoir honte et encore moins pertinent de reprocher à une série de vouloir atteindre ce but à intervalles réguliers. Plusieurs fois par épisodes ? Pourquoi pas. L'une des plus belles créations contemporaines, *Friday Night Lights*, se servait du spectateur comme d'un punching-ball émotionnel. Sous le soleil rasant du Texas, nous versions de chaudes larmes d'amour pour des personnages adorés. En quelques épisodes (elle est diffusée depuis le 20 septembre sur NBC), *This Is Us* a fait une partie du chemin. Celui des larmes. Pour ce qui concerne l'amour profond des personnages, la question reste encore en suspens – mais à ce stade, rien n'est grave.

La série créée par Dan Fogelman raconte les destins croisés de quelques hommes et femmes qui ont pour point commun d'être nés le même jour. A partir de ce mince canevas, elle joue la carte assumée du drama empathique : une famille perd un enfant à la naissance, une autre (à moins que ?) retrouve son unité, un frère et une sœur se débattent chacun avec des problèmes d'estime de soi, etc. *This Is Us* se concentre sur les scènes d'intimité les plus simples et s'est déjà imposée comme la surprise de la rentrée des networks américains (grandes chaînes hertziennes) à l'heure où tout le monde ne jure que par les séries du câble. On peut regretter qu'elle se laisse parfois un peu emporter dans l'observation de sa propre délicatesse, qui pourrait finir par la rendre indigeste – trop de mines contrites tuent la mine contrite. Mais elle mérite de perdre un peu de sommeil. **O. J.**

This Is Us à partir du 30 octobre sur Canal+ séries





Jeremy Underground

C'est enfant que Jeremy Underground se découvre une passion qui l'anime encore : celle pour la house music. Fondateur du label My Love Is Underground, mais aussi selector, il partagera son amour de la house de New York et du New Jersey avec le public de la deuxième demi-finale du Villa Schweppes BPM, le 31 octobre au Magazine Club, à Lille.

Jérémy Fichon a dix ans quand il découvre la house music sur les ondes de Radio Nova : il écoute alors l'émission de DJ Deep, l'un des ambassadeurs du genre en France dont la carrière a débuté à la fin des années 1980. A l'écoute du morceau *That's Life* de Charles McDougald, c'est une révélation. Le jeune homme, originaire de la banlieue parisienne, demande alors à sa mère de l'aider à se procurer des disques similaires. C'est ainsi qu'il se retrouve chez le célèbre disquaire Rough Trade, à l'époque encore ouvert à Paris. Arnaud Rebotini et Ivan Smagghe, employés du 30 rue de Charonne, lui conseillent son premier vinyle, une compilation du label Guidance, *Hi-Fidelity House Imprint One*, qui marquera le point de départ d'une longue histoire.

Véritable passionné, presque obsessionnel, Jeremy Underground (un pseudo à l'image du tatouage qu'il a dans le cou depuis ses 18 ans) commence à se renseigner, chiner et rechercher toutes les perles de la house music des années 1990. Le reste de la musique électronique ne l'intéresse pas : Jeremy Underground possède un créneau et il s'y tient. Il élargit à chaque fois sa discothèque, qui atteint aujourd'hui le chiffre non négligeable de 6 000 vinyles, trouvés dorénavant majoritairement sur internet. La musique devient aussi un refuge : après des années difficiles, suite à un drame personnel, Jeremy Underground trouve dans la house une porte de secours : dans le joli papier dédié à son label sur le site Resident Advisor, il compare la musique à un *"antidépresseur"* qui lui a permis plusieurs fois de sortir la tête de l'eau.

En 2007, il part à New York, où il visite les lieux majeurs de la culture house.

A son retour, il décide de se consacrer à sa passion. Car, s'il aime collectionner, Jeremy Underground aime aussi faire partager ses découvertes, et c'est tout naturellement qu'il imagine en 2010 son label, My Love Is Underground (MLIU).

Son premier objectif est à l'époque de retrouver les producteurs américains qu'il estime, et d'éditer des morceaux inédits. Après deux belles sorties, Nathaniel X et Jerzzey Boy, Jeremy Underground change un peu sa politique, et sort des artistes proches passionnés de cette house 90's, mais aussi des compilations rassemblant ses plus belles découvertes. Après un silence de quelques années, le label connaît actuellement une belle renaissance.

Auteur de la meilleure compilation de 2014 selon Resident Advisor, Jeremy Underground ne se prétend pas musicien : c'est un virtuose de la sélection. Ses mixes ramènent évidemment à un certain âge d'or de la house et à une vision épique et épicurienne de la fête, loin de l'austérité de la techno minimale, une chaleur rayonnante venant tout droit des années 1990.

D'abord plébiscité par le public anglais (notamment grâce à une Boiler Room mémorable en 2010), les sets de Jeremy Underground s'imposent dorénavant en France, notamment en avril dernier au Rex Club, où pour l'anniversaire de son label, le jeune homme a mixé pendant sept heures, sans oublier le Peacock Society. Cet automne, on le retrouvera le 31 octobre derrière les platines du Magazine Club à Lille, tête d'affiche de cette demi-finale du Villa Schweppes BPM 2016. Une pointe de house dans un monde de brutes.

une nuit à...
Lille

un label **Alpage Records**

Jeune label artisanal et lillois, Alpage Records est riche d'un catalogue de dix artistes, dont font notamment partie l'inclassable Prieur De La Marne ou encore la fascinante Tamara Goukassova. Un collectif qui prend le temps de bien accompagner les disques qu'il sort, comme dernièrement le premier album de You Man, *Spectrum of Love*, ou l'ep de leur dernière recrue, Alto Clark. Alpage Records : du grand air pour la pop française.



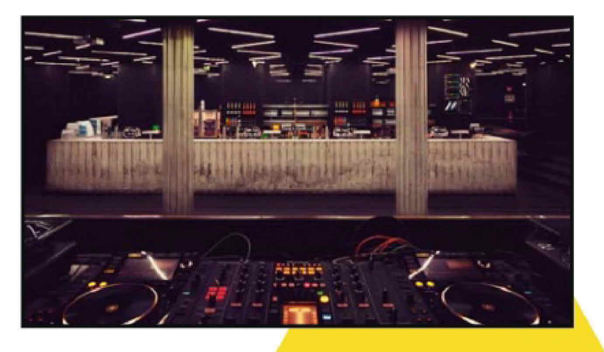
un collectif **Wesh !? Soundsystem**



Wesh !? Soundsystem est un collectif de selectors qui s'est créé pour faire bouger tous les corps. Avec une sélection aussi mainstream qu'underground, axée autour des musiques électroniques, du rap et des sonorités africaines, cette fine équipe variant de 1 à 3 personnes – qui mixent sur clé USB comme les vrais – se suit les yeux fermés et les oreilles bien ouvertes : une vision décomplexée de la fête, accessible à tous les publics, surtout ceux qui aiment la musique.

une adresse **le Magazine Club**

Ouvert en 2010, le Magazine Club est devenu l'un des hot spots de la ville de Lille. Au 84, rue de Trévise, la boîte de nuit à l'architecture intérieure chic et unique soigne sa programmation. Chaque fin de semaine, elle enchaîne les nuits blanches avec la volonté d'accueillir les grands noms de la musique électronique dans le nord de la France. Ainsi, récemment, sont passés John Talabot, Marcel Dettmann ou encore Laurent Garnier : une sélection de choix, et l'adresse à ne pas manquer quand on ne veut pas se reposer.



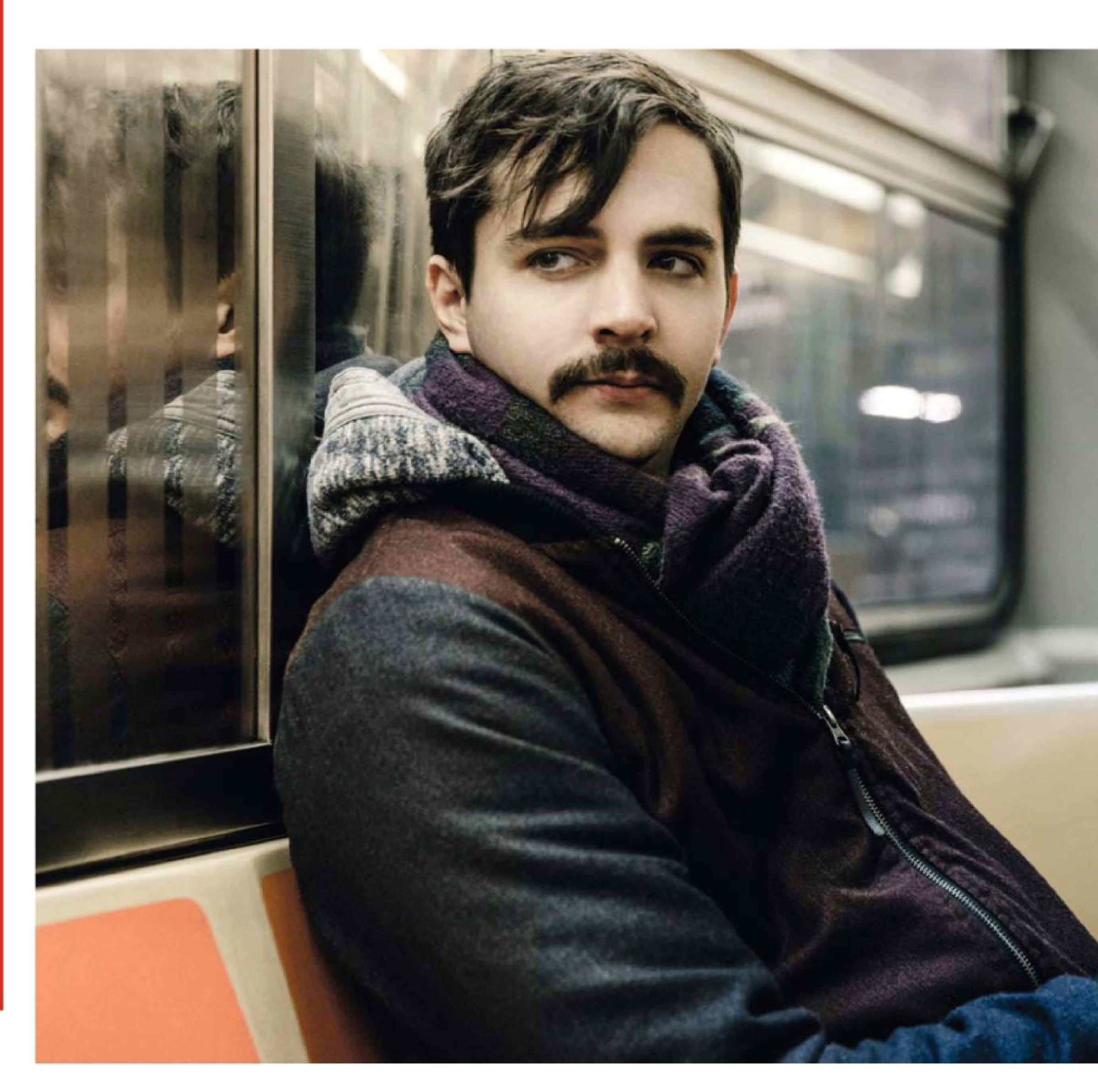


une soirée **la demi-finale Villa Schweppes BPM, le 31 octobre**

Le 31 octobre, soir d'Halloween, le Villa Schweppes BPM organise sa deuxième demi-finale au Magazine Club, à Lille. Pour obtenir une place en finale face à Silens, le duo Panteone et le groupe Bloum vont s'affronter avec un set de 30 minutes chacun et devront faire leurs preuves. Ils devront ensuite laisser les platines à Jeremy Underground, tête d'affiche de cette soirée, et au B2B entre Péo Watson, programmateur du Magazine Club, et Edouard Rostand.

plus d'infos sur **villaschweppes.com/bpm**

billetterie sur **digitick.com**



la fête de Bayonne

Venue du Texas en mission pacifique, la pop synthétique de Bayonne rajoute des couleurs à l'arc-en-ciel. Cette musique vend de la joie.

Vous connaissez l'expression "comme par enchantement". Ce jeune Texan moustachu en a fait un album. Parfois chanté, *Primitives* est surtout enchanté. C'est un conte, une utopie, où la pop se découvre une liberté formelle qui la grise. Grise n'est pourtant pas la couleur de ces chansons majestueuses et rieuses.

Bayonne, Roger Sellers dans le civil à Austin, fait ainsi des miracles avec peu de moyens mais une imagination divagante qui pourrait le mener à la tête des studios Ghibli, des studios Disney. En attendant de trouver les outils à sa démesure, c'est dans son studio, ni Ghibli, ni Disney, que Roger Sellers devient Bayonne, un démiurge plus qu'un Géo Trouvetou.

Car à la hauteur du meilleur Caribou, il dépasse constamment les bornes entre lesquelles devraient l'embastiller ses modestes moyens. *"J'aime le fait d'être limité par les moyens, ça évite de se disperser, de se perdre… J'ai une formation classique, j'écoute surtout Philip Glass, Steve Reich ou Brian Eno, qui ont beaucoup influencé* Primitives, *mais je ne peux pas me prendre au sérieux. Je ne suis qu'un bricoleur de petits accidents, pas un stratège, pas un créateur de musique savante. La mienne est certes riche en détails, en maniaquerie : je peux passer des années sur un seul titre. Méticuleuse mais pas compliquée. Ce qui nécessite beaucoup de travail, d'éliminations, de fausses pistes… Chez moi, je m'amuse constamment à enregistrer des boucles de son, j'en ai*



Dustin Cohen

"si j'habitais à New York, ma musique serait crispée, tendue"

des placards pleins. Je suis un vrai geek. Je m'amuse avec, chante par dessus. Je chante tout le temps, à tue-tête, quitte à rendre les gens fous. Ça me tient depuis l'école, la chorale."*

Comme Nicolas Jaar, autre grande raison en cette fin d'année d'écouter des musiques électroniques et pourtant chantées, Roger Sellers a largement laissé les silences et les espaces pervertir, envahir sa musique. Mais lui a une bonne excuse : il vit au cœur du Texas. *"Si j'habitais à New York, ma musique serait crispée, tendue. Mais les vastes espaces du Texas m'ont forcément influencé, de manière inconsciente... J'ai toujours aimé rêvasser, m'évader. Par la musique, le basket-ball ou la contemplation des paysages infinis."*

Adolescent, Roger Sellers vénérait autant les producteurs que les musiciens, Animal Collective en tête. On ne parlera donc pas de songwriting, d'arrangements ou de production pour évoquer sa musique : tout semble tellement ici entremêlé, entrelacé que ces notions anciennes n'ont plus cours sur *Primitives*. Par contre, c'est avec fluidité, malice et légèreté qu'il lie voix folk et percussions tribales, instruments antiques et électronique de l'an 3000, sur quelques chansons qui n'en sont pas vraiment. Insifflables sous la douche, indodelinables dans les transports, ces *Appeals* ou *Sincere* ont pourtant trouvé un moyen de s'accrocher indéfiniment au cerveau, tel un virus mutant mais bienfaiteur.

Peut-être pour ricaner de cette inflation de vaguelettes successives – la chill-wave, la boring-wave, la marée noire-wave – qui ont rétréci au lieu d'élargir la musique électronique américaine, un morceau, qui rend fou, s'appelle ici tout simplement *Waves*. Car c'est résolument loin des laborantins laborieux, des généticiens sans génie que s'amuse, prospère, s'ébroue et fait la chenille cet insolite *Primitives*.

Il faut d'ailleurs voir Bayonne sur scène, avec Roger faisant le foufou, le lubrique, le lutin derrière ses machines, là où tant de ses collègues de l'electronica ressemblent à des réparateurs constipés d'ordinateurs beiges. *"J'ai toujours aimé faire le mariolle, j'étais le clown de ma classe. Ça ne me dérange pas de me donner en spectacle, de sauter dans tous les sens sur scène : je le fais autant pour mon propre plaisir que pour amuser le public. Je me souviens à quel point je m'emmerdais sur scène quand j'étais chanteur d'un groupe folk."*

Seul reproche à faire à Roger Sellers : avoir choisi le nom de Bayonne (la rue où il a grandi à Spring, Texas), quand il aurait pu s'appeler Biarritz. Ou comment repartir pour cent ans de guerre des boutons au Pays basque : heureusement, cette musique pacifie les hommes. Comme par enchantement. **JD Beauvallet**

album *Primitives* (City Slang/Pias)



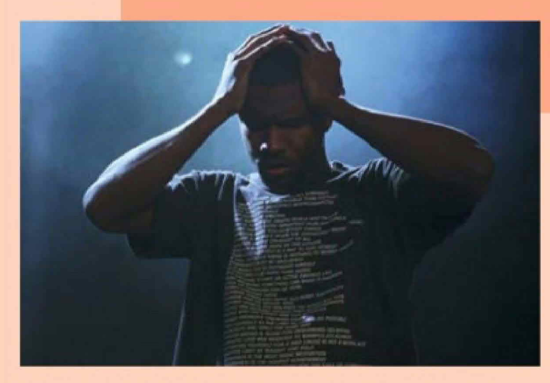
Lauryn Hill (ré)engagée

Lauryn Hill a publié une nouvelle chanson titrée *Rebel*. Pour la petite histoire, il s'agit d'une nouvelle version de *I Find It Hard to Say (Rebel)*, qui figurait sur *MTV Unplugged N° 2.0* (2002) et fut inspirée, à l'époque, par le meurtre d'Amadou Diallo par quatre policiers de New York. *"Vieille chanson, nouvelle version, même contexte, encore plus significatif maintenant : j'en ai marre d'en avoir marre"*, a déclaré Lauryn Hill, qui est actuellement en tournée avec Nas, Kehlani et Little Simz.



des news de Depeche Mode

Depeche Mode multiplie les annonces. Produit par James Ford, moitié de Simian Mobile Disco, un nouvel album, *Spirit*, est prévu pour le printemps. Le groupe a évoqué la tournée de présentation de ce quatorzième disque. Elle comprendra trente-deux concerts, dont trois en France, à Nice le 12 mai, à Lille le 29 et enfin au Stade de France, à Saint-Denis, le 1er juillet. Une partie des bénéfices sera reversée au projet caritatif charity: water, qui achemine de l'eau potable dans des pays en développement.



Frank Ocean privé de Grammy

On l'aurait bien imaginé faire une razzia de Grammy Awards en 2017 pour ses albums sortis en août, *Endless* et *Blonde*. Mais la date limite d'éligibilité était fixée au 30 septembre et ni son label, ni ses représentants n'auraient soumis ces disques à l'académie chargée de remettre ces précieuses distinctions, selon *Billboard*. Signe de la brouille avec Def Jam ? En 2013, Frank Ocean remportait deux Grammys pour *Channel Orange*.

musique de fond

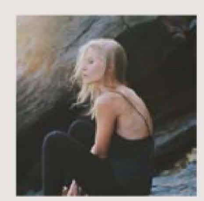
Entièrement consacré aux musiques répétitives, le festival Marathon est quelque peu particulier. Du 24 au 26 novembre à Paris (Gaîté Lyrique, Badaboum, Théatre de Vanves), il recevra Pantha Du Prince, Flavien Berger (pour une création spéciale), Cabaret Contemporain, Mad Rey, Turzi (pour une création avec dix musiciens), Ben Vedren (avec son projet Mawonder)... Une façon efficace de sortir des sentiers battus de la musique live.



y a Massy aussi

Grand Blanc, Le Vasco, Las Aves, Adrien Soleiman, Acid Arab, Radio Elvis, Papooz, Broken Back, Baptiste W. Hamon : ils seront tous de l'édition 2016 des Primeurs de Massy, festival qui se déroule dans la ville du 91 du 26 au 29 octobre. Une belle alternative à Pitchfork pour ceux qui traînent au sud de la capitale.

neuf

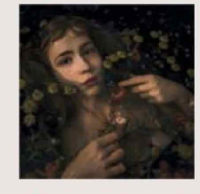


Lince

Déjà croisée avec le groupe We Trust, la Portugaise Sofia Ribeiro se lance en solo avec le projet Lince. Elle vient de publier deux singles, *Call Me Home* et *Earth Space*, qui témoignent déjà de l'ambition de cette voix taillée pour le succès. Mais pas de diva ici : c'est fin et délicat comme on aime.

Naomi Greene

Elle est franco-américaine, a joué dans le film *Bus Palladium* et a posé sa voix sur le dernier album de La Femme. En solo, elle s'exerce depuis l'adolescence mais fait peau neuve avec le single *No Skin*, qui annonce un nouveau départ élégant, entre rock, folk et free jazz.



vintage

Pascal Comelade

Le plus élastique des musiciens français ouvre ses archives avec la parution d'un coffret regroupant 165 titres enregistrés entre 1974 et 2016, pour un bilan d'étape d'une carrière riche en rebondissements, collaborations et astuces sonores en tous genres. Un livret de 60 pages accompagne les six CD, dans un coffret tiré à 1 000 exemplaires contenant un monotype réalisé et signé par Comelade himself.

Rocanrolorama **(coffret 6 CD, Because, le 19 novembre)**

Theater of Hate

Après les relativement obscurs The Pack, Kirk Brandon modifia ses perspectives et entra dans les années 1980 avec ce groupe combatif et combattant, dont le premier album, en 1982, rua dans les brancards du thatchérisme. On en retrouve les hymnes héroïques sur une réédition en trois CD qui contient nombre de bonus, Peel Sessions et titres live.

West World **(Cherry Red, le 25 novembre)**





Tyler Mitchell



Abra(cadabra)

Avec son r'n'b envoûtant et indocile, cette fille de pasteur s'apprête à dévorer le monde. Portrait avant son concert à Paris cette semaine.

Si les enfances tourmentées font des vies fécondes, être fille ou fils de pasteur est un excellent point de départ dans une vie d'artiste. Demandez à Marvin Gaye, Grace Jones ou Abra. La jeune chanteuse, qui enfièvre le r'n'b depuis deux ans, est la fille d'un couple de missionnaires. Née dans le Queens, elle a vécu jusqu'à ses 8 ans à Londres où ses parents ont construit une église, avant de s'installer à Atlanta. Là-bas, son accent british lui vaut quelques plaisanteries : *"Je n'ai jamais eu beaucoup d'amis. Je déménageais trop souvent. Puis j'ai grandi en Angleterre où j'ai appris à parler avec un accent. Alors quand je suis arrivée en Géorgie, où être noir a un sens particulier, ça n'a pas été simple. Mes parents étant très religieux, ils m'interdisaient l'accès à tout ce qui aurait pu me rapprocher des jeunes de mon âge. Je n'avais pas le droit de regarder MTV ou BET... Je me suis longtemps sentie comme une alien."*

Aujourd'hui, Abra (diminutif de Gabrielle) jure que ses parents ont mis de l'eau dans leur vin de messe : *"Mais hors de question de montrer la pochette de mon disque à mon père (on y voit la jeune femme seins nus, à coté d'un cheval blanc). A chaque fois que je rentre à la maison, il me prend la tête : 'Promets-moi de ne jamais devenir comme Nicki Minaj !'"*

Ado, Abra, qui a appris la guitare avec sa mère, balance quelques reprises sur YouTube. Repérée par le label Awful Records, elle sort un ep *(BLQ Velvet)* puis un premier album, *Rose*, entièrement composés dans sa piaule. D'emblée, elle tient à clarifier les rapports de sa clique : *"On met simplement nos ressources en commun : je produis, écris, chante et enregistre toute seule. Mais on prend soin les uns des autres. Si quelqu'un a besoin d'un remix, je suis là. Si Ethereal a besoin d'une chanteuse, je suis là. Quand j'ai eu besoin de mon premier drum kit, Father, le fondateur du label, m'a envoyé ses beats."*

La chanteuse-bidouilleuse, autoproclamée *"duchesse de la darkwave"*, fascine par sa capacité à amalgamer un r'n'b nineties avec une pop vaporeuse et froide, à grands coups de basses 808. On lui trouverait volontiers une filiation avec Neneh Cherry, Janet Jackson ou Aaliyah, mais la belle avoue des influences musicales beaucoup plus craignos : *"J'ai un peu honte de le dire mais Linkin Park a changé ma vie. C'est un truc entre mon frère et moi, c'est le premier groupe qu'on a découvert en dehors de la musique chrétienne. A 15 ans j'écoutais Britney Spears, Destiny's Child, Timbaland... Tout ce qui passait à la radio : Blink-182, Green Day, Metallica... C'est ce que je veux pour ma musique : un beat à la Timberland, les lyrics de Three Days Grace, l'intensité de Linkin Park et la soul d'Aaliyah."*

Sur son dernier ep, *Princess*, Abra chante d'une voix suave ou haletante ses amours toxiques *(Crybaby)*, les clubs moites d'Atlanta ou la lourdeur des mecs comme sur *Big Boi* : *"Tommy Genesis et moi, on a toutes les deux été barmaids. Je lui ai demandé de m'envoyer un freestyle et j'ai produit cette chanson qui raconte ces mecs en club qui arrivent vers nous avec leurs liasses, comme si ça allait nous séduire. Non, bonhomme, je suis une femme indépendante. C'est pas ton pognon qui me donnera envie de baiser avec toi."*

Le soir, on la rejoint dans un bar du Xe arrondissement. Elle nous demande quelques conseils sur la suite de sa carrière, qu'on se garde bien de lui prodiguer. Entre deux bières, on jette le nom de Dev Hynes dans la conversation : *"Je lui ai écrit une lettre pour lui dire que je voudrais travailler avec lui. On doit se rencontrer bientôt. J'espère que ça va se faire."* Nous aussi. Éperdument.

Romain Burrel

concert le 29 octobre à Paris (Pitchfork Music Festival)


Josh Goleman



Hamilton Leithauser + Rostam

I Had a Dream That You Were Mine Glassnote/Caroline

Le crooner des Walkmen rencontre l'ex-claviériste de Vampire Weekend pour un album ludique et surprenant.

A ma gauche, Hamilton Leithauser, voix foudroyante des Walkmen qui poursuit son chemin en solo, depuis que son groupe est en pause pour une durée indéterminée. A ma droite, Rostam, ex-membre multi-instrumentiste de Vampire Weekend (il en était le cofondateur, producteur, claviériste, et écrivait certaines chansons et paroles), qui a annoncé son départ en janvier dernier. Tous les deux ont beau avoir grandi dans la même ville, Washington, ils ne se sont rencontrés qu'en 2008, quand Vampire Weekend a joué en première partie des Walkmen. Ils dévoilent leur première collaboration en 2014 sur *Black Hours*, le premier album solo d'Hamilton qui accueillait Rostam sur deux morceaux.

Après cet essai convainquant, ils décident de signer à quatre mains tout un album. Bien plus qu'un simple mélange de leurs deux groupes, *I Had a Dream That You Were Mine* explore des territoires nouveaux pour l'un comme pour l'autre – par exemple sur *1959*, chanson de clôture, tout droit sortie d'un conte de fées, avec la complicité de la chanteuse Angel Deradoorian (Dirty Projectors). *"On a créé cet album entre juillet 2014 et mars 2016,* explique Rostam, *avec des périodes où on ne se voyait pas, mais l'écriture et l'enregistrement se suivaient de près pour chaque morceau. J'avais envie d'entendre Hamilton sur des guitares acoustiques et une batterie robuste, sur un son à la fois chaleureux et dur."*

Avec une énergie ludique, les deux amis prennent un malin plaisir à jouer dans tous les sens du terme, en utilisant tout ce qui leur passe par la tête : pedal steel, banjo, orgue Hammond, clavecin, harmonica, violon, chœurs doo-wop… Cette richesse instrumentale est un écrin pour la voix si reconnaissable d'Hamilton, ici dans un registre plus léger que ses ténèbres habituelles. *"C'est très utile de travailler avec quelqu'un comme Rostam, qui sait manier les détails subtils,* reconnaît Hamilton. *Parfois, il me conseillait d'essayer une octave plus bas, ou un ton plus doux, alors que je n'y aurais pas pensé."* Espérons que cette rencontre au sommet deviendra une réunion permanente.

Noémie Lecoq

Guillaume Perret

Free

Kakum Records/ Harmonia Mundi

En solitaire, Guillaume Perret s'engage dans un passionnant corps à corps avec son saxophone.

Avec son groupe The Electric Epic, Guillaume Perret faisait, début des années 2010, une entrée fracassante dans le jazz. Après deux albums tout hérissés de fer, Perret aborde avec *Free* un nouvel espace, seul avec ses saxophones, ses effets et son multipiste. Au-delà de la mélodie, réduite ou développée à l'extrême, et des ondes techno-balkaniques ou néoswing qui vibrent çà et là, ce qui saisit dans ces titres enregistrés en one shot, c'est l'engagement constant du corps entier : langue, dents, gorge, ventre et doigts, toute une chair bataille ici, elle halète, hoquète, fouette et jouit longuement. L'impact est phénoménal, non seulement par les atmosphères inquiétantes, violentes ou insouciantes qui s'instaurent, mais plus encore par le caractère indubitablement sexuel, la virilité brûlante qui sous-tend chacune de ces improvisations tentaculaires.

Louis-Julien Nicolaou




Guillaume Perret /Lundi13



Chocolate Genius Inc.

Epilogue 1 : Truth vs Beauty No Format/Sony

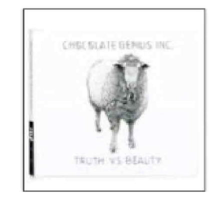
Formidable retour d'un musicien transversal et en lutte éternelle.

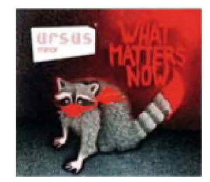
Il y a six ans, Marc Anthony Thompson annonce avec fermeté mettre fin au projet Chocolate Genius Inc., faux collectif mais vrai bande d'amis, qui, dès 1988, tente de jeter un pont (et y parvient la plupart du temps) entre Jeff Buckley et Prince. Puis, celui qui a accompagné Springsteen en tournée ouvre un restaurant, et s'essaie à la composition de musique à programmes.

C'est donc d'un doux parjure que nous gratifie ici le Panaméen, avec un début de la fin *(Epilogue 1)* en treize chansons, stations et passions, qui cernent ce que le garçon pense de la fonction d'artiste : dire le monde dans toute sa crudité, et saisir la beauté par les cheveux *(Truth vs Beauty)*.

Et lui qui, figure émergente de la scène new-yorkaise, s'est entouré au fil des années du guitariste Marc Ribot ou du pianiste John Medeski, a choisi ici, non seulement l'aventure en solitaire, afin de ne pas de nouveau emprunter des sentiers balisés, mais en outre un son volontairement âpre et brut, propre à mettre en valeur un chant protéiforme. Ce qui agrémente encore l'art d'un praticien du jeu de cache-cache (un coup production en grand panoramique, la suivante une simple guitare accompagnée d'un chien qui lape dans une gamelle d'eau, à l'instar du *Detroit* d'ouverture), d'un musicien qui adore brouiller les cartes et les perspectives entre l'intime et le générique. Il est patent qu'un talent aussi subtil mais facile d'approche est rare.

Surtout, de la soul au groove en passant par le folk et le blues, Thompson va bien au-delà du simple sens de la formule (*Breakfast With the Revolutionaries*, sur fond de sirènes de police), en offrant à sa musique une tendresse, un déhanchement, un humour et un lyrisme de chaque instant. Un album de mise en abyme, de contrastes, terriblement américain, mais terriblement internationaliste, aussi. Et un disque indispensable. **Christian Larrède**





Ursus Minor

What Matters Now

Nato/Hope Street

Foutraque et radical, Ursus Minor prend les choses en main pour définir le monde de demain.

"La joie et la colère sont les deux passions de ce mouvement." Saisis au vol lors d'une Nuit debout, ces mots de Serge Quadruppani servent d'incipit – et aussi bien, de définition – au nouvel album d'Ursus Minor, formation au line-up modulable, dont les capacités d'accueil et d'hébergement paraissent infinies. Plus qu'un album d'ailleurs, un objet musical, littéraire, graphique, photographique et contestataire, une manifestation ouverte à tous où rêver, réfléchir et s'exprimer pour façonner de nouveaux devenirs, chimériques ou possibles. En deux albums et 140 pages de livret, le groupe et ses invités (Dominique Pifarély, Le Bénéfice Du Doute...) recueillent les échos les plus contemporains et témoignent, de slogans en coups de crayon, de hurlements anarchiques en grondements de guitare, de jazz en rap, rock, blues et funk, d'une sédition poétique et politique délicieusement libertaire. **L.-J. N.**



House Of Wolves

House of Wolves

Discolexique

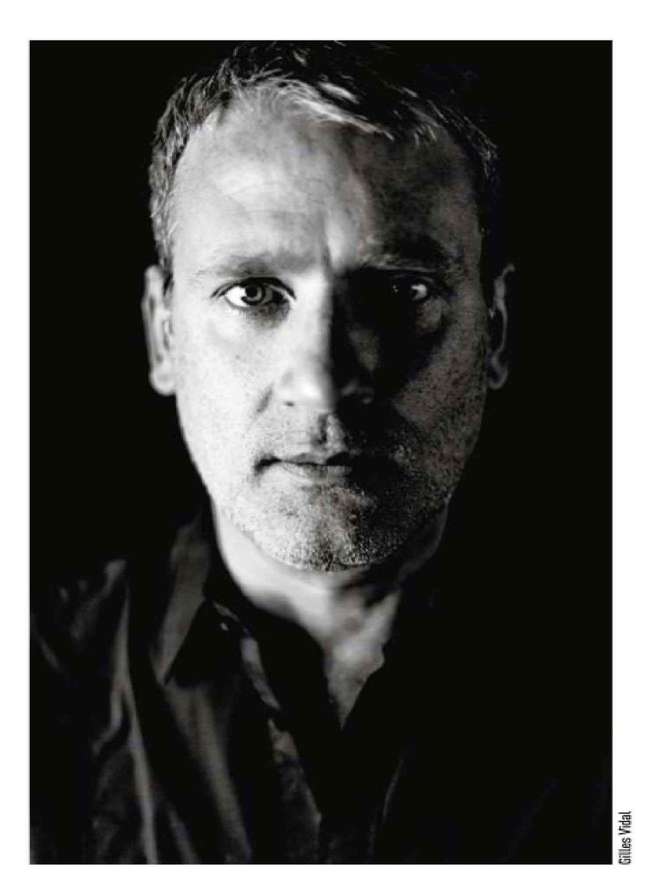
Une voix androgyne illumine une americana de luxe.

Pendant des années, Rey Villalobos a été une sorte de bête de foire du folk et de l'americana, un cow-boy barbu chantant avec la voix affolée d'une pucelle menacée. Sur fond de folk rustique, il baladait sa voix androgyne qui évoquait autant Lana Del Rey (Villalobos) que (Lana Del) Roy Orbison. Pour ce troisième album, l'Américain sort du désert, ou au moins y déniche une oasis fertile. Et cet écrin de luxe, où un quatuor à cordes romantique équilibre parfaitement des guitares plus rugueuses (imaginez un duo Nick Cave/Mazzy Star et allongez-vous), révèle encore plus les possibilités inouïes et inédites de cette voix qui susurre et hurle dans la même intonation. La production fine et profonde de John Morgan Askew (Alela Diane) ne fait qu'accentuer cette singularité, encourageant ces acrobaties entre austérité et raffinement qui font de titres comme *Oh You Little One* quelques-unes des torch-songs les plus hardies et troublantes depuis belle lurette.

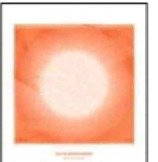
JD Beauvallet



Diana Villalobos



Gilles Vidal



Bertrand Betsch

La Vie apprivoisée

Les Imprudences/Differ-ant

L'un des secrets les mieux gardés de la chanson française prend le pari de l'audace.

On a pu évoquer le petit frère d'Alain Souchon (*Aimez-nous les uns les autres*, ici en écho de *Foule sentimentale*), et, naturellement, l'empreinte marquée de Dominique A. Mais ça, c'était avant : car Betsch l'industrieux (fondateur de labels, romancier, compositeur pour le cinéma), après s'être frotté en grand écart à la chanson lo-fi ou à l'electro-pop, offre ici un dixième album de grand air dans sa tête, et d'atmosphère à gueule d'ange.

Sans doute car il y est entouré de vrais musiciens, avec de vrais morceaux d'inspiration sensible. Mais assurément parce que, jadis un peu monochrome, Betsch offre désormais le kaléidoscope de chansons surfant sur les acquis de l'indie pop, ou des romances au déchirement tzigane, ou des refrains d'amours éternelles sur fond d'orgue de barbarie fantomatique. Chanteur de la confidentialité mais pas de l'eau tiède, il déroule alors d'âpres injonctions (*"Tomber trois fois, trois fois se relever"*), et d'audacieuses harmonies (une chorale, employée à trois reprises). Pour finir, à contre-courant d'une époque de matamores, par solder une existence (*"Le cœur léger de ne plus porter/Ce qui hier pesait si lourd"*), en jouant avec *"une moisson de rêves"*. C'est cela : Betsch nous fait rêver. **Christian Larrède**

■ dès cette semaine ■ nouvelles locations ■ en location

retrouvez plus de dates de concerts dans l'agenda web sur inRocKsLive.com

Abra
28/10 Lyon, 29/10 Paris, Pitchfork Festival

Agar Agar
28/10 Troyes, 16/11 Paris, Petit Bain

Agnes Obel
22/11 Paris, Casino

Angel Olsen
4/11 Paris, Gaîté Lyrique

A-Wa
6/12 Paris, Elysée Montmartre

Basile Di Manski
26/11 Paris, Badaboum

Bon Iver
22/1 Paris, Zénith

C Duncan
26/10 Tourcoing, 27/10 Amiens, 28/10 Paris, Pitchfork Festival

Civil Civic
5/11 Besançon, 15/11 Lyon, 16/11 Strasbourg

Cléa Vincent
6/12 Paris, Maroquinerie

Crystal Castles
2/12 Paris, Elysée Montmartre, 3/12 Bordeaux

Douglas Dare
26/10 Feyzin

Drake
12 et 13/3 Paris, AccorHotels Arena

Emilie & Ogden
27/10 Amiens, 28/10 Roubaix

Fakear
10/11 Paris, Zénith

Les inRocKs Festival
du 17 au 22/11 à Paris, Tourcoing, Bordeaux et Nantes, avec Jagwar Ma, Lescop, Cassius, Tinariwen, Lost Under Heaven, Paradis, Her, Liss, Rat Boy, Juliette Armanet, Palace, Lewis Del Mar, Parcels, Dune, Seratones, Shock Machine, Kiasmos, Let's Eat Grandma, A Giant Dog, Goat Girl...

Flume
16/11 Paris, Zénith

Glass Animals
2/11 Paris, Elysée Montmartre

Grand Blanc
27/10 Castres, 29/10 Massy, 4/11 Quessoy, 5/11 Comines, 11/11 Lorient

Hyphen Hyphen
27/10 Marseille, 3/11 Cognac, 4/11 Bergerac, 5/11 Billère, 11/11 Lorient, 12/11 Saint-Lô, 17/11 Epinal

Jeanne Added
27/10 Reims, 28/10 Cherbourg-Octeville, 4/11 Maubeuge, 5/11 Brainans, 10/11 Quéven, 7, 8 et 9/12 Paris, Elysée Montmartre

Julia Holter
11/11 Paris, Gaîté Lyrique

La Femme
18/11 Bruxelles, 24/11 Grenoble, 25/11 Montpellier, 26/11 Toulon, 27/11 Marseille, 1/12 Le Havre, 2/12 Eaubonne, 9/12 Villeurbanne, 15/12 Lille, 18/01 Rennes

Las Kellies
1/12 Paris, Espace B

Lescop
24/11 Rennes, 2/12 Strasbourg, 3/12 Metz, 9/12 La Rochelle

Local Natives
10/11 Paris, Trianon

Ménage A Trois
26/11 Paris, Badaboum

Mesparrow
26/11 Tours, 2/12 Orléans, 9/12 Maubec, 10/12 Marseille, 17/12 Saint-Nazaire

M.I.A.
27/10 Paris, Pitchfork Festival

Nao
10/11 Paris, Café de la Danse

sélection Inrocks/Fnac

Nick Murphy à Paris, Pitchfork Music Festival
L'Australien Chet Faker est de retour, sa barbe aussi. Seule différence, Nicholas James Murphy officie désormais sous le nom de Nick Murphy. Il dévoilait en septembre le morceau du renouveau, *Fear Less*, une envolée electro ténébreuse, emmenée par des teintes soul et r'n'b. **jeudi 27**

Nicolas Jaar
26/11 Strasbourg, 28/11 Lille, 30/11 Paris, Trianon

Parquet Courts
26/10 Strasbourg, 27/10, Paris, Pitchfork Festival

Part-Time Friends
17/11 Paris, Flèche d'Or

Pégase
28/10 Paris, Flèche d'Or

Pépite
8/11 Paris, Boule Noire, 2/11 Angers, 4/11 Belfort, 5/11 Strasbourg, 9/11 Fontenay-sous-bois

sélection Inrocks/Fnac

Emilie & Ogden à Amiens
Difficile de résister à la douceur ravageuse d'Emilie & Ogden. Une artiste solo qui, accompagnée de sa harpe, est parvenue à attirer l'attention de Patrick Watson et des Barr Brothers. Le dernier ep de cette jeune musicienne touchante, *10 000 Solo*, recueil de titres acoustiques, intimistes et épurés, est sorti fin septembre. **jeudi 27**

Petit Biscuit
26/10 Paris, Elysée Montmartre

Pi Ja Ma
26/10 Paris, Pop-Up du Label

Pitchfork Music Festival
du 27 au 29/10 à Paris, avec M.I.A., Floating Points, Mount Kimbie, Nick Murphy, Flavien Berger, Porches, Parquet Courts...

Poni Hoax
17/11 Strasbourg, 2/2 Rennes, 10/2 Strasbourg

Porches
26/10 Reims

Preoccupations
19/11 Paris, Trabendo

Requin Chagrin
26/10 Paris, Badaboum

Roosevelt
17/11 Paris, Badaboum

Rover
4/11 Béthune, 7/12 Saint-Nazaire

Ryler Walker
9/11 Paris, Espace B

Ry X
28/11 Tourcoing, 1/12 Feyzin, 2/12 Paris, Trabendo

Sampha
25/11 Paris, Café de la danse

Shura
17/11 Paris, Point Ephémère

Slaves
2/11 Paris, Trabendo

Stormzy
8/11 Paris, Trabendo

Suuns
3/11 Annecy, 4/11 Grenoble, 5/11 Poitiers, 6/11 Lyon

Tommy Cash
10/11 Paris, Badaboum

Tommy Genesis
26/10 Paris, Café de la Presse

Toybloïd
5/11 Paris, Maroquinerie

Vincent Delerm
18/11 Versailles, 28, 29 et 30/11 Paris, Cigale, 8/12 Limoges, 15/12 Toulouse, 16/12 Six-Fours-les-Plages

Wilco
16/11 Paris, Casino

aftershow



Chocolate Genius

Maxime de Abreu

MaMA Festival

du 12 au 14 octobre à Paris

Plein de concerts, dont une majorité d'artistes émergents, dans une douzaine de lieux entre Pigalle et Montmartre ? C'est évidemment le MaMA Festival, installé tous les ans à Paris avec plus ou moins de discrétion – sauf chez les pros venus faire leur marché pour les prochains mois. Tellement de pros que, parfois, on se casse le nez à l'entrée de certaines salles trop blindées : exemple avec Aliocha, jeune Canadien autour de qui ça s'excite en ce moment (pas blindée pour rien, la salle). Et sinon, le MaMA est parti dans tous les sens avec Jacques et Fishbach, Mesparrow et Chocolate Genius, Cléa Vincent et Ladylike Lily, Batuk et Talisco, Jupiter & Okwess et Wall Of Death, et c'est toujours soit une cool découverte, soit une cool confirmation. Rendez-vous donc l'année prochaine avec d'autres découvertes et le bilan – allez, prenez les paris – de ceux qui auront cartonné d'ici-là. **Maxime de Abreu**


Catherine Hélie/Gallimard

système du style

Plutôt que de limiter la question du style au seul champ esthétique, Marielle Macé la déplace vers un horizon éthique et politique. Une façon de défendre un rapport au monde plutôt qu'une mise en scène de soi.

Des rubriques "styles" des magazines aux slogans publicitaires des marques de vêtement et de décoration nous invitant à vivre de manière "stylée", l'époque nous rappelle sans cesse que la stylistique de l'existence a la force d'un impératif catégorique. Sans style, l'individu devient un homme sans qualité. Le style renvoie à ce que le philosophe Agamben appelle la *"vie qualifiée"*, par opposition à la *"vie nue"*. Le mot qualifie ainsi nos vies mais cache pourtant trop d'ambivalences et de richesses secrètes pour devoir se limiter à cet horizon exclusif d'une esthétisation du moi et du cadre de vie, telle que le déploie l'idéologie du "lifestyle". Associé généralement à la vie *(life)*, le style convoque aussi une vision du monde.

Dans son brillant essai, *Styles – Critique de nos formes de vie*, Marielle Macé déplace

le style nous dit qu'il n'y a pas "la vie" mais des formes de vie, pas "l'être" mais des manières d'être

la réflexion sur le style en s'attachant aux multiples sens du mot, afin de suggérer que la stylistique de l'existence dépasse la question de l'esthétisation du vivre pour prendre en charge la question plus ample du "comment de la vie". *"Comment vit-on, comment vit-on ici, et là, et tout à fait ailleurs, et toi comment vis-tu, et comment voudrais-tu vivre, et pourrions-nous vivre autrement ?"*, nous précise-t-elle, de sa voix soyeuse. Vidé *"de son caractère monologique, injonctif, commercial"*, le mot style prend ainsi d'autres reliefs.

Spécialiste de littérature française moderne et de *"stylistique stylisticienne"*, Marielle Macé a beaucoup écrit sur l'écriture de l'essai : la *"littérature de diction"* (par opposition à la littérature de fiction) qui est *"un engagement de la pensée dans le style, le style mis au service de la pensée, au service de l'effort pour qualifier le monde, pour observer et juger les choses du monde"*. Son nouveau livre reste traversé par les références aux écrivains attentifs aux formes d'existence et aux conflits qui s'y jouent : ceux qu'elle appelle des *"poètes en colère"* et *"irritables"* – Baudelaire, Rilke, Agee, Pasolini, Ponge, Michaux, Sebald… A son corpus poétique, Marielle Macé entrelace un important corpus philosophique et sociologique : Bourdieu discute avec Ponge, Nietzsche avec Baudelaire, Michaux avec Agamben, Kafka avec Butler, Flaubert avec de Certeau, Proust avec Lévi-Strauss, Barthes avec Bailly, Pasolini avec Foucault…, puisque tous prêtent la même attention aux mots et aux choses, dans un *"double désir de justesse et de justice"*.

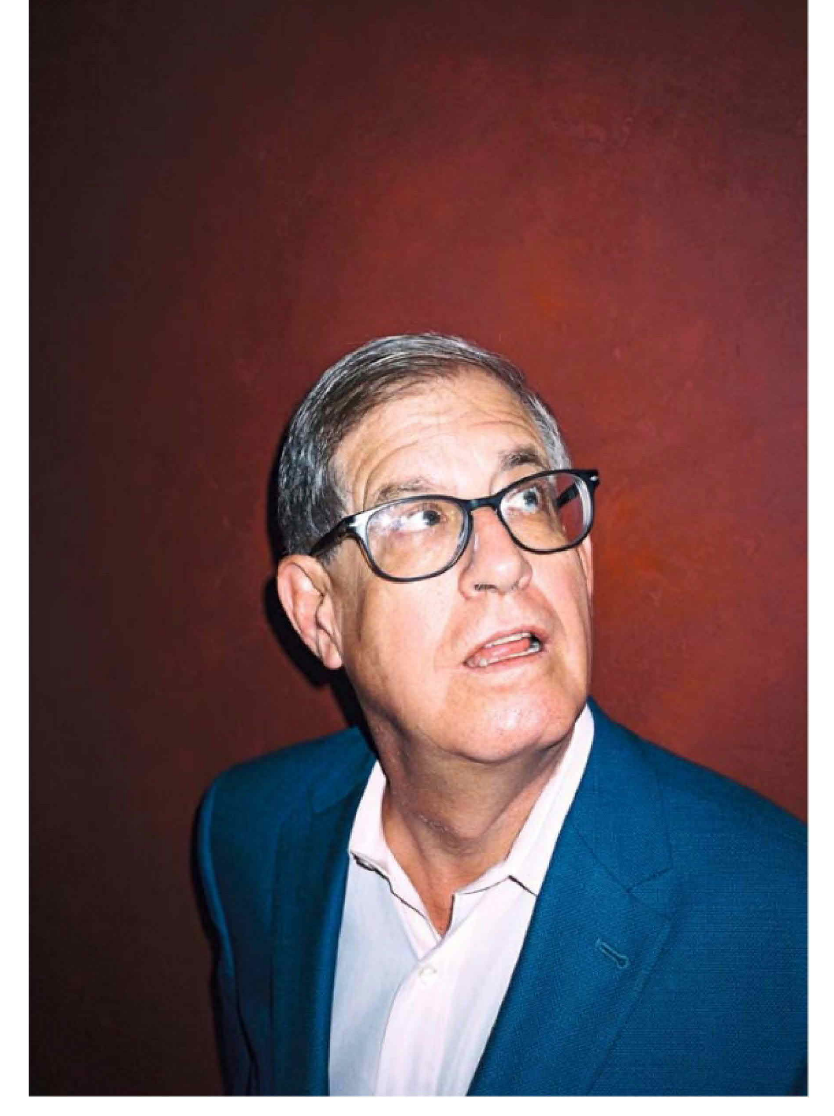
D'une langue franche et subtile, Marielle Macé rappelle que le mot style définit un visage crucial de la modernité, après que Flaubert et Balzac (*Traité de la vie élégante*, paru en 1830) en ont fait un mot fétiche de la littérature, *"presque son nom propre"*. Cartographiant le style selon trois niveaux de signification – *"modalité, distinction et individuation"* –, l'auteur identifie les enjeux multiples qu'il concentre. Comme modalité tout d'abord, le style nous dit qu'il n'y a pas "la vie" mais des formes de vie, pas "l'être" mais des manières d'être. Ce regard modal constitue le cœur de l'approche ethnologique qui étudie les variations des cultures. En tant que distinction, le style est le mot qui désigne des reliefs et des violences de différenciation dans la vie sociale. Avoir une forme, c'est s'écarter d'autres formes, pour mieux signaler ses appartenances (cf. Mauss et Bourdieu). Comme mode d'individuation, enfin, le style renvoie à la volonté de manifester combien on est en lutte sur les formes que l'on veut pour nos vies : la question du *"comment vivre"* devient l'ouverture d'un *"vivre autrement"*. Cet appel à d'autres manières de vivre résonne particulièrement dans notre présent plein de potentiels : un style vibre dans des élans collectifs désirant se soustraire à la mélancolie persistante.

Par des détours et retours successifs, et surtout par des croisements et des intersections habiles, Marielle Macé arrive ainsi à déplacer le style d'une catégorie esthétique vers un concept éthique et politique. Tous les mots dispersés du style qu'elle capte dans son exploration sensible désignent *"ce à quoi l'on veut être attentif"*, c'est-à-dire à des formes de vie et des valeurs qui excèdent le rapport esthétique à soi. Ce que l'auteur nous suggère, c'est combien la question du style n'a d'intérêt que si c'est une force d'interprétation du réel et de potentialité critique.

Riche, intelligent et exigeant, l'essai de Marielle Macé fait du style l'enjeu d'un projet politique indexé à la question de l'attention aux manières de se côtoyer, aux façons d'habiter son corps, son pays, sa langue, aux multiples manières de vivre, y compris celle qui, faute d'exister pleinement, étouffent sous les débris d'un monde décomposé. En définissant "son" style, chacun dit quel monde il soutient. C'est dans cette adresse vers plus loin que soi que se dévoile la beauté du seul style qui compte : celui qui consolide un monde commun contre celui, précieux et imparfait, qui s'en indiffère.

Jean-Marie Durand

Styles – Critique de nos formes de vie (Gallimard), 368 pages, 22 €



le gentleman éditeur

Après avoir publié Jonathan Franzen, Jeffrey Eugenides ou Tom Wolfe, le grand éditeur américain **Jonathan Galassi** prend le risque de publier son premier roman. Sur l'édition US, forcément, avec cruauté et panache.

Directeur de la prestigieuse maison d'édition américaine Farrar, Straus and Giroux, mais aussi poète et traducteur de Leopardi, Jonathan Galassi a attendu d'avoir 65 ans pour passer à l'acte et signer un premier roman. *Muse* a les allures d'un roman à clés qui nous dévoilerait les coulisses aussi glamour que féroces de l'édition US. Ou plutôt de ce qu'elle fut quand il a débuté dans les années 1980. Plusieurs éditeurs vont se faire la guerre autour de la mystérieuse Ida Perkins, une poétesse aussi iconique qu'une rock-star, belle, riche, libre, pour obtenir les droits de son œuvre.

A travers elle, Galassi incarne l'idée d'un graal littéraire, forcément érotique, après lequel courraient éperdument tous les éditeurs dignes de ce nom. Il a aussi le talent d'avoir raconté le milieu littéraire et sa compétition comme une guerre entre gangsters ou un roman d'espionnage.

C'est difficile d'écrire un roman quand on publie des auteurs de la trempe de Jonathan Franzen ou Michel Houellebecq ?

C'était un challenge. J'étais inhibé à cause de tous les écrivains que j'ai publiés. J'aurais aimé le faire plus tôt, car j'ai adoré écrire un roman, mais c'est l'histoire de ma vie : je fais tout au dernier moment ! Il m'a fallu tuer mon instinct d'éditeur, mon esprit critique. Je voulais écrire un portrait élégiaque du monde dans lequel j'ai commencé à travailler *(en 1985 – ndlr)*, puis ça a évolué vers une sorte de fantaisie et de satire.

Qu'avez-vous appris des écrivains avec lesquels vous avez travaillé ?

Je ne pense pas que vous puissiez apprendre des autres, on ne peut pas enseigner l'écriture. Il faut apprendre par soi-même, lire beaucoup pour tout absorber.

Le monde de l'édition new-yorkais est-il aussi romanesque et cruel que vous le décrivez, ?

Il a disparu à présent, mais c'est un monde que j'ai aimé et je voulais lui rendre hommage. Il y a certes une guerre entre les petites maisons d'édition, entre les hommes ; ce genre de compétition existe encore, mais le monde des grandes maisons a changé. A l'époque, ces hommes étaient de purs éditeurs littéraires (en France, je pense à Jérôme Lindon et Gaston Gallimard). Les éditeurs étaient des types fortunés qui voulaient juste s'amuser. Il y a une blague qui dit : "Vous savez comment parvenir à se faire une petite fortune dans l'édition ? – En commençant avec une grosse fortune" ! Ce n'était pas du business mais de l'artisanat. Ida Perkins symbolise cela, c'est l'esprit de la littérature, l'essence de l'art.

Et aujourd'hui ?

Ça a commencé à changer progressivement depuis les années 1960, quand le Président a mis beaucoup d'argent dans les livres scolaires – tous les éditeurs se sont mis à les publier. On a alors assisté à la naissance de grands groupes. Les gens pensent que FS & G est indépendant, mais en fait nous appartenons à un groupe allemand depuis vingt ans. Aujourd'hui, Random House et Penguin gâchent un peu le jeu car ils ont des moyens énormes, et ça devient plus dur, et moins drôle, pour nous. Au début, je me souviens avoir acheté *Virgin Suicides* d'Eugenides pour 40 000 dollars. Aujourd'hui, ce ne serait plus possible.

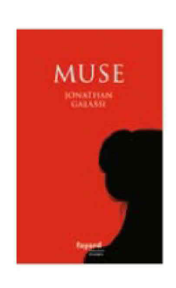
Votre plus grand moment

Quand j'ai lu le premier livre de Jonathan Franzen, *The Twenty-Seventh City* (La Vingt-Septième Ville *pour l'édition française – ndlr)*.

Le pire ?

Quand je dois me séparer d'un collaborateur ou quand un écrivain nous quitte, ce qui est arrivé avec Tom Wolfe.

propos recueillis par Nelly Kaprièlian photo Frankie & Nikki pour Les Inrockuptibles



Muse (Fayard), traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Anne Damour, 272 pages, 20,90 €

mosaïque israélienne

Orly Castel-Bloom raconte une histoire familiale pour mieux sonder la diversité israélienne d'aujourd'hui.



Reli Avrahami

"Il a dit qu'il viendrait en tracteur à travers champs." Les années 1960, en Israël. Viviane attend Charlie qui travaille dans le kibboutz, ils vont se marier. Ainsi débute le nouveau roman d'Orly Castel-Bloom, auteur particulièrement douée pour donner vie à des personnages inoubliables. Charlie et ses frères, Viviane et sa mère, les belles-sœurs, constituent les Castil, famille juive qui au début du XXe siècle vivait en Egypte.

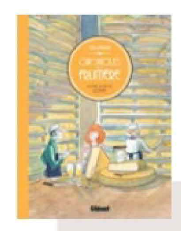
Au Caire, Charlie et ses frères, militants de gauche, ont manifesté contre le roi Farouk. Ils doivent pourtant quitter le pays à l'arrivée de Nasser. Israël leur tend les bras et c'est plein d'enthousiasme qu'ils s'installent dans un kibboutz. D'où ils seront chassés pour raisons politiques. Les communistes sont en effet considérés comme des *"résistants soviétiques antisionistes"*. Une nouvelle expulsion vécue dans la douleur, mais qu'à cela ne tienne, une autre vie commence, à Tel Aviv ou ailleurs.

D'arrivées en départs se succèdent mariages et naissances. L'écrivaine cheffe d'orchestre fait naître d'un détail chaque personnage, nous passionne pour leurs démêlés familiaux. Elle sait créer des scènes pleines d'humour, repas bruyants, secrets chuchotés ou disputes. Et à travers ces quelques vies nous offre son regard, critique et lucide, sur la construction d'Israël. Elle remonte aussi dans l'histoire des Castil, jusqu'à l'époque lointaine où ils ont été mis au ban de l'Espagne catholique.

Orly Castel-Bloom a construit ici son propre roman familial, car c'est bien de son arbre généalogique qu'elle s'est inspirée. On la devine d'ailleurs, enfant, ado puis jeune femme devenue écrivaine, observatrice et silencieuse, toujours simplement désignée sous le sobriquet de *"la grande"*, un peu perdue dans cette famille aux caractères bien trempés.

Le livre alors se transforme. Aux récits des fondateurs s'ajoutent ceux de toutes sortes de gens, voisins, amies, commerçants, qui peuplent la vie de *"la grande"*. Et comme dans ses précédents romans, Orly Castel-Bloom raconte la diversité d'Israël aujourd'hui. **Sylvie Tanette**

Le Roman égyptien
(Actes Sud), traduit de l'hébreu par Rosie Pinhas-Delpuech, 208 pages, 19,80 €



Fred Bernard

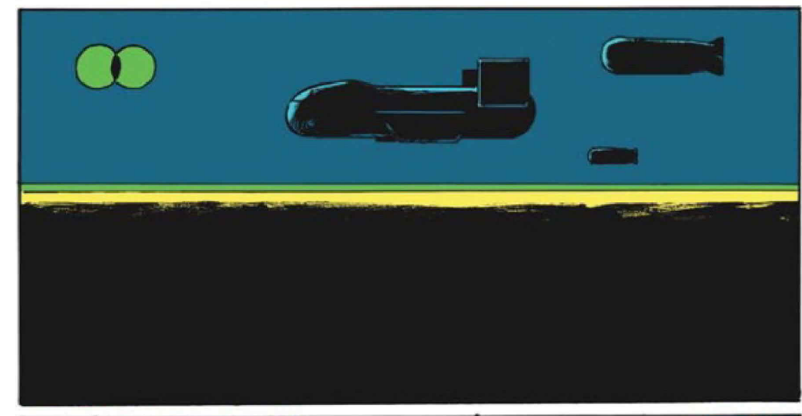
Chroniques de la fruitière – Voyage au pays du comté

Glénat, 152 pages, 19,50 €

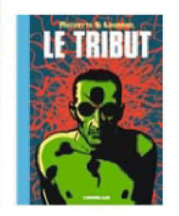
Après *Chroniques de la vigne*, l'auteur passe au comté. Avec le même talent.

Comme ses *Chroniques de la vigne "ont bien marché, jusqu'en Chine et au Japon"* (sic), Fred Bernard se voit proposer par son éditeur de faire un reportage sur le comté. Malgré cette motivation un peu mercantile (mais avouée), ce projet se révèle passionnant et d'une formidable humanité. Fred Bernard est parti sur les traces des acteurs de la filière, de l'éleveur à la sportive sponsorisée, des collecteurs de lait aux affineurs ; il a observé, dégusté, questionné. Regorgeant de détails et d'anecdotes sur ce fromage AOP dont la production est entièrement artisanale, *Chroniques...* permet à l'auteur de dresser les portraits de passionnés et de souligner l'importance d'une agriculture durable. D'un dessin à la fois naïf et poétique, il rend hommage à la beauté de la région avec des doubles planches bucoliques. Avec une mention spéciale pour le petit clin d'œil au magazine des amoureux de la nature *La Hulotte*, avec lequel cet album partage rigueur documentaire et humour attachant. **A.-C. N.**









charbon ardent

Avec *Le Tribut*, **Benjamin Legrand et Jean-Marc Rochette** reprennent et poursuivent une saga entamée il y a vingt ans. Les auteurs du *Transperceneige* livrent ici un album sombre à l'esthétique minérale.

En 1994, cinq ans avant de reprendre avec lui *Le Transperceneige* qu'il avait créé avec Jacques Lob, Jean-Marc Rochette s'associait déjà à Benjamin Legrand pour imaginer une grande fresque de science-fiction, *L'Or et l'Esprit*. Un premier épisode, *Le Tribut*, paraît en feuilleton dans *(A Suivre)* puis en album. Publiée l'année suivante dans le même magazine, sa suite, *L'Aigle de Lafcadio*, ne sera en revanche jamais reprise en album. Les éditions Cornélius proposent aujourd'hui l'intégrale de cette rare saga sous le titre *Le Tribut*, avec des couleurs entièrement révisées et augmentée d'une conclusion spécialement réalisée par les auteurs.

Alors que les humains sont en guerre contre un ennemi invisible, seulement désigné par "les autres", des soldats et une scientifique sont envoyés sur Deux Lunes, une planète aux conditions climatiques difficiles et à la nature hostile, à la recherche d'une nouvelle source d'énergie. Lorsque celle-ci s'avère émaner des créatures peuplant Deux Lunes, la hiérarchie militaire n'hésite pas à les sacrifier, ainsi que l'un des hommes de la mission, le lieutenant Gaviero, qui devient une sorte de cobaye. Mais celui-ci ne se prête pas au jeu...

Dès les premières pages en bichromie noire et bleue, où des soldats casqués avancent sous une pluie battante, on est plongé dans une atmosphère étouffante, angoissante, au cœur de l'action – et des ténèbres. Survie, lutte de pouvoirs, violence, cupidité, manipulation (thèmes que l'on retrouve dans *Le Transperceneige*), mais aussi respect de l'autre et de la nature sont au centre de ce récit sombre et complexe.

Dans *Le Tribut*, pas de technologie ultrasophistiquée, pas d'extraterrestres spectaculaires. Au contraire, on y trouve des planètes qui ressemblent à la nôtre en plus désolées, en plus vides, des créatures fragiles, une faune et une flore inhospitalières mais indispensables. Avec des cases panoramiques, un trait alternant l'impressionnisme des paysages et le réalisme des personnages, et une utilisation intelligente des couleurs – magnifiques monochromes aux teintes changeantes selon le climat –, l'esthétique minérale du *Tribut* sied à cette histoire désenchantée, rapportée en voix off par le lieutenant Gaviero, pour lequel Legrand compose un texte d'une grande justesse, entre rage froide et humanité.

L'épilogue inédit relie les fils laissés en suspens il y a vingt ans, mais on regrette sa concision – on n'aurait pas boudé quelques développements supplémentaires sous le beau trait aujourd'hui plus charbonneux de Rochette. **Anne-Claire Norot**

Le Tribut (Cornélius), 160 pages, 29,50 €



Simon Gosselin

Vania fortissimo

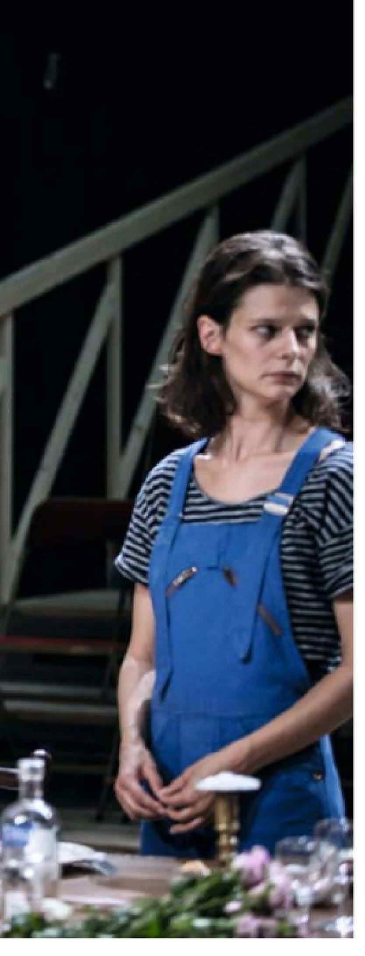
Avec la troupe d'exception du Français, **Julie Deliquet** transforme la petite musique tchekhovienne en une rapsodie tumultueuse où la lucidité des propos ne résiste pas longtemps au chaos des sentiments.

Au regard des questions soulevées par Tchekhov voici déjà près de cent vingt ans, *Oncle Vania* est une leçon d'humilité pour les penseurs d'aujourd'hui. La prétendue modernité de nos débats se prend sérieusement du plomb dans l'aile au fil de ces *"Scènes de la vie à la campagne en quatre actes"* se déroulant dans une propriété perdue au fin fond de la Russie des tsars. Du côté du sociétal, la pièce aborde sans fausse pudeur le sujet de la famille recomposée. Du côté de notre avenir sur Terre et des dangers d'un changement climatique, elle alerte avec autant de clarté sur notre inconséquence en matière d'écologie en prêchant la nécessaire protection des forêts et celle des espèces sauvages qui y vivent.

Toute honte bue pour notre siècle qui a mis tant de temps à rattraper les préoccupations des personnages de Tchekhov, c'est donc avec le plus grand naturel et sans qu'il soit nécessaire d'appuyer sur le trait de l'actualité du propos que Julie Deliquet lance avec une belle maestria les acteurs de la Comédie-Française dans une autre bataille, celle des amours impossibles et des ego démesurés. Une manière de glorifier le chaos de la vie via le talent de ses interprètes hors pair.

Transformant son plateau en une agora intime, Julie Deliquet installe les spectateurs de part et d'autre de la scène. Sous la charpente de bois clair du Vieux-Colombier, une table dressée flanquée de quelques meubles suffit à planter le décor. On reste subjugué par la folle incarnation que nous offre Hervé Pierre dans le rôle d'Alexandre, le professeur à la retraite. Maître de maison aussi drôle qu'hystérique, ses frasques rendent crédible la fascination qu'il exerce sur sa femme, Florence Viala, l'irrésistible Elena qui fut son étudiante et pourrait passer pour sa fille.

Sa seule présence va mettre le feu aux poudres. Anna Cervinka, qui joue Sophia, la vraie fille d'Alexandre, espère s'en faire une amie… Tandis que tous les hommes sont sous son charme, de Laurent



Stéphane Varupenne, Laurent Stocker, Florence Viala et Anna Cervinka

Stocker en Vania plus terrien que jamais à Stéphane Varupenne, totalement craquant dans le rôle d'Astrov, le médecin de la famille. Dans cette ambiance électrique, chaque scène devient un morceau d'anthologie comme celle, si violente, où Dominique Blanc, éblouissante dans le rôle de la mère de Vania, subit la colère injuste de son fils. La grandeur de la mise en scène de Julie Deliquet est alors de montrer comment ceux qui avaient touché du doigt les problèmes de la planète se laissent déborder par le trop-plein de leurs sentiments. Tchekhov joué ainsi fortissimo s'avère d'une cruauté sans pareille. **Patrick Sourd**

Vania d'après *Oncle Vania* d'Anton Tchekhov, mise en scène Julie Deliquet, avec Florence Viala, Laurent Stocker, Hervé Pierre, Stéphane Varupenne, Noam Morgensztern, Anna Cervinka, Dominique Blanc, jusqu'au 6 novembre au Théâtre du Vieux-Colombier, Paris VI[e]

l'enfer du paradis

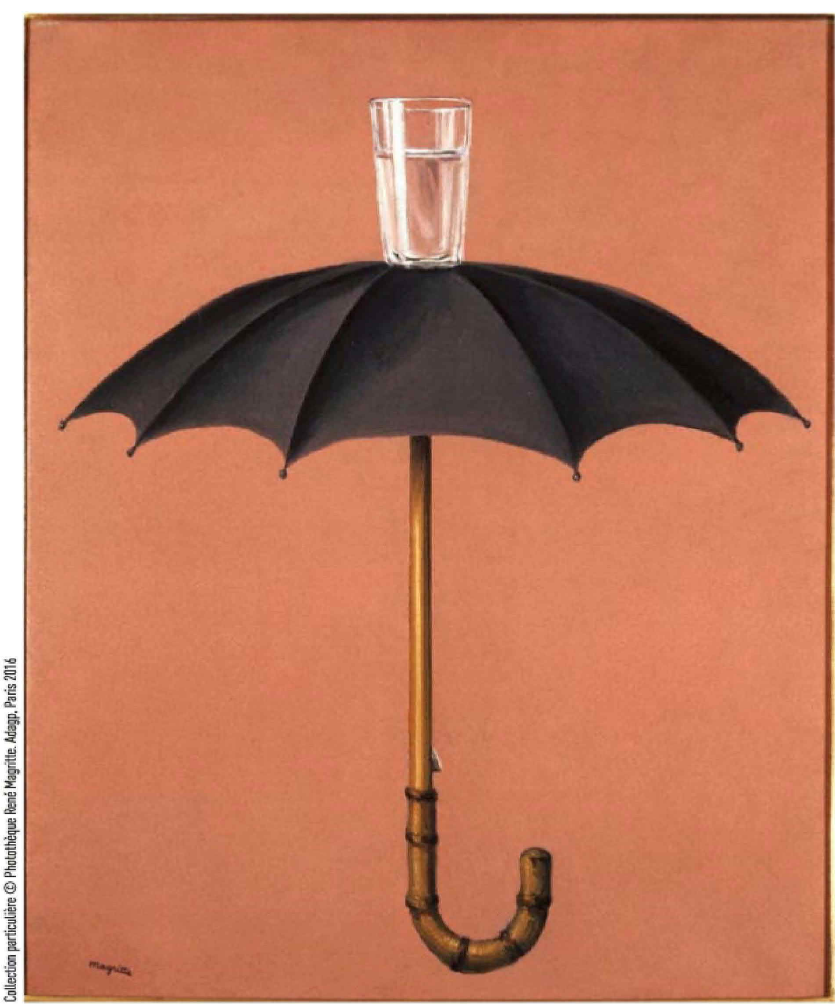
Avec *Angelus Novus*, Sylvain Creuzevault renverse le mythe de Faust et redessine les contours de l'enfer.

A l'instar de ce qu'il souhaite mettre en jeu dans *Angelus Novus* – *"il s'agit peut-être d'écrire un Faust contre son propre mythe, un AntiFaust"* –, Sylvain Creuzevault écrit une nouvelle page de sa recherche théâtrale, un anti-Creuzevault. C'est que le metteur en scène est passé par la Fonderie et a visiblement été touché par la grâce de François Tanguy, l'adresse est claire et directe. Fini le parlé-joué boursouflé, comme dans *Notre terreur* ou la saga socio-politico-historico-théâtrale comme dans *Le Capital et son singe*, Creuzevault opère un revirement esthétique et, avec *Angelus Novus*, soigne les images et tente l'aventure poétique.

Partant du postulat que désormais *"la société marchande fait du savoir un pouvoir et une solitude"*, une marchandise en somme, Creuzevault renverse le mythe de Faust, qui ne pouvant plus devenir ce qu'il n'est pas est contraint de devenir lui-même. Ainsi, il démultiplie la figure de Faust et croise trois trames dramaturgiques : celle d'un docteur en neurologie, d'un compositeur chef d'orchestre et d'une biologiste généticienne. L'aventure est épique. Si l'on tente de se raccrocher à des bouts d'histoire, le bon sens est constamment mis en déroute et c'est ailleurs qu'il faut chercher les clefs de cette fresque méphistophélique, dans les images composées avec une attention méticuleuse et souvent d'une grande beauté, dans des sensations troublantes qui, déjouant l'ennui premier, offrent de belles échappées vers des rêveries cauchemardesques.

Et il y a les actrices : Evelyne Didi, évidemment, Servane Ducorps, Amandine Pudlo et Alyzée Soudet, magnifique chrysalide qui semble naître au théâtre comme elle naît au spectacle. Cette fable sur l'aporie du savoir est lourde d'enseignements, cryptique trop souvent, parcourue encore d'un certain esprit potache, ce qu'il reste de Creuzevault avant qu'il ne devienne l'anti-lui-même, mais tentant l'aventure d'un nouveau langage. L'enfer n'est plus, il est partout. **Hervé Pons**

Angelus Novus du 2 novembre au 4 décembre au Théâtre national de la Colline, Paris XX[e], dans le cadre du Festival d'Automne à Paris



Les Vacances de Hegel **(1958)**

les images et les choses

Magritte disait peindre des idées, plutôt que des formes. Au Centre Pompidou, l'exposition *La Trahison des images* s'appuie sur cette approche pour établir le dialogue entre l'œuvre du peintre et la philosophie.

Un chapeau melon. Quoi de plus banal ? On imagine la scène. Lors d'une partie de Pictionary, s'il avait fallu dessiner la banalité, sans doute aurait-on représenté précisément cela : un chapeau melon. Mais méfiance. Qu'est-ce qui nous garantit que la représentation de ce couvre-chef ne se transforme pas, à la nuit tombée, en tout autre chose ? Qu'il ne laisse pas place à une pomme, une pipe, ou encore une colombe ? Ça ne serait pas la première fois. C'est arrivé à d'autres, qui en ont d'ailleurs témoigné : *"Une nuit de 1936, je m'éveillais dans une chambre où l'on avait placé une cage et son oiseau endormi. Une magnifique erreur me fit voir dans la cage l'oiseau disparu et remplacé par un œuf."* La formule est de Magritte et il en fera un tableau, *Les Affinités électives*.

De ce *"secret poétique étonnant"*, le peintre belge, né en 1898, fera la clef de son système de représentation. Non pas, comme ses confrères du surréalisme français, la rencontre fortuite de deux objets que tout oppose, mais une subtile dialectique entre des réalités proches mais a priori inconciliables : le naturel et l'artificiel, l'intérieur et l'extérieur, le contenant et le contenu, la caverne et le ciel ouvert, et, a-t-on envie d'ajouter, la poule et l'œuf.

"Magritte montre la réalité pour ce qu'elle est, à savoir une illusion"
Bernard Marcadé

A la base du système pictural de Magritte, il y a donc une dialectique, mais aussi une équation à trois termes : l'image, le mot et la lumière, dont il reconfigurera sans relâche les rapports afin d'arracher le sensible à la condamnation de la philosophie. Ce Magritte-là, le Magritte philosophe, est celui que met à l'honneur le Centre Pompidou. Avec *La Trahison des images*, Didier Ottinger, commissaire de l'exposition, prend le parti d'échapper à la logique chronologique afin de confronter les éléments récurrents de son vocabulaire plastique (flammes, rideaux, ombres, mots…) aux *"grands récits philosophiques ou mythiques d'invention de la peinture qui ont servi de base aux textes de philosophie classique"*.

Dès 1923, Magritte éclairait le sens de son geste : *"La forme ne m'intéresse pas, je peins des idées."* Outre de peindre des idées, il en lisait les exposés. Après avoir lu par exemple *Les Mots et les Choses* de Michel Foucault en 1966, il écrivit au philosophe une lettre magnifique, ici exposée, où il lui reproche de faire une confusion entre ressemblance et similitude ; une lettre qui poussera Foucault à répondre en écrivant, en 1973, *Ceci n'est pas une pipe* (formule inscrite sur l'une des toiles les plus célèbres de Magritte, *La Trahison des images*).

Outre de l'intéresser au plus près dans sa vie quotidienne, la pensée vibre dans la majorité des toiles de Magritte. Jusqu'à en assumer le poids dans leur intitulé même, comme *Les Vacances de Hegel*, représentant un verre sur un parapluie. *"Un titre un peu ironique*, précise Bernard Marcadé, auteur de deux monographies consacrées au peintre, *puisqu'il demande à Hegel d'aller prendre des vacances !"* Avec la possibilité de l'eau qui tombe, le critique d'art observe : *"On se protège de soi-même, la dialectique hégélienne englobe ici toutes les contradictions."* La pensée, contenue dans la peinture, *"reconnaît le négatif pour mieux le contrôler et le désamorcer"*.

Comme le souligne la philosophe Barbara Cassin dans le catalogue de l'expo, Magritte *"veut peindre l'image de la ressemblance"*, c'est-à-dire l'écho inversé de l'allégorie platonicienne de la caverne et du statut qu'il réserve à la peinture : une image d'image. Son génie se situe dans cette volonté de peindre la ressemblance plutôt que des objets. *"Peindre la peinture"*, résume Barbara Cassin.

Que les images trahissent, voilà leur force. Pour Bernard Marcadé, *"Magritte montre la réalité pour ce qu'elle est, à savoir une illusion, mais il fait de l'illusion la fondation même de la pensée. Ce qui est intéressant chez lui, c'est la manière dont il a défendu l'idée d'une pensée visible, dans ses tableaux mais aussi dans sa correspondance avec des philosophes : Alphonse de Waelhens, commentateur d'Heidegger et de Merleau-Ponty dès les années 1950, puis de Foucault à la fin de la décennie suivante. Or chez les philosophes, il y a toujours eu cette volonté de se rendre maître de l'image – mis à part peut-être Nietzsche, qui, lui, a fait très tôt le deuil de la vérité."*

Magritte est donc un matérialiste convaincu, et son opposition à la pensée de l'invisible reste un de ses points de discorde avec les surréalistes français – André Breton, qui l'adoubera puis le reniera. *"L'invisible ne l'intéresse pas, mais demeure toujours chez lui le mystère"*, précise Bernard Marcadé avant de tomber en arrêt devant *La Clé des champs*. *"C'est l'un de mes tableaux favoris. La fenêtre ouverte sur le monde fait référence à la métaphore traditionnelle de la peinture telle que l'a définie Leon Battista Alberti à la Renaissance dans son traité* De pictura. *Ici, on a bien une fenêtre et une peinture, mais derrière, la réalité résiste : la vitre brisée au sol porte encore les traces du paysage. C'est à la fois drôle et très normal."* La normalité, justement, cette manière plate et comme standardisée de peindre d'où a été évacuée toute trace d'exécution. Le *"conformisme tactique"*, Bernard Marcadé en a fait l'un des éléments centraux de son approche du peintre. *"En 1927, Magritte décide de 'peindre normalement'. Il n'a eu de cesse de clamer que la peinture l'ennuyait, et d'ailleurs, il peint dans sa cuisine : il ne veut surtout pas adopter la posture du grand artiste romantique dans son atelier. C'est en quelque sorte l'anti-Picasso."* Anti-Picasso, certes, mais fascinant, comme le démontre l'approche stimulante de Didier Ottinger.
Ingrid Luquet-Gad et Jean-Marie Durand

René Magritte – La Trahison des images, jusqu'au 23 janvier, Centre Pompidou, Paris IVe

"Buisson n'est pas un intellectuel mais un idéologue d'extrême droite"

De leur livre *Le Mauvais Génie de Nicolas Sarkozy*, Ariane Chemin et Vanessa Schneider ont tiré un documentaire réalisé par Tancrède Ramonet. Retour avec la première sur le parcours d'un homme secret qui a su faire pénétrer ses thèses ultraréactionnaires dans la société.


France 3

Votre documentaire est diffusé alors que Patrick Buisson semble marginalisé depuis le scandale des enregistrements. Pourquoi adapter votre livre à la télévision ?

Ariane Chemin – C'est France 3 qui nous a fait cette proposition à la sortie de notre livre, *Le Mauvais Génie*. A la vérité, je trouve que Patrick Buisson est moins marginalisé qu'il y a deux ans. Je suis assez stupéfaite de l'accueil qu'a reçu son livre *La Cause du peuple*. On évoque cet ouvrage en oubliant qui parle : un homme mis en examen dans l'affaire des sondages de l'Elysée. Grâce à ce livre, il est repassé des pages justice aux pages politique des journaux– et s'est même remis à analyser les enquêtes d'opinion un court moment sur une chaîne de télévision… Henri Guaino le dit dans le film, Patrick Buisson ne disparaît jamais et n'a cessé de rebondir, trouvant à chaque fois une nouvelle marionnette pour faire passer ses idées.

Au-delà de l'aspect règlement de comptes avec Nicolas Sarkozy, le livre de Patrick Buisson ne le rend-il pas plus influent qu'avant ? On peut imaginer que les futures générations de droite s'en servent comme d'un prêt-à penser pour de nouvelles victoires électorales…

Rappelons que ce livre lui sert d'abord d'alibi : après avoir juré qu'il n'avait rien enregistré, son avocat a ensuite expliqué que le magnéto s'était mis en marche tout seul. Il a donc avancé que toutes ces bandes servaient à écrire un ouvrage sur le quinquennat. C'est à la fois un essai, où il livre ses thèses néomaurrassiennes et ses obsessions (la désastreuse féminisation du pouvoir, le nécessaire retour au passé), une chronique partiale mais intéressante du quinquennat et un livre-vengeance, fait pour tuer symboliquement un homme. Avec Vanessa Schneider, nous rapportons qu'en décembre dernier Patrick Buisson avait confié à des proches : *"Vous me maintenez la tête de Sarkozy hors de l'eau jusqu'à l'automne, j'attaque ensuite avec mon livre…"*

Ce qui est frappant dans votre documentaire, c'est à quel point ce conseiller occulte méprise Sarkozy mais fait preuve de beaucoup de révérence pour Jean-Marie Le Pen ou bien encore Philippe de Villiers. Comment l'expliquer ?

Il n'a jamais estimé Nicolas Sarkozy. Tout a toujours été froid, glacial, sans affect avec lui. Ce n'était pas le cas hier avec Le Pen, ni aujourd'hui encore avec de Villiers, sans doute en raison d'une culture historique et d'un corpus communs. Buisson a flairé et apprécié l'énergie et le côté transgressif de Sarkozy, mais il l'a toujours considéré comme un homme sans culture et une éponge que l'on pouvait *"essorer"*, comme le dit l'un des intervenants du film.

Paradoxalement, vous évoquez assez peu l'influence qu'il a pu avoir au cours de son mandat…

De la même manière que l'on a laissé de côté sa vie personnelle. C'est le parti pris du réalisateur Tancrède Ramonet, qui s'est attaché à la trajectoire d'un homme



Lors du dernier meetingd e Nicolas Sarkozy pendant la campagne présidentielle de2012, le 4 mai aux Sables-d'Olonne

demeuré le même de ses débuts dans un syndicat d'extrême droite à son arrivée à l'Elysée. D'où le rôle très important des archives dans ce film. Patrick Buisson n'aura cessé de prendre en main des hommes politiques successifs, devenant, au final, plus influent que beaucoup de caciques du Front national.

Vous racontez comment il a quitté laborieusement son poste de directeur de *Minute* suite à un scandale d'écoutes. C'est le fil rouge de sa vie, les enregistrements secrets…

Patrick Buisson a toujours pratiqué l'enregistrement clandestin. Ses collègues de *Minute* racontent que lorsqu'il allait interviewer Charles Pasqua, un magnéto était dissimulé dans sa poche. Il a filmé l'enterrement de son frère. C'est une forme de paranoïa, pathologie fréquente à l'extrême droite, l'outil des maîtres-chanteurs, aussi. Il n'aurait pas eu besoin de se cacher en demandant à se laver les mains dans le cabinet des toilettes de l'Elysée avant d'actionner son magnéto. Il n'était pas contraint non plus d'enregistrer des discussions en voiture avec Jean-Michel Goudard *(conseiller de Nicolas Sarkozy mis en examen dans l'affaire des sondages – ndlr)*.

On se rend compte à travers votre documentaire que Patrick Buisson s'est servi d'emplois divers (journaliste, politologue…) pour diffuser ses idées…

Historien, aussi. Patrick Buisson est un adepte d'Antonio Gramsci, ce théoricien communiste italien qui pensait que le pouvoir se conquiert par la culture. Quand il rentre à *Minute*, il cherche et débusque des infos, mais il les met au service d'une cause et de unes contre les "socialo-communistes", les Arabes, les Juifs…. Il devient plus tard l'expert en opinion de LCI. Les images de la soirée du second tour de l'élection présidentielle de 2007 sont fascinantes : on voit Patrick Buisson, dont tout le monde ignore encore le rôle auprès du candidat, analyser une campagne qu'il a lui-même dirigée dans l'ombre…

Dans son livre, Patrick Buisson reproche à Sarkozy de *"n'avoir jamais été à la hauteur de la haine qu'il inspirait à ses ennemis"*. Pensez-vous qu'il souhaitait l'instauration d'un régime autoritaire ?

La Ve République ne lui convient pas. Il se présente comme le fils royaliste d'un Camelot du roi *(groupe de choc de l'Action française au début du XXe siècle – ndlr)* et raffole de la phrase de Bernanos : *"En mémoire des grands rêves de notre jeunesse que la vie a humiliés mais que nos fils vengeront peut-être demain."* Nous avons voulu montrer qu'il n'est pas un intellectuel "décomplexé", comme on l'a présenté ces derniers jours, mais bien toujours un idéologue d'extrême-droite.

propos recueillis par David Doucet

documentaire *Patrick Buisson, le mauvais génie* de Tancrède Ramonet, Ariane Chemin et Vanessa Schneider. Jeudi 27, 23 h 35, France 3
livre *Le Mauvais Génie de Nicolas Sarkozy* d'Ariane Chemin et Vanessa Schneider (Pluriel), 352 p., 9 €



une révolution sous l'œil de Pierre Carles

Avec *On revient de loin*, Pierre Carles et Nina Faure mettent à l'épreuve des faits leurs a priori positifs sur le "socialisme du XXI[e] siècle" en **Equateur**. Une incursion aussi rare que précieuse dans un pays qui résiste à l'austérité.

Ce que vit l'Europe en ce moment, c'est du déjà-vu (...). Et je crains que l'Europe ne soit en train de commettre les mêmes erreurs que nous avons commises." Ce 6 novembre 2013, dans le décor pompeux du grand amphithéâtre de la Sorbonne à Paris, Rafael Correa douche l'assistance. Dans un français limpide, le président équatorien (depuis 2007) avertit solennellement ses homologues européens sur la gestion de la crise de la dette. Depuis son élection, il promeut dans son petit pays d'Amérique latine un modèle économique comme alternative à l'austérité : renégociation de la dette, désobéissance au FMI et redistribution des richesses sont au cœur de la "révolution citoyenne" qu'il défend.

Pourtant, l'expérience progressiste équatorienne – qui pourrait être riche d'enseignements dans une Europe en prise aux coupes budgétaires – est passée sous silence dans les médias français. En 2013, seuls *Le Monde diplomatique*, *L'Humanité*, *Le Figaro*, TV5 Monde et RFI ont prêté attention à la visite officielle de quatre jours de cet économiste hétérodoxe formé en Belgique et aux Etats-Unis.

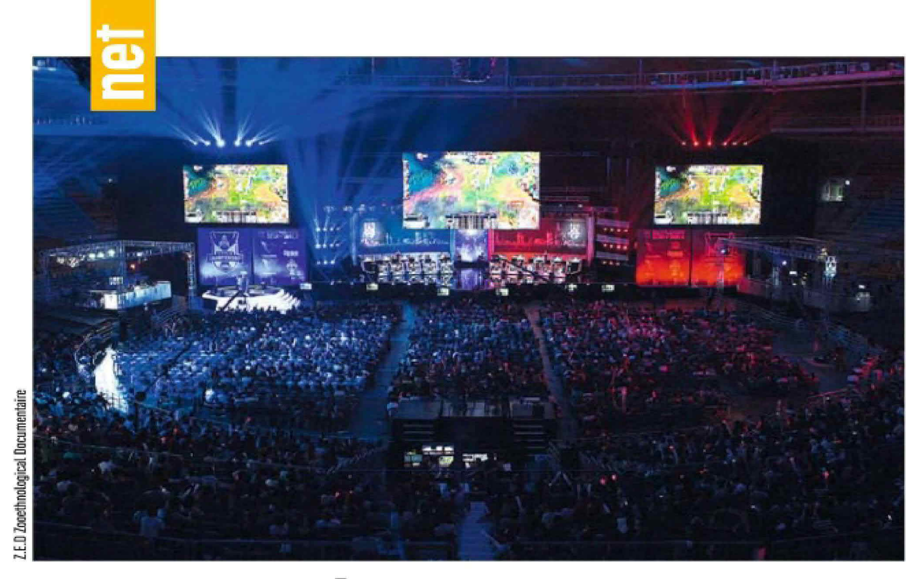
Ce désintérêt médiatique avait inspiré à Pierre Carles (réalisateur bien connu pour ses documentaires urticants : *Pas vu pas pris, Fin de concession*) un premier épisode d'*Opération Correa*, en 2015, intitulé *Les ânes ont soif*. En interrogeant la fine fleur du PAF et de la presse écrite sur l'absence de curiosité à l'égard de ce nouveau héraut du *"socialisme du XXI[e] siècle"*, il avait mis en évidence un unanimisme politique suspect – dans la lignée du film *Les Nouveaux Chiens de garde* (2012) de Gilles Balbastre et Yannick Kergoat ; et suscité cette justification irritée d'Ivan Levaï – qui tenait alors la revue de presse du week-end sur France Inter – à propos des auditeurs : *"On ne fait pas boire un âne qui n'a pas soif."*

Puisque les grands médias audiovisuels s'y refusaient, Pierre Carles et Nina Faure sont allés eux-mêmes prendre le pouls de ce pays en pleine ébullition. *On revient de loin*, deuxième épisode d'*Opération Correa*, est le carnet de bord honnête de deux touristes politiques qui confrontent leurs préjugés clairement positifs à la réalité.

Leurs observations sont plus nuancées que ce qu'ils avaient escompté. Les motifs d'émerveillement sont certes bien réels : le gouvernement d'Alianza Pais (le parti de Correa) a fait approuver par référendum une des constitutions les plus progressistes au monde ; a investi massivement dans le social au détriment du remboursement de la dette ; et a mis en place un impôt sur l'héritage, visant à briser les inégalités d'une société patrimoniale. Mais au cours de leurs pérégrinations et de leurs entretiens (avec le Président lui-même, avec ses ministres et avec des acteurs de la société civile), les deux acolytes s'interrogent sur le quasi-culte de la personnalité voué au Président, son refus d'octroyer le droit à l'avortement – car monsieur est catholique –, ou encore son rapport compliqué aux communautés indigènes, dont l'environnement est bouleversé par l'extractivisme (exploitation industrielle de la nature).

Si certaines de leurs convictions sont ébranlées, il n'en reste pas moins que la révolution citoyenne ouvre le champ des possibles, dans une Europe où l'on répète à satiété qu'il est fermé. **Mathieu Dejean**

On revient de loin – Opération Correa 2 de Pierre Carles et Nina Faure (Fr., 2016, 1 h 41), en salle



Z.E.D Zoethnological Documentaire

le jeu vidéo, un sport bien réel

En suivant trois joueurs de haut niveau, le documentariste Hervé Martin-Delpierre montre, dans un récit haletant, le caractère compétitif de l'e-sport.

Ceci n'est pas un documentaire sur les jeux vidéo… pas exactement. Aussi loin des exercices de légitimation esthétique du médium que des exposés plus ou moins bien intentionnés sur le mythe de l'addiction vidéoludique, *Game Fever* tiendrait plutôt du film d'anticipation… mais légère, car le monde en train d'advenir dans lequel il plonge le spectateur est presque là. La Corée du Sud – où Hervé Martin-Delpierre a promené sa caméra pendant trois ans entre deux escales en Chine ou à Los Angeles –, en tout cas, a sauté le pas : là-bas, avec ses fortunes en jeu et ses diffusions télé, l'e-sport est roi.

L'e-sport (ou sport électronique), c'est la pratique du jeu vidéo dans le cadre d'une compétition. Le documentariste – auteur l'an dernier du remarqué *Daft Punk Unchained et* en 2013 du 52 minutes *Game over* qui effleurait le sujet – aborde le phénomène en suivant trois représentants de son élite mondiale : les Coréens Moon et sOs, et le Chinois Gogoing, respectivement maîtres de *League of Legends*, *Starcraft II* et *Warcraft III*. Le premier doit momentanément tourner le dos à l'e-sport pour cause de service militaire. Le deuxième est un vainqueur qui doute et se met à perdre. L'un et l'autre parviendront-ils à revenir au premier plan ? La réponse est dans *Game Fever*. Gogoing, lui, fait partie de l'équipe OMG qui ose aller défier chez eux les Coréens, rois du *game*. Ce sont ainsi trois destins singuliers de la galaxie e-sport qui s'offrent à nous. Trois parcours qui servent aussi d'entrée dans un univers étonnant (voir par exemple les *gaming houses*, ces cohabitations parfois un rien spartiates de joueurs d'une même équipe sous la surveillance de leur manager) mais à la fois curieusement familier. Car, de l'entraînement aux tournois devant une foule en délire (ou tendue à l'occasion), c'est un récit sportif aux contours finalement assez classiques qui se déploie devant nous, quelque chose comme la grandeur et la décadence, en attendant un éventuel rebond, de quelques champions pas forcément faits pour ça.

La meilleure idée de *Game Fever* est là : plutôt que de plaider pour la reconnaissance de la nature sportive (encore contestée) du jeu vidéo, la faire apparaître comme une évidence par son mode de narration et, des coulisses parfois ternes à la scène illuminée, les codes de sa représentation. Malgré une ou deux petites fautes de goût (dont la présence, en voix off, d'un faux duo de commentateurs), le documentaire parvient par ailleurs à rendre tout ça palpitant. GG. **Erwan Higuinen**

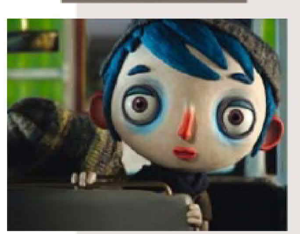
Game Fever documentaire d'Hervé Martin-Delpierre. Mercredi 26, 20 h 50, Canal+

les inrockuptibles est édité par la société les éditions indépendantes, société anonyme au capital de 326 757,51 € 24, rue Saint-Sabin, 75011 Paris nº siret 428 787 188 000 21
tél. 01 42 44 16 16 **fax** 01 42 44 16 00 lesinrocks.com
mail inrocks@inrocks.com ou prenom.nom@inrocks.com
abonnement société Ediis **tél.** 03 44 62 52 35
cppap 1216 c 85912 **dépôt légal** 3e trimestre 2016
actionnaire principal, président Matthieu Pigasse
directeur général et directeur de la publication Frédéric Roblot
rédaction directeur de la rédaction Pierre Siankowski
rédacteurs en chef Jean-Marc Lalanne, JD Beauvallet, Géraldine Sarratia, David Doucet
rédacteurs en chef adjoints Anne Laffeter, Jean-Marie Durand, François-Luc Doyez
secrétaire générale de la rédaction Sophie Ciaccafava
secrétaire générale de la rédaction adjointe Anne-Claire Norot
actu rédacteurs Carole Boinet, Mathieu Dejean, Julien Rebucci, Fanny Marlier, Agathe Auproux **stagiaires** Anne-Charlotte Dancourt, Clémentine Spiler
style Géraldine Sarratia
cinémas Jean-Marc Lalanne, Serge Kaganski, Jean-Baptiste Morain, Vincent Ostria **stagiaires** Alexandre Büyükodabas, Bruno Deruisseau
musiques JD Beauvallet, Christophe Conte, Maxime de Abreu (coordinateur), Azzedine Fall (chef de rubrique sur lesinrocks.com)
stagiaire Morane Aubert
reporters Stéphane Deschamps, Francis Dordor
livres Nelly Kaprièlian
scènes Fabienne Arvers
expos/idées Jean-Marie Durand
médias David Doucet
secrétariat de rédaction chefs d'édition Elisabeth Féret, David Guérin
première sr Stéphanie Damiot **second sr** Fabrice Ménaphron
sr François Rousseau, Christophe Mollo, Laurent Malet, Sylvain Bohy, Olivier Mialet, Dominique Sacco, Maya Roux
maquette directeur artistique Pascal Arvieu
maquettistes Pascale Francès, Christophe Alexandre, Jeanne Delval, Nathalie Petit, Nathalie Coulon
photo chef de service Aurélie Derhee **iconographes** Valérie Perraudin, Caroline de Greef **photographe** Renaud Monfourny
collaborateurs R. Blondeau, R. Burrel, L. Ducré, Frankie & Nikki, M. Hemmerich, E. Higuinen, O. Joyard, C. Larrède, N. Lecoq, I. Luquet-Gad, G. Már, L.-J. Nicolaou, A. Pfeiffer, H. Pons, T. Ribeton, P. Sourd, S. Tanette
publicité publicité culturelle, directrice Cécile Revenu (musiques), tél. 01 42 44 15 32 fax 01 42 44 15 31, Simon Delpirou (cinéma, vidéo, médias) tél. 01 42 44 16 17, Benjamin Cachot (livres, arts, scènes) tél 01 42 44 18 12
coordinateur François Moreau tél. 01 42 44 19 91 fax 01 42 44 15 31
publicité commerciale, directeur Laurent Cantin tél. 01 42 44 19 94
directrice de clientèle Isabelle Albohair tél. 01 42 44 16 69
publicité web Chloé Aron tél. 01 42 44 19 98, Lizanne Danan tél. 01 42 44 19 90 **traffic manager** Stéphane Battu tél. 01 42 44 00 13
développement et nouveaux médias directeurs adjoints Baptiste Vadon (promotion, médias, diversification) tél. 01 42 44 16 07, Laurent Girardot (événements et projets spéciaux) tél. 01 42 44 16 08
assistante Alice de Jode tél. 01 42 44 15 68
assistante promotion presse Anne Jousselin tél. 01 42 44 16 68
responsable éditoriale Marine Normand
projet web et mobile Sébastien Hochart
responsable du système informatique éditorial et développement Christophe Vantyghem **assistance technique** Michaël Samuel
graphisme Dup **assistante** Geneviève Bentkowski-Menais
lesinRocKslab.com responsable Abigaïl Aïnouz
marketing diffusion responsable Julie Sockeel tél. 01 42 44 15 65
chef de projet marketing Victor Tribouillard tél. 01 42 44 00 17
assistante marketing/diffusion Mathilde Kawczynski tél. 01 42 44 16 62
contact agence Destination Média – Didier Devillers et Cédric Vernier tél. 01 56 82 12 06, reseau@destinationmedia.fr
fabrication chef de fabrication Virgile Dalier, avec Gilles Courtois
comptabilité Caroline Vergiat, Patricia Barreira, Elodie Valet
accueil, standard (inrocks@inrocks.com) Geneviève Bentkowski-Menais, Walter Scassolini
impression, gravure, brochage, routage SIEP, ZA Les Marchais, rue des Peupliers, 77590 Bois-le-Roi **distribution** Presstalis
imprimé sur papier produit à partir de fibres issues de forêts gérées durablement, imprimeur ayant le label "imprim'vert", brocheur et routeur utilisant de "l'énergie propre"
abonnement Les Inrockuptibles B1302 60643 Chantilly Cedex abo.lesinrocks@ediis.fr ou 03 44 62 52 35 **tarif France 1 an** : 115 €
fondateurs Christian Fevret, Arnaud Deverre, Serge Kaganski

ACPM OJD

les inRocKuptibles

cinémas



Ma vie de courgette
de Claude Barras
Un orphelin se reconstruit dans un foyer. Une animation sensible, un beau récit d'apprentissage.



Apnée
de Jean-Christophe Meurisse
Un premier film étonnant où souffle la cocasserie caustique de la troupe des Chiens de Navarre.

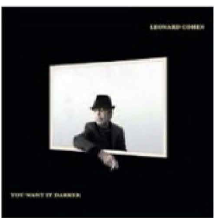


Olli Mäki
de Juho Kuosmanen
Un anti-*Rocky* dans la Finlande des 60's. Un film au charme certain.

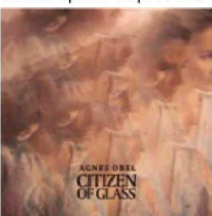


Willy 1er
de Ludovic et Zoran Boukherma, Marielle Gautier et Hugo P. Thomas
Ni misérabilisme ni ironie facile, seulement un gars paumé qui trouve sa place.

musiques



Leonard Cohen
You Want It Darker
A 82 ans, Leonard Cohen semble jeter un dernier regard en arrière. Un album apaisé et profond.



Agnes Obel
Citizen of Glass
Un grand disque sur la transparence requise dans nos sociétés et la nécessité du secret.

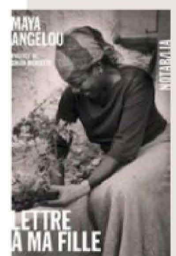


Jupiter Okwess
Troposphere 13
A Kinshasa, Jupiter Bokondji et son groupe font bouillir un melting-pot musical et culturel ultrapopulaire.

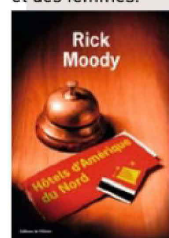


Grèn Sémé
Hors sol
Depuis La Réunion, ce groupe sombre et enragé réinvente un maloya aux airs de Noir Désir.

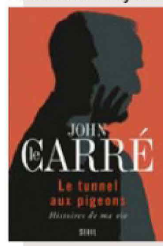
livres



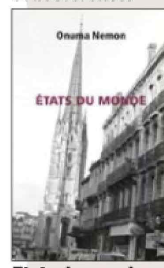
Lettre à ma fille
de Maya Angelou
L'autobiographie de l'une des voix les plus radicales de l'Amérique qui lutta sans relâche pour la dignité des Noirs et des femmes.



Hôtels d'Amérique du Nord
de Rick Moody
Une performance littéraire qui retrace la vie d'un Américain moyen.



Le Tunnel aux pigeons – Histoires de ma vie
de John Le Carré
Le maître du roman d'espionnage se raconte avec humour et irrévérence.



Etats du monde
d'Onuma Nemon
Un livre-objet et une épopée carnavalesque, folle et poétique : un pur chef-d'œuvre.

séries

Easy **Netflix** Créée par une figure du cinéma mumblecore, une série indé bienvenue.
Insecure **OCS City** Adaptée d'une websérie à succès sur une fille *"noire et bizarre"*, une comédie qui évolue loin des clichés.
Transparent **Amazon/OCS City** La saison 3 poursuit son exploration des genres.

guest-list

film
***Roméo + Juliette* de Baz Luhrmann**
J'ai vu ce film en classe, en fin d'année. Je me souviens de la chemise hawaïenne de Roméo, des pistolets, d'une lame argentée. Quand je le revois maintenant, je trouve toujours ça incroyable de rendre aussi futuriste une œuvre aussi ancienne.

livre
***Just Kids* de Patti Smith** J'adore son style d'écriture qui dépeint le New York des années 1970, la vie d'artiste et le passage à l'âge adulte avec des descriptions vraiment uniques. Ça m'a poussé à essayer d'être moi-même et à créer ma propre identité.

album
***What's Going on* de Marvin Gaye** Mon album préféré de tous les temps. Plus qu'un assemblage de chansons, c'est une œuvre d'art complète, avec des paroles qui parlent de l'addiction à la drogue, de la guerre et d'autres problèmes dans le monde. Ça m'a donné envie de chanter ce genre de sujets, et pas simplement parler d'amour.
propos recueillis par Noémie Lecoq

Phil Sharp

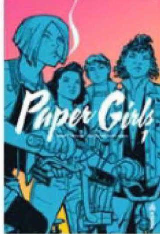
Michael Kiwanuka

Son nouvel album, *Love & Hate*, est disponible. Il sera en concert le 2 novembre à Paris (La Cigale), le 14 à Montpellier, le 18 à Bordeaux, le 20 à Lyon et le 21 à Strasbourg.

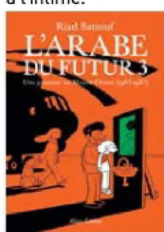
bd



Police lunaire
de Tom Gauld
Le minimalisme a un nouveau maître, pince-sans-rire et britannique.



Paper Girls
de Brian K. Vaughan et Cliff Chiang
Situé dans les années 1980, un étonnant récit où la SF se mêle à l'intime.

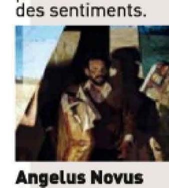


L'Arabe du futur 3
de Riad Sattouf
Dans ce tome 3 toujours aussi brillant, on retrouve un jeune Riad plus au fait du monde des adultes.

scènes



Vania
d'après Tchekhov, mise en scène Julie Deliquet avec Florence Viala
Théâtre du Vieux-Colombier, Paris
Une rapsodie où la lucidité des propos ne résiste pas au chaos des sentiments.



Angelus Novus
écrit et mis en scène par Sylvain Creuzevault
Théâtre Garonne, Toulouse ; La Colline – théâtre national, Paris
L'inversion du mythe de Faust redessine les contours de l'enfer.



Nachlass – Pièces sans personnes
installation du collectif Rimini Protokoll
Hippodrome de Douai
Un ensemble de témoignages émouvants sur ce que l'on laisse après sa mort.

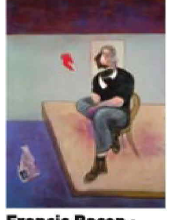
expos



Carte blanche à Tino Sehgal
Palais de Tokyo, Paris
L'inclassable Tino Sehgal propose une expo où il n'y a rien à voir mais tout à expérimenter.



Soulèvements
Musée du Jeu de Paume, Paris
Le philosophe et historien de l'art Georges Didi-Huberman dessine un panorama sensible des foules en lutte.



Francis Bacon : de Picasso à Vélasquez
Musée Guggenheim, Bilbao
La consécration d'un classique absolu, héritier reconnaissant et inventeur subversif.

jeux sur inROCKS.com



Virginia
PS4, Xbox One, Mac et PC
Un sidérant voyage aux frontières du récit interactif. La sensation indé du moment.

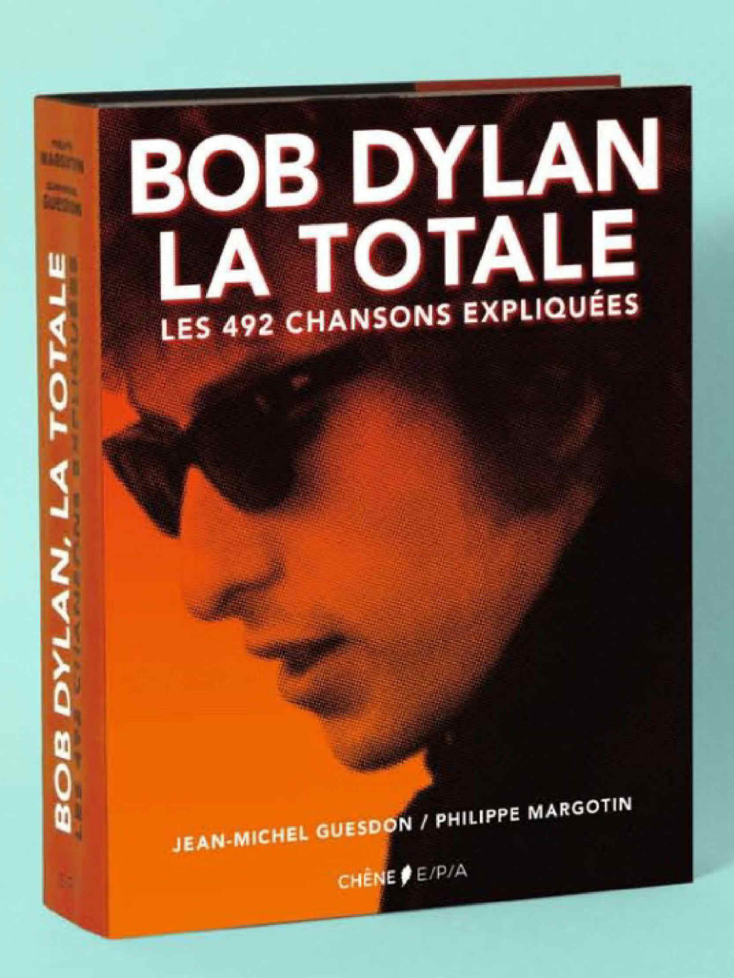


No Man's Sky
PS4 et PC
Découvrez des milliards de planètes, toutes plus sublimes les unes que les autres, dans le plus beau jeu du monde.



Fifa 17
PS3, PS4, Xbox 360, Xbox One et PC
L'édition 2017 de la reine des simulations de foot fait sa (petite) révolution.





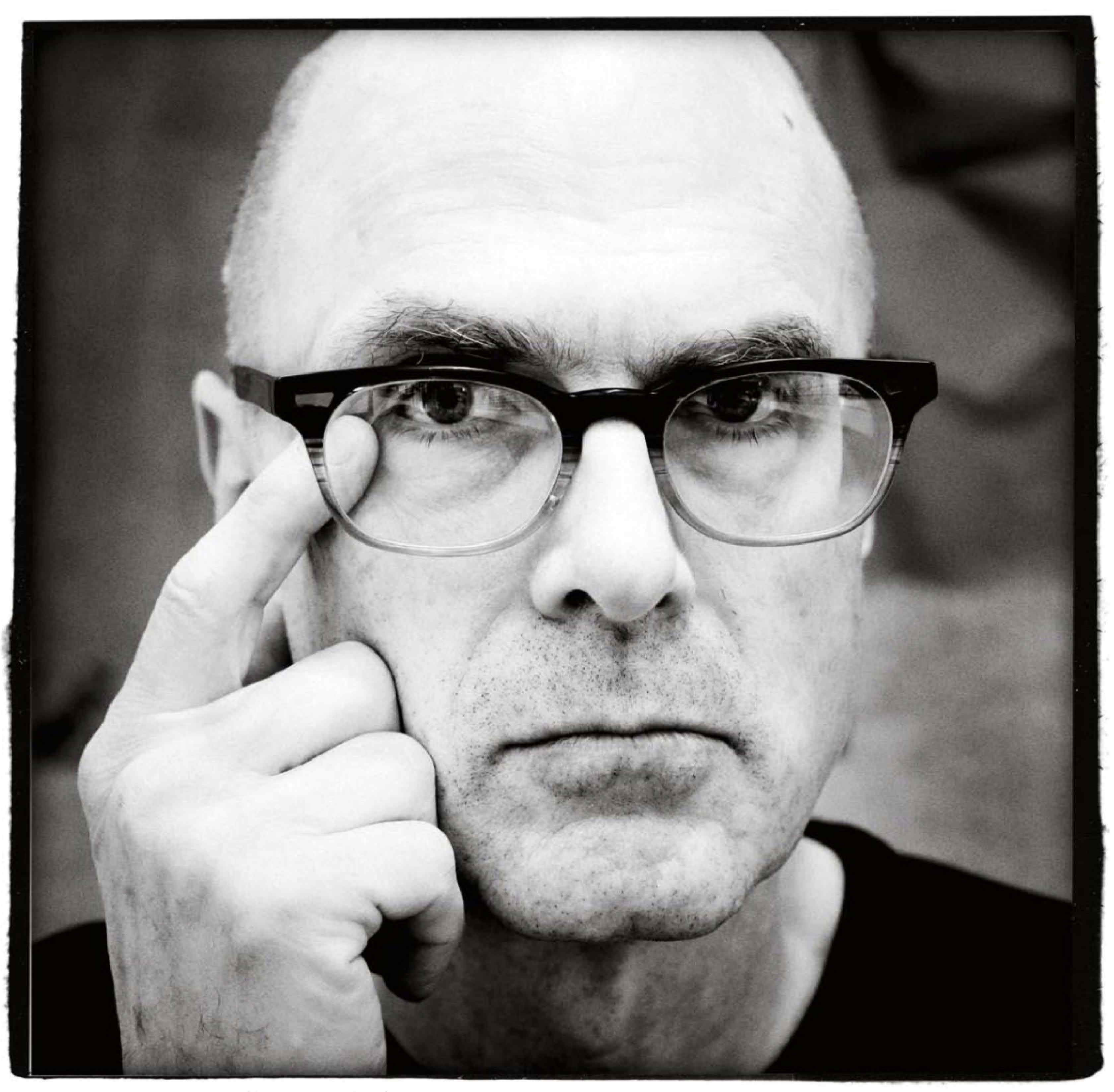
Bob Dylan, la totale **– Editions du Chêne**

704 pages consacrées aux 492 chansons décryptées, analysées et expliquées afin de comprendre comment Bob Dylan a définitivement marqué l'histoire de la musique. Abondamment illustré par les meilleurs photographes de la scène rock, *Bob Dylan, la totale* porte un regard novateur sur le répertoire du poète chantant l'Amérique. Une bible pour tous les fans ! **49,90€**

rendez-vous sur boutique.lesinrocks.com

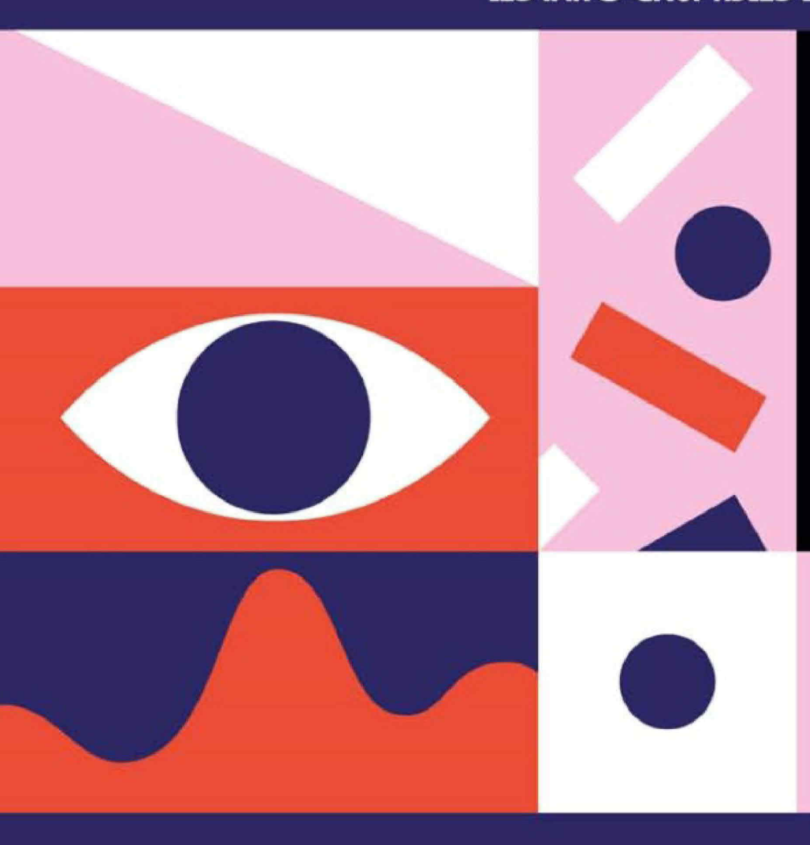
Charles Burns

par Renaud Monfourny



Deux livres, *Vortex* et *Love Nest* (éditions Cornélius), et, jusqu'au 3 décembre, une exposition exclusive des planches de cet immense auteur de BD à la Galerie Martel (Paris X^e^)

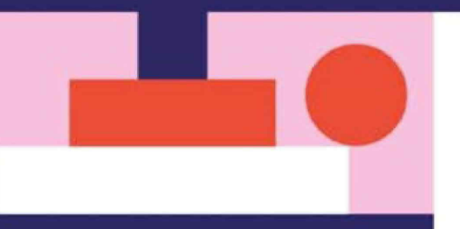
LES INROCKUPTIBLES ET ALIAS PRÉSENTENT



LES INROCKS FESTIVAL

DU 17 AU 22 NOV

CASSIUS · JAGWAR MA · LESCOP · TINARIWEN
LOST UNDER HEAVEN · PARADIS · HER
KIASMOS · FORMATION · DARIUS · KARTELL
LISS · RIVAL CONSOLES · RAT BOY



JULIETTE ARMANET · SERATONES · LUKE ABBOTT · GOAT GIRL
PARCELS · CÉZAIRE · SHOCK MACHINE · ZIMMER · DUNE
LET'S EAT GRANDMA · PUMAROSA · ELF KID · LEWIS DEL MAR
CHRISTIAN LÖFFLER & MOHNA · PALACE · PLAGE 84 · ADAM NAAS
THE LEMON TWIGS · CLARA LUCIANI · PHONÈME · A GIANT DOG

PARIS · TOURCOING
NANTES · BORDEAUX
INFOS ET RÉSERVATIONS
FNAC.COM ET LESINROCKS.COM

